Guts Of Darkness

Les archives du sombre et de l'expérimental

février 2007

Vous pouvez retrouvez nos chroniques et nos articles sur www.gutsofdarkness.com

© 2000 - 2008

Un sommaire de ce document est disponible à la fin.

Les interviews

PESTE NOIRE (version française) - (interview réalisée par Iormungand Thrazar)

ENGLISH / FRANCAIS

Interview avec sale Famine par Nathan T. Birk pour ZERO TOLERANCE magazine.1. Le black metal de Peste Noire est déroutant, rempli de nombreux contrastes: enregistré de façon crue, mais joué à un haut niveau de technicité et surtout d'émotion. C'est sale, laid et intimidant dans son aspect cru et pourtant une certaine mélancolie, voire une certaine beauté ressort de ces textures. Résolument traditionnel en surface et pourtant PN défie les normes de cet art sous la surface: sinistre et haineux, PN parvient à faire passer plus de choses au travers de moyens moins tangibles. Es-tu conscient de ces contrastes, et est-ce que tu les as explorés et développés consciemment depuis les débuts du groupe?

Oui, un passage de l'interview du livret de l'album dit cela : « Chercher un rayon divin dans un chiotte, sous les ordures et les déjections, voilà la mission musicale de PN. AU SUBLIME PAR LE PUTRIDE, AU SPIRITUEL PAR L'IMMONDICE, c'est la devise du groupe. Tout gosse, je n'étais fasciné que par les punks et les Témoins de Jéhovah. PN, c'est aujourd'hui encore ce grand écart entre la scatologie et l'eschatologie. » Je ne trouve de beauté, de luminosité, de réelle jouissance que dans la saleté. Le Sens absolu, la perfection, l'élévation maximale, le Salut, Dieu en l'occurrence, n'est accessible chez nous que dans le Mal (je précise : nous aimons la saleté EN TANT QUE saleté, nous aimons le péché EN REGARD D'une morale : nous avons une conscience du Bien mais n'aimons que violer ce Bien. Le viol est divin. Nous sommes des immoraux, non pas des amoraux : des hommes spirituels, non pas des animaux). La saleté de PN est comme la torture humaine : raffinée. Voilà pourquoi tu peux sentir simultanément dans PN autant de crasse que de classe : 1° la crasse à l'état brut ; 2° l'amour de cette crasse, traduit en beauté, en saveur musicale, en raffinement. Pour le contraste traditionnel/non-traditionnel, je dirais que le Beau, le Grand, la noblesse, surgissent lorsque PN évoque le PASSE européen (d'où cette mélancolie qui est nostalgie) avec un Black conforme à la tradition des Anciens (BURZUM, MÜTIILATION, VLAD TEPES). Et que la haine, la terreur, le DESORDRE, la folie, surgissent lorsque nous évoquons le monde démocratique ACTUEL. Ce désordre s'exprime, naturellement, par des formes moins droites et moins conventionnelles.

2. Quelle est alors ta conception du "black metal"? Que signifie-t-il pour toi?

Le Black metal est la mémoire musicale de nos Aïeux sanguinaires et de sang, il est l'hymen de la Tradition et du vieux patrimoine racial avec le fanatisme, l'inconscience et la rage d'une jeunesse aujourd'hui perdue. Il est une religion CHTONIENNE : un culte de la TERRE et un retour à elle, donc un nationalisme ; un culte de ce qui est SOUS terre : l'Enfer (l'adjectif « chtonien » s'appliquant également aux dieux infernaux). Le BM est un intégrisme, une musique intègre – du latin integer signifiant « intact » - qui m'aide à rester intact au sein d'un monde mourrant, d'un peuple en décomposition, indigne de son sang. Il est l'apologie du Passé noir européen. Il est une psychose qui aide à fuir un réel que nous ne tolérons plus.

3. Peste Noire est-il la personnification idéale du BM, ou PN est-il simplement l'extension de ton instinct, de ton toi?

Notre forme idéale de BM ? Nous essayons… J'ai une IDEE précise de ce que DOIT être PN, autant au niveau du son, de l'univers que de l'instrumentation (apport souhaité du violon, de la bombarde et de l'accordéon), mais nous n'en sommes pas arrivé. PN est encore un projet. Quant à être une extension de mon moi intérieur, ça l'est et ce n'est pas que ça. PN est avant tout une extension du Diable, sa représentation PAR moi. PARCE QUE Satan entre en moi, ou PARCE QU'Il me touche de l'extérieur, parce que dans les deux cas je déborde de Lui, je ressens le besoin d'extérioriser ma possession ou mon amour pour Lui (je conçois le Diable de manière vaste : Il est un paysage, une époque, un instant, un rêve, une pulsion…). Seulement cet amour, cette émotion pour Lui – qui sont des REACTIONS – sont entièrement miens dans PN. Le reste est Son langage direct, passé

néanmoins au filtre de mes aptitudes et moyens techniques propres. Inversement, quand je souffre du vide de ma vie, je vais chercher le Diable à travers ma musique, le reconstituer, me le rappeler avec nostalgie. Satan est la cause de ma musique, je suis son moyen (Il est aussi le mien), mes auditeurs un but à atteindre, à convertir. Ainsi PN est autant possédé, inspiré, qu'individuel, subjectif. Mon rôle est à la fois de représenter (le Diable, la France d'Oïl, le Passé, mon environnement etc.) et de me représenter (vécu, émotions personnelles).

4. Que peux-tu révéler de ta vie personnelle et de son impact sur la musique de Peste Noire?

Originaire de la France du Nord, j'ai grandi avec la haine d'un milieu – l'extrême Sud-Est de la France de culture latine, où par erreur je suis né – qui m'était autant étranger que ses habitants. Concernant ma vie d'aujourd'hui, je suis un déserteur, vivant au possible à l'écart du « monde » : ermite calme dans les bibliothèques ou l'hôpital psychiatrique que j'ai fréquenté en 2005, hooligan bruyant dans les rues. Fuir ou casser son prochain, c'est toujours rompre le contact. Voilà pourquoi ma musique est lointaine : elle chante l'Ailleurs (le Nord ou les Ténèbres), l'Autre et l'Autrefois. Elle est la symphonie des vieillards, des clodos, du Barbare, des malades, des démons et des fous, la symphonie de ceux qui sont loin, loin d'ici. Je suis né au mauvais endroit au mauvais moment et je fais tout pour me casser.

5. Ainsi, est-ce que la musique devrait être la personnification de la personnalité et de l'instinct de son créateur? Ou est-ce qu'un masque, un artifice - une "façade", même - dans la forme musicale et conceptuelle peut quand même être considéré comme un art convaincant?

La musique est toujours le reflet d'un moi intérieur en tant qu'elle exprime un goût particulier ou un ressenti propre. Mais concernant le BM, c'est AUSSI un masque, bien évidemment… Pourquoi la majorité des groupes se maquille ? JE SUIS MON PSEUDONYME, par haine de mon être social. La sale Famine de Valfunde est moins une personne qu'un personnage. A travers PN je crée un moi IDEAL et MOINS FRAGILE : 1° IDEAL car j'ESTHETISE l'être que je suis, ne le présente pas dans sa totalité crue, dans son entière vérité : je me CHOISIS en quelque sorte (sans quoi ma musique, mes textes, seraient aussi grossiers et moches que le Réel que j'abomine). 2° Un moi MOINS FRAGILE, ensuite, car par PN je déserte mon corps éphémère et petit pour aller, PLUS GRANDEMENT ET PLUS LONGTEMPS, m'incarner ailleurs : dans un disque, une feuille de papier, une photo préparée, étudiée et sélectionnée comme l'étaient celles de Mussolini (celui-ci veillant toujours, par exemple, à masquer sa calvitie). Par contre, chez moi le passage de ma personne à mon personnage est devenu définitif, irréversible : j'ai « vendu mon âme au Diable » comme dit l'expression, pour devenir puissant, une statue, un monument… L'art est par définition une RE-présentation, une présentation NOUVELLE et maquillée de soi. Moi, je ne conçois d'existence noble qu'à travers PN.

6. Ceci étant dit, un des buts de la musique de PN est-il qu'elle ait des répercussions sur l'auditeur - en d'autres termes, qu'il se voit/s'écoute dans ces contrastes? Ou bien Peste Noire est-il seulement pour toi et quelque chose d'égoïste?

"L"art a une fin externe qui n'est pas l'oeuvre créée mais l'oeuvre reçue par le monde" (Bernild Boie). Nous sommes des petits crapauds chantant qu'ils sont les Rois, et si on chante, c'est pour nous faire entendre. On veut toucher nos frères d'âme – eux uniquement – au point qu'ils reconnaissent en nous des élus, des messagers d'En-Bas, des anges (du grec aggelos signifiant « messager »).

7. Depuis le début, tu as gardé un aspect clandestin, mais tu donnes finalement quelques interviews. Est-ce qu'un certain degré de discrétion est nécessaire pour donner à la musique un côté mystique, et lui donner les moyens de communiquer à des niveaux plus larges, plus étoffés? Est-ce qu'expliquer aux auditeurs que "C'est comme ça et pas autrement" est nécessaire afin de clarifier les choses et de ne pas permettre la confusion ou la mauvaise compréhension de tes intentions?

Avant toute chose PN est stimulation de la chair, passion, pathos : c'est une musique et un mysticisme sans mots. Mais après ça, c'est aussi une secte qui communique une idéologie, une Parole rationnelle donnant un nouveau sens, une direction à nos Frères ignorés. Pour autant, nous ne parlons pas de trop ou à n'importe qui. Je veux parler une fois et bien au public qui convient. LA MESNIE HERLEQUIN, revue littéraire que je fonde avec l'atrabilaire Maldoror (l'individu qui traduit cette interview), me permettra de le faire. Maintenant, afficher un secret total pour garder le mystique approprié est souvent une ruse des groupes non-mystiques qui

cherchent à paraître mystiques, des groupes qui n'ont rien à dire et feignent pour cela le mystère… Pour revenir à la question 5, il y a le bon et le mauvais « masque » : 1° La réelle possession, le transfert, le Ca qui parvient à devenir réalité (mécanisme de la psychose) : transfert qui se réalise dans l'œuvre d'art ; 2° Le charlatanisme, qui consiste à faire croire que l'on détient un secret, qu'on est autre, sans y croire soi-même, le cas de 90 % des groupes de BM. Cause de mon BM : devenir MON désir, être mon désir. Cause du leur : être VOTRE désir, paraître.

8. A ce sujet, PN était par le passé perçu comme NS, principalement avec les démos "Aryan supremacy" et "Macabre transcendence"...souhaites-tu clarifier le sujet? Es-tu anti-NS ou des doctrines NS sont-elles plausibles à tes yeux?

Nationaliste, je le suis, socialiste non… J'ai deux nations : la France d'Oïl et l'Enfer. Le BM est un double nationalisme : temporel et spirituel : horizontal et vertical. 1° TEMPOREL dans le sens où il est toujours l'héritage d'un SANG et d'une TERRE matérielle auxquels il se doit de vouer un culte. 2° SPIRITUEL (vertical) dans le sens où, métaphoriquement, il est un nationalisme de l'Enfer et des Ténèbres, une allégeance éthique et esthétique au Royaume du Mal. Bien sûr je partage (je dis « je » car ce n'est pas forcément le cas des autres membres du groupe) des principes du National-socialisme, mais en rejette aussi. A mes yeux, sans être forcément NS, le réel BM est toujours d'extrême Droite (qu'il soit asiatique ou encore d'Amérique du Sud, l'extrême Droite n'étant pas l'apanage de la race blanche), comme il est toujours satanique.

9. Une autre chose qui m'a toujours intrigué et dont j'aimerais avoir ta définition: quelle est la signification du logo? Je l'aime beaucoup et je trouve qu'il porte un certain degré d'humour noir ...

"Cette tête de mort elle sourit donc, malgré tout, elle vit : nous sommes des cadavres debout,je l'ai dit en introduction de l'entretien en français dans le livret de l'album. Mais son sourire est cynique, méchant, sardonique.Il exprime un rire aristocratique, un dégoût amusé, hautain envers l'espèce humaine.Aussi, cette tête de mort est comme on dit « une tête brûlée » : elle demeure borgne pour signifier l'aveuglément de notre fanatisme ». (Livret de l'album La Sanie des siècles)

10. Pour aller plus loin dans la clarification du concept, quels sont les thèmes abordés dans les textes de 'La Sanie des siecles - Panegyrique de la degenerescence'? J'imagine qu'il y a un thème ou des thèmes principaux, n'est-ce pas?

Un parallèle entre l'apocalypse médiévale et moderne ; le déclin du monde actuel et le désir de le voir mourir puisqu'il n'est plus « sauvable » ; la vengeance et le retour fantasmé des nôtres (les nôtres : une noblesse déchue sur les plans social, psychique et physiologique) sont les thèmes directeurs de l'album. Détruire le monde qui nous a détruits, c'est à quoi il invite.

11. Il semble que Peste Noire, avec cet album, est maintenant un groupe complet alors que tu étais apparemment seul avant. Cette collaboration est-elle stimulante dans la mesure où elle implique un apport supplémentaire à la musique de PN? Ou trouves-tu cela frustrant que PN ne soit plus seulement l'extension, la représentation de ta personnalité, mais celle de plusieurs personnes?

Je garde le contrôle de la composition de base : les riffs de guitare, qui sont l'âme directrice. Winterhalter (batterie) et Indria (basse) vont actionner ces riffs, les propulser, ils vont les enrichir et les PROLONGER en leur donnant la plus parfaite couleur. Ils raffinent et déploient PN. Si j'avais à perdre ces deux individus, PN ne disparaîtrait pas, mais s'appauvrirait grandement vu l'absence de musiciens équivalents dans le BM. Idem pour Neige qui lui se chargera, en plus, de la composition guitaristique de quelques titres, sa sensibilité musicale étant proche de la mienne. Donc oui, les deux nouveaux membres (Neige a toujours été membre, depuis le début, excepté en 2005) ont donné une grande énergie à PN, devenu commando imbattable. Ce que je ne partagerai pas, c'est la gestion du concept et de l'univers global (musical, esthétique et textuel) qui ont mûri dans mon cerveau seul. Voilà pourquoi je me charge de répondre à ton interview. Je suis le Verbe et le Sale-Esprit, eux, ils sont le corps et l'armure de PN. Loin d'être frustré, je suis plus fort et mieux armé.

PESTE NOIRE (English version) - (interview réalisée par Iormungand Thrazar)

ENGLISH / FRANCAIS

Interview with sale Famine by Nathan T. Birk for ZERO TOLERANCE magazine.1. The black metal of Peste Noire is a bewildering sort, full of so many contrasts: rawly recorded, yet played with an extreme level of technical finesse and, especially, emotion; filthy and ugly and intimidating in that (textural) rawness, yet shot through with a certain beauty or least melancholy within those textures; staunchly (BM)traditional on the surface, yet so defiant of the artform's norms beneath that surface; grim and hateful, yet communicating infinitely more in less tangible words/manners. So, are you aware of these contrasts, and are they something you've consciously explored and developed from the beginning?

An excerpt from the interview featured in the album's booklet reads: " Searching for a divine ray of light in a cesspool, under faeces and refuses, such is PESTE NOIRE's musical mission. " To the Sublime by way of the Putrid, to the Spiritual by way of the Squalid ", such is the band's motto. As a kid, I was only fascinated by punks and Jehovah's Witnesses. Today, PN is still a straddle between scatology and eschatology. " Only in filth can I find beauty and luminosity. For us, perfection, the Absolute Truth and the highest elevation, id est God, are only accessible through Evil — I wish to make it clear that we like filth AS filth, we like sin IN REGARD OF morals: we are conscious of Good but we only like to rape it. That rape is divine. We are immoral, not amoral — spiritual men, not animals. PN's filth can be equated to human torture, that is refined. That is why one can feel PN is simultaneously grubby and classy. 1° Pure filth. 2° The love of that filth, expressed in beauty, in musical flavour, in refinement. As far as the traditional/non-traditional contrast is concerned, I would say Beauty, Grandeur, Nobleness emanate when PN evoke the European PAST (which explains that melancholy, which is nostalgia) with a Black Metal in accordance with our forefathers's tradition (BURZUM, MÜTIILATION, VLAD TEPES). Hatred, terror, DISORDER, madness break out when we conjure up the CURRENT democratic world. Naturally that disorder is expressed in forms which are less conventional.

2. What, then, would be your conception of "black metal"? Like, what does it mean to you?

Black Metal is the musical memory of our bloodthirsty ancestors of blood, it is the marriage of Tradition, of old racial patrimony with fanaticism, with the rage and the rashness of a youth now lost. It is a CHTONIAN religion: a cult of the EARTH and a return to it, therefore a nationalism; a cult of what is BELOW the earth: Hell — the adjective "chtonian " applies to the Infernal gods as well. BM is a fundamentalism, a music with integrity (from latin integer, complete) which helps me to remain complete in a dying world, amidst a people in decay, unworthy of its blood. It is the apology of the dark european past. It is a psychosis which helps us to flee a reality we cannot tolerate anymore.

3. Is Peste Noire your ideal form of BM, or is PN simply an extension of your inner self?

Our ideal form of BM ? We try... I have a precise IDEA of what PN MUST be as regards its sound, its universe and its instrumentation. We would wish to add violin, bombard and accordion but we have not reached this point yet. PN is still a project. It is indeed an extension of my inner self but not only. Above all else, PN is an extension of the Devil, its representation BY me. BECAUSE Satan enters into me, or BECAUSE He touches me from the outside, because in both cases I am brimful of Him. I feel the need to exteriorize my possession or my love for Him (I conceive the Devil in different ways: He is a lanscape, an era, an instant, a dream, a pulsion...). But the love, the emotion for Him — which are REACTIONS — are fully mine in PN. The rest is His direct language filtered by my aptitudes and the technical means at my disposal. Inversely, when the emptiness of my life makes me suffer I summon the Devil through my music, to bring Him back, to be reminded of Him, with nostalgia. Satan is the cause of my music, I am His means (He is also mine), my listeners a goal to reach, an audience to convert. Thus, PN is as much possessed and inspired as individual and subjective. Not only is my

role to stand for something (the Devil, France d'Oïl (Northern mediaeval France), the Past, my environment etc.) but it is also to stand for myself (actual experience, personal emotions).

4. Thus, what can you reveal about your personal life and how it relates to Peste Noire's music?

I come from the North of France but I grew up with the hatred of a region of latin culture, the extreme South-West of France where I was born by mistake. As far as my life is concerned, I am a deserter, living as far away as I can from the " world ". Calm hermit in libraries or in the psychiatric hospital I was brought to in 2005, loud hooligan in the streets. Shunning or beating one's fellow human being, it is always severing contact. That is why my music is distant. It sings of the Elsewhere (the North or Darkness), of the Other and of the Old. It is the symphony of the aged, of the homeless, of the Barbarian, of the sick, of demons, of the lunatics, the symphony of those who are far, far away from here. I was born in the wrong place at the wrong time and I do everything I can to escape.

5. To that end, *should* one's music be a direct reflection of one's personality and inner self? or, can a certain "mask" or artifice - a *facade*, even - in musical/lyrical form still be potent art?

Music is always the reflection of one's inner self as it expresses a particular taste or personal feelings. But BM is ALSO a mask, it goes without saying... Why do most of the bands use corpsepaint ? I AM MY PSEUDONYM, out of spite for my social being. La sale Famine de Valfunde is less a person than a character. Through PN I created an IDEAL and LESS FRAGILE Ego. 1° IDEAL because I AESTHETIZE the being I am and I do not expose it as a whole or in its bare truth. In a way I CHOSE myself (if not my music and my lyrics would be as gross and ugly as the reality I loathe). 2° A LESS FRAGILE Ego because thanks to PN I break free from my little and ephemeral body to become incarnate somewhere else, LONGER and MORE GREATLY; in a record, in a piece of paper, in a photo, prepared, studied and selected as were Mussolini's — For instance he was always very careful to conceal his baldness. However the transference from my person to my character has become permanent and irreversible. As the saying goes, I " sold my soul to the devil " to become powerful, a statue, a monument... Art is by definition a RE-presentation, a NEW made-up presentation of oneself. Only through PN can I conceive a noble existence.

6. All that said, is one goal of Peste Noire's to have the music reflect back upon the listener - meaning, seeing/hearing themselves within the contrasts you present? or, ultimately, is Peste Noire entirely selfish and for yourself only?

"Art's external aim is not the work created but the work received by the world " (Bernhild Boie). We are little toads who sing they are Kings. And if we sing, it is because we want to get heard. We want to stir our soul brothers — only them — to the point when they acknowledge us as elects, as messengers from the Netherworld, as angels (from greek aggelos, messenger).

7. From the beginning, you've kept Peste Noire a fairly clandestine affair, but are at last finally granting a few interviews. Is some degree of secrecy necessary to give the music the proper mystique and, more so, allow it to communicate on broader, myriad levels? Or, is sometimes dictating to listeners/readers that "This is this and that is that" necessary to keep things defined and not allow motivations/intentions to be confused or distorted?

First and foremost, PN is stimulation of the flesh, passion, pathos. It is music and wordless mysticism. Beyond that, it is also a SECT which communicates an ideology, a rational Word, giving a new meaning, a direction to our unknown Brethrens. Still, we do not speak a lot and with everybody. I have decided to speak once and in depth to the suitable audience. LA MESNIE HERLEQUIN, the literary review I created with L'atrabilaire Maldoror (who translated this interview into English) will allow me to do so. However, it cannot be denied total secrecy in order to keep the appropriate mystique is often a ruse used by non-mystical bands that want to appear mystical. Such bands have nothing to say and they feign mystery. To come back to question 5, there is a good and a wrong " mask ". 1° Real possession, transference, the Id which manages to become real (mechanics of psychosis), transference which becomes real in the work of art. 2° Charlatanism which consists in pretending one owns a secret, that one is someone else, without believing it oneself. That is the case for some 90 % of BM bands. The cause for my BM: becoming MY desire, being my desire. The cause for theirs: being YOUR desire,

pretending.

8. Speaking of which, Peste Noire was once construed as NS, mostly down to the 'Aryan Supremacy' and 'Macabre Transcendence' demos...care to clear this up? Are you in fact anti-NS, or are some NS tenets plausible?

I am a nationalist, not a socialist... My two nations are : France d'Oïl and Hell. BM is a double nationalism, temporal and spiritual, horizontal and vertical. 1° TEMPORAL as it is always the heritage of a BLOOD and of a material EARTH it has to worship. 2° SPIRITUAL (vertical) in that it is metaphorically a nationalism from Hell and from Darkness, an ethical and aesthetic allegiance to the Kingdom Of Evil. Of course I share (I say " I " because it is not necessarily the case for the other members) some principles of National-socialism but I reject some too. To my mind, without being necessarily NS, real BM is always extreme right-wing music — be it from Asia or Latin America as extreme-right politics are not the appanage of the white race — and it is always Satanic.

9. Another thing I've often wondered and am imploring your 'definition' of - what's the meaning behind the logo? I absolutely love it, but find a certain degree of twisted humor behind it, too...

The death's-head is smiling. So, in spite of all, it lives. We are walking corpses, I have written it in the introduction to the interview featured in the album. But its smile is cynical, malicious and sardonic. It expresses an aristocratic sneer, haughty towards mankind, and an amused disgust. The death's-head is as we say it " une tête brûlée " (French expression, literally " a burnt head " translated as " daredevil " in English). It is one-eyed to show the blindness of our fanaticism.

10. And if I'm to ask for yet more clearly defined terms, what are the lyrical subjects on 'La Sanie des siecles - Panegyrique de la degenerescence'? I'm guessing there's an overall theme or themes, yes?

A parallel between mediaeval and modern apocalypse; the decline of the current world and the desire to see it die out since it cannot be saved; vengeance and the fantasized return of our Own (our Own: a fallen nobility humiliated socially, psychically and physiologically) are the leading themes of the album. Annihilating the world which has annihilated us. It invites people to do so.

11. With this album, it appears (and sounds) like Peste Noire is a full 'band' now whereas, obviously, you were solo before. Is this (perceived) collaboration invigorating, as far as getting new input into the PN sound? Or can it be frustrating in that it's not solely a extension/representation of yourself anymore, but of a few additional members?

I keep control of the composition, i.e guitar riffs which are the leading soul. Winterhalter (drums) and Indria (bass) set these riffs in motion, propel them, enrich them and build over them giving them the most perfect colour. They refine and expand PN. If I had to lose these two individuals, PN would not disappear but would get much poorer given the absence of similar musicians in BM. The same applies to Neige who will compose some titles — his musical sensitiveness is very close to mine. Therefore, the two new members — Neige has always been a member, except in 2005 — gave a great energy to PN, which has now become an undefeatable commando. The only things I will never share are the concept and the surrounding universe (musical, aesthetic and textual), which have grown and matured in my brain only. That is why I am the one who answers to your interview. I am the Word and the Miry Spirit of PN. They are PN's body and armour. Far from being frustrated, I am stronger and better armed.

Les chroniques

NEUSONIK : 001-The Samplers

Chronique réalisée par *Phaedream*

Depuis quelques mois, on sent un engouement plus prononcé vis-à-vis la MÉ. D'Allemagne, de nouveaux groupes émergent, alors qu'en Angleterre les jeunes vétérans alimentent une scène plus avant-gardiste et en Pologne, le mouvement prend encore de plus en plus d'ampleur.

Des albums et des cd discontinués sont vendus en ligne, à un prix assez élevé faut le dire, alors que des regroupements d'artistes mettent sur pied des projets collectifs afin de mieux présenter l'art et d'aider les nouveaux fans, comme les vieux, à s'y reconnaître aux travers différents styles. Car dans n'importe quel engouement, les profiteurs profitent!

Neusonik est un collectif d'artistes en MÉ. Des noms prestigieux, reconnus et très populaires vous proposent 13 pièces, majoritairement déjà écrites, qui sont insérées dans un ordre croissant et respecte une évolution des rythmes, comme les albums standards. Donnant ainsi un vrai album de MÉ, avec les rythmes évolutifs sur des structures ambivalentes et polyrythmiques, des séquenceurs modulaires ainsi que des synthés aux strates et coussins multisonores. Bref, tout ce dont je vous parle est disponible gratuitement au :

http://www.neusonik.co.uk/

En naviguant sur le site, vous allez découvrir les artistes qui ont participés au projet, ainsi que les liens vers leurs sites web. De là, vous pourriez accéder à d'autres MP3 gratuit à télécharger. Un réel festin sonore, vous permettant de cibler ce qui vous attire ou vous laisse indifférent parmi les artistes proposés. En découvrant ces artistes, vous découvrez leurs styles musicaux et l'approche qu'ils ont choisis pour arriver à composer ce titre. Intéressant et fascinant.

Le cd comme tel; Neusonik 001, disponible gratuitement au http://www.neusonik.co.uk/ ,débute avec Floes de Chromengel sur une ambiance sombre aux nappes flottantes sur une fine ligne synthétisée aux chœurs spatiaux. Près des étoiles et de la lune, l'atmosphère est intense avec des éclats de percussions qui se perdent dans les souffles vocaux et le néant intemporel. Moins planant, Blue de Zeitlos progresse sur des notes lentes aux effets cosmiques analogues, enrobées de strates moulantes. Avec Daliesque in Steel, 4m33s propose un rythme nerveux avec une belle séquence, de bonnes percussions et des effets sonores aux percussions métalliques. Modac de Brendan Pollard vous invite au son très romanesque d'un mellotron flûté sur une séquence moulante et rotative Une douce pièce envoûtante qui dépeint admirablement l'univers de Brendan Pollard. Avec Stranded de Gliese 614, nous retournons dans les lourds atmosphères bourdonnantes, jusqu'au segment de guitare acoustique sur un beau solo de synthé. Un très bon moment. Un violent cyclone s'abat avec le fulgurant Bottle Universe d' Hashtronaut. Un titre d'une crevante intensité aux lourdes strates virevoltantes sur des effets sonores très efficace. Hashtronaut est un autre artiste qui offre des cd entiers sur son site. Goodbye de Create est un doux carrousel mélancolique qui serpente son harmonie envoûtante sur une belle séquence entourée de vagues cosmiques. Une douce pièce circulaire qui augmente son intensité sur un effet boléro accéléré et soutenu de belles nappes flottantes, modulant une structure minimaliste sur des bourdonnements aux sonorités de cornemuse. Nous venons de franchir la moitié de cet album et nous avons parcouru une structure qui continue à défiler en ordre harmonieux, présentant des modulations assez souples, sur des rythmes autant flottants que vivants, vu le court temps dont les artistes (environ 5 minutes le titre)

disposent pour exploiter plus en détail leurs structures rythmiques.

La grande majorité des titres sont des titres déjà produits, donc du matériel qui a déjà fait ses preuves et charmés les fans. Une nouvelle plus qu'intéressante, car ce ne sont pas des bouts de rien qui vous sont offerts… Allez-y, faites-vous plaisir et offrez à vos oreilles les étonnants secrets, du mélodieux monde, de la MÉ

au http://www.neusonik.co.uk/,

Note : 5/6

GRIDLOCK : 5.25

Chronique réalisée par *Marco*

Pour clore un chapitre d'une histoire musicale, rien de tel qu'une compilation. Quand celle-ci est intelligement équilibrée et fournie, voilà qui relève encore plus l'intérêt que l'on pourrait porter à cette pratique relevant très souvent d'un mercantilisme peu glorieux. "5.25" propose ainsi des raretés tirées des deux premières démo de Gridlock, des versions live à l'énergie évidente et des nouveaux titres. Des premières versions de "Halo" et "II" on retiendra une couleur plus EBM que celles qui figureront sur "The synthetic form", de même que cette étonnante reprise de Berlin, "Metro", seule tentative réellement dance-floor du duo américain qui arrive presque à en sonner très Project Pitchfork ou autre projet issue de la darkwave teutonne. Le remix de "Burn" par les Brésiliens Aghast View offre une alternative toujours dansante du style Gridlock, plus technoïde et anecdotique, bien que ma foi plaisante. Les inédits quant à eux s'inscrivent dans la continuité de "Further", toujours marqués du sceau de l'electro industrielle, torturés mais avec cette volonté de s'émanciper vers des horizons plus abstraits, atmopshériques et mélodiques, ce que le duo parviendra à exprimer peu après avec un talent digne des plus grands de l'electronica. Si vous appréciez déjà Gridlock, aucune raison de bouder cette compilation qui peut de même se targuer d'être un biais honorable pour découvrir le projet.

Note : 4/6

BLUE CHEER : Vincebus eruptum

Chronique réalisée par *dariev stands*

Amis du stoner, approchez un peu. Ceci est la première trace archéologique de votre musique favorite. Quelques décennies avant Kyuss, quelque part dans l'obscure ère pré-sabbathique, Blue Cheer inventa le Stoner. Ils partageaient leur nom avec celui d'un des plus puissants acides en circulation (et d'un détergeant aussi), tout comme Deep Purple, sauf que eux, c'était volontaire. On nage ici dans le paléolithique, non seulement de par la descendance assez impressionnante de ce disque quasiment punk dans sa conception, mais encore plus par les divagations provoquées par l'écoute de ce "Vincebus Eruptum" (on dirait le nom scientifique d'un dinosaure...). Les Blue Cheer ressemblent à des Flinstones, pour commencer. Camouflés sous des rideaux de cheveux, grimés tous les 3 à l'identique, à s'y méprendre ; il ne leur manquait que les peaux de bison sur le dos. Jimi Hendrix était un indien qui jouait de la guitare. Et alors ? On a retrouvé les hommes de néanderthal ! La ou Cream copiait le look du maître Jimi a grand coup d'afros, Blue Cheer est un power trio déjà Ramones dans l'ame. Armés d'une technique primaire, d'une distortion à la fois sèche et grasse, et d'une rythmique plombée, ces types ont tout simplement inventé un style qui leur est propre. Traumatisés par la vision du concert d'Hendrix à Monterey, ils avaient décidés se mettre au blues psychédélique eux aussi, mais avaient un gros vagon de retard sur la plupart des gratteux de l'époque (Clapton, Beck, Mayall, Bloomfield, etc). Loin de se dégonfler, accordèrent leurs instruments quelques tons en dessous et poussèrent la disto au maximum. Aérant leurs chansons de moments de vides pour mieux cracher des flammes la seconde d'après. Chaque instrument a droit à son solo, à son heure de gloire, il y a même un solo de batterie (sur "Parchment Farm"), qui n'est autre qu'un roulement continu, et qui se termine par un cri guitaristique dissonant à faire frémir Sonic Youth. Les amateurs de virtuosité technique pour rien pleurent, les amateurs de Moe Tucker frémissent de joie. Je ne parle même pas de Dickie Peterson, un des plus grands hurleurs qu'il m'ait été donné d'entendre dans le genre. Les bougres avaient une longueur d'avance sur le pauvre Jimmy Page au niveau dissection du blues à grand coup de tomahawk électrifiée. De toutes façons, ce n'est pas un hasard si Led Zep leur a piqué la dégaine "Oncle Machin". En ces temps reculés ou le Hard Rock n'était même pas encore inventé (à part Hendrix, pas grand chose en vue en 68... Jeff Beck ?), tout était encore permis, même reprendre un vieux rock'n'roll d'Eddie Cochran (chose has been s'il en était après le summer of love). Blue Cheer ne s'en prive pas et fait sauter "Summertime Blues" à grand renfort de nitroglycérine en guise d'ouverture des hostilités. Appuyé par une section rythmique d'une brutalité rare, une mécanique basique se met en branle, avant de sursauter dans une dernière morsure dissonante vers 3 minutes 30. Et c'est parti pour une demie heure et 6 chansons, pas une de plus (la totalité du répertoire du groupe ?), même si la réédition ajoute un court délire en studio à la American Graffiti. Certains disent que les groupes psychés américains ne savaient pas utiliser le feedback... Une affirmation qui ne s'applique pas vraiment à Blue Cheer, vous l'aurez compris. On est pas vraiment chez Iron Butterfly... Ces 3 gaillards aiment quand ça saigne, quand ça rape, quand ça cogne dru. Pour preuve, ce "Doctor Please" : un accès de fièvre incontrôlée, dans laquelle Peterson sue sang et eau pour livrer une prestation de fou furieux, à gorge déployée. Le pauvre demande des pilules, et il y a fort à parier que ce docteur-là soit le même que le "Dr Robert" des Beatles. Difficile d'imaginer l'accueil qu'a du recevoir ce disque à son époque... Coincé entre Cream et le premier Led Zep. Tout ce que l'on peut faire c'est écouter ce morceau de préhistoire fossilisé sur vynile, et se demander pourquoi l'approche déjà punk (vous avez un meilleur

qualificatif ?) n'a pas fait des émules plus tôt.

Note : 6/6

TORSO : 9:solfatares

Chronique réalisée par *dariev stands*

La pochette décrit tout à fait la musique : un solfatare justement (émanation de souffre qui s'échappe d'un terrain volcanique), un minuscule fragment de paysage torturé, dévasté... Un bout de terre calcinée et fumante, noircie. Peut-être aurait-on attendu un son moins clair et plus crade, mais sinon, c'est bien cela : un tableau d'une violence sourde, cachée, une menace passive qui plane au dessus de nos têtes, gouttant de cette voix faussement résignée qui déclame les faits les plus sordides ou désuets avec la même vacuité, le même ton, aussi surement que la bourse de Wall Street ouvre tous les matins. Il faut s'accrocher cependant, pour ne pas appliquer à cette musique le même traitement d'indifférence tiède que Vincent Fallacara (pratiquement seul membre du groupe en studio) applique sur les faits qu'il traite dans ses chansons, avec ce détachement morbide. On sent pourtant bien qu'une telle réaction à vif, sans concession, vis à vis de la société, ne peut provenir que d'un caractère ultrasensible, concerné. Alors pourquoi est-ce qu'on ne sent pas concerné, justement, à l'écoute de ce disque ? Eh bien sans doute parce qu'il est plus difficile de provoquer l'empathie à partir de spoken words froids et désabusés, posés sur des instrus cold wave poussifs et fatigués, qu'avec un hardcore rageur, par exemple. De plus en plus de groupes se lancent aujourd'hui sur les traces de Programme, ce qui est assez périlleux, au vu de ce "9:solfatares" dont les effets cheap sur la voix et le caractère prévisible des titres ne font que souligner la pauvreté musicale, et ce au détriment d'un propos pourtant acéré et propre à réflexion. D'une démarche se revendiquant de Michael Hanneke et de Primo Levi, Torso se trouve être à cheval entre la culture allemande et française, tout en invitant un rappeur toulonnais (dont je ne peux que saluer la misanthropie) sur 2 morceaux. Pas mal de bonnes idées, en somme, de l'intro, "le meilleur des mondes" qui juxtapose des samples de Bush avec la voix d'Hitler et le discours d'ouverture de Disneyland, au terrible "Bukka White", qui s'aventure sur des thèmes douloureux...

Globalement, les textes pourfendent la peur de la différence ancrée dans la mentalité beauf et entretenue par le JT de TF1, quand ils ne sombrent pas dans la facilité ("l'épreuve du feu"). Peut-être qu'en Slam le rendu aurait été moins chiant à écouter. à conseiller néanmoins à ceux qui "cherchent en vain dans des livres des réponses à des questions qu'on ose même pas se poser" (phrase intéressante...).

Note : 2/6

---

808 STATE : 808:90

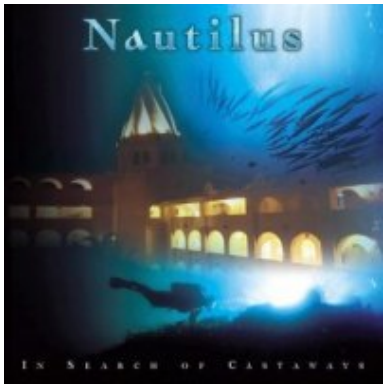
Chronique réalisée par *dariev stands*

Vous l'aurez compris, je me mets moi aussi à organiser mes chroniques par ordre alphabétique, maintenant. Il faut dire que c'est plus pratique quand on a une tonne de disques qui ne demandent qu'à passer sur le grill, et ce, dans tous les styles possibles... Dure vie, décidément. Bref, aujourd'hui, c'est au tour du duo (trio?) 808 State, nommé ainsi en hommage au très fameux séquenceur Roland TR 808, dont les anglais étaient friands lors de la déferlante acid. Ce disque est à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire de la musique électronique anglaise. En effet, outre son ambiance incroyable qui fait sourire, il est considéré comme le premier album house purement britannique… Ce qui n'est pas tout a fait vrai, puisque le trio avait déjà à cette époque deux LP d'Acid House bien brute derrière eux, lachés précipitamment en pleine folie Madchester. Mais avec ce « Ninety », qui comme son nom l'indique, est sorti en… 89 (vous aussi vous êtes tombés dedans hein, petits coquins), c'est vers une house plus pop et parée de superbes arrangements mélodiques que 808 State se tourne. « Magical Dream » ouvre le bal dans une envolée de synthés élégiaques : c'est une fenêtre sur des années 90 optimistes qui s'ouvrent, débarrassées de la morosité des eighties, ici colorée de petites pilules qui ne sont pas des smarties. Des années 90 qu'on rêve encore dansantes, festives, sous le signe de la technologie, de la désinhibition et de la fête. Pour les rêves, on sera déçu, mais pour ce « Magical Dream », il y a de quoi groover comme il se doit. En effet, ce très court "90" enfile 8 titres enjoués, proches de la bonne vieille dance qui bercera les jeunes années de ma génération, quelques années plus tard. On est souvent plongé dans une béatitude enivrante, comme sur l'énorme "Donkey Doctor", qui recycle "Techno City", l'hymne de Cybotron, pour en faire une bombe qui ferait pâlir les Chemical Brothers, quelque 10 ans avant ! Il y a aussi bien entendu le hit absolu que fut "Pacific State", auquel le troisième larron de la troupe - un certain Gerald Simpson - a contribué, avant de se barrer pour attaquer une carrière solo sous le nom de ... A Guy Called Gerald ! Et le pauvre n'est même pas crédité pour ce mythique morceau qui fera maintes fois la fermeture des soirées endiablées de l'Hacienda, tandis que les rayons du soleil argenté de manchester percent à travers les vitres du club, on imagine...

Note : 4/6

NAUTILUS : In Search of Castaways

Chronique réalisée par *Phaedream*



Nautillus est une belle trouvaille. Je ne sais pas à quoi ressemble leurs premières œuvres, mais je peux vous dire que In Search of Castaways est une mirifique épopée musicale, aux harmonies spontanées. Des rythmes ambivalents, jumelés à de superbes mélodies où guitares et synthés s'échangent la direction musicale. Il s'agit d'un un 5ième opus pour ce trio Allemand; un très bel album qui survole les frontières musicales, au gré de ses besoins d'harmonies.

La douce guitare de Werner Strätzig croise les discrets solos de sa guitare électrique, ceinturée par un synthé aux voiles et aux chœurs réservés. Prélude présente une intro classique qui se poursuit avec un piano arpégé en ouverture de Time to Turn. La guitare électrique se joint à ce tandem piano guitare pour moduler un léger mouvement séquentiel aux délicates striures synthétisées et subtils effets sonores. Minimaliste, le piano percute ses notes avec une aisance séquentielle étonnante derrière la ligne principale, et ses solos de guitare de plus en plus furieux. Un maelstrom musical génial avec des solos qui deviennent aussi mordants que les riffs, et un délicieux piano qui serpente innocemment, jusqu'à la clôture.

Avec Archaeopteryx, nous visitons les sublimités harmonieuses de Nautilus. Un doux synthé aux souffles d'un sax virtuel coule sur une ligne basse où un tendre piano promène ses notes. Les chœurs virtuels ondulent sur ce mouvement doux, harponné par une guitare tout aussi tendre. Un alliage de tendresse qui rappelle les élans harmonieux de Vangelis, surtout avec une superbe voix qui éclaire l'obscurité de la tendresse avec émotion. Shadow Nights? Pas tout à fait mon style. Un genre de rock bleuesy, avec une basse lourde et agile, de bonnes percussions, sur des solos de guitare assez pesant. Alors que Back On Earth est un mouvement séquencé, à la Indra, avec un synthé aux notes ondulantes et nerveuses sur de belles strates bien enveloppantes. Un morceau de rêve avec un synthés aux mouvements fluides et complexes sur des serpentins échotiques. Dommage que ça soit si court.

Un bourdonnement pulsatif initie une séquence hypnotique malveillante d'où émerge de longs solos de guitare qu'une subtile modulation échange en solos de synthé tortueux. In Search Of Castaways est un titre épique dont la cohésion des guitares et synthés foisonne sur des les solos magiques, avec la complicité des tablas qui s'abattent sur un rythme minimalisme, vers la 10ième minute. La guitare acoustique devient plus pincée, sous une averse synthétique et un synthé bienveillant. Au loin, on y entend une faible ligne séquentielle martelée la quiétude sur des strates aux émotions lentes. Une succulente séquence aux notes arpégées, qui cognent à répétions sur des effets sonores de même structures, alors que la déchirante guitare de Werner Strätzig percute l'ambiance de solos corrosifs et mordants, aspirant toute la finale. Après cette fin canon une guitare acoustique, nettement plus sage et aux émotions Latinos, berce une tranquillité ignorée, avec un synthé aussi enveloppant que discret. Silence est une courte incursion dans un bel univers spatial. C'est beau mais encore là, beaucoup trop court. Paganel's Dream est un beau carrousel, aux suaves souffles vocaux qui se mue en mouvement séquentiel spiralé aux synthés tortueux et très chaleureux, comme à l'époque de l'analogue. The Final Discovery démarre avec un beau rythme clanique et des voix qui chantent un hymne à la liberté. Entre du Vangelis et du Mike Oldfield, un beau piano serpente le mouvement auquel s'ajoute une panoplie d'instruments aux essences tribales, avec de beaux solos de guitares et de très bons arrangements conduisant à une finale

orchestrale riche et harmonieuse. A Friendly Farewell termine cet opus avec une très belle mélodie jouée sur la guitare acoustique. Une finale qui nous ramène au début acoustique de Prelude.

In Search of Castaways, est un petit chef d'œuvre. De la MÉ, ceinturée d'un brillant jeu de guitare; aux cordes lourdes et pesantes, aux solos déchirants et tonitruants sur des séquenceurs moulants et agressifs et un synthé enveloppant aux solos tortueux et flottants. Un trio d'excellents musiciens qui présente une œuvre majeure et mélodieuse aux sonorités limpides et harmonieuses. De Code Indigo à Mike Oldfield, en passant par Vangelis, Nautilus est d'une versatilité étonnante et est autant à l'aise sur des courtes mélodies que sur de grandes fresques sonores aux évolutions complexes, comme l'étonnante pièce titre, In Search of Castaways.

Un groupe à découvrir, à tout le moins pour ce merveilleux album qu'est In Search of Castaways.

Disponible au : http://www.nautilus-records.de/

Note : 5/6

BREED MACHINE : Eveil Hardcore

Chronique réalisée par *Saïmone*

Il est marqué que Breed Machine va révolutionner le metal français. Le reveil du metal, lis-je ! Gageons que le groupe n'y est pour rien dans cette bio pompeuse au possible. Et même s'il ne révolutionne absolument rien – loin de là, les pauvres, Breed Machine s'avère suffisament efficace pour mériter un peu notre attention. Distillant un metalcore qui évite tout les poncifs vomissant du genre (les refrains en voix claire, les mélodies radiophonique), dôté d'un son ultra épais et carré comme un meuble IKEA, Breed Machine nous surprend en train de remuer la tête univerticalement, grosse rythmique n'hésitant pas le chugga-chugga ou le power metal à l'ancienne (celui de Machine Head, justement cité dans la bio). Rien de transcendant dans tout ça, juste un bon disque de metalcore de plus, mais qui encourage par sa sauvagerie inhabituelle du style (le chant, crade à souhait, parfois un peu trop volubile), et qui se situe de fait au dessus du panier à linge sale. Bon point !

Note : 4/6

FURYKANE : s/t

Chronique réalisée par *Saïmone*

Des bios aussi sympas, j'en veux bien tout les jours ! Pas prétentieux pour un sous, Furykane débarque avec sa première démo à la personnalité bien marquée mais son petit cul délicat coincé entre deux énormes chaises de bureaux avec roulette: être ultra accessible sans vouloir faire de compromis. Visiblement marqué par cet excellent groupe de la fin des 90's, Kill II This et son terrible « Deviate », Furykane propose des samples electro (parfois kitschouille, admettons) et des gros riffs comme son illustre ainé. Au chant, une demoiselle que l'on devinne délicieuse, au timbre chaud et groovy (évoquant parfois Emy Lee de Evanescence), visiblement capables de transformations interessantes (douce, bagarreuse) mais qui trébuche parfois dans des styles qu'elle ne maitrise pas tout à fait (le phrasé rap, plutôt raté). Et si le groupe trouve parfois sa place dans un univers futuristo-90's-neo-power-metal, il devient agaçant dans ses mélodies faciles (on dirait parfois du Kyo mélangé à du Lacuna Coil ! Horreur !) et ses rythmiques funky vite fatigante. Saluons néanmons le travail du son qui est de très bonne qualité pour une démo, d'autant plus que tout les instruments ont été enregistré par un seul et même homme ! Chapeau ! Reste au groupe à se débarasser de gimmicks un peu trop présent et de bien savoir où il veut aller, car l'inspiration est là.

Note : 3/6

AQUEFRIGIDE : Un caso isolato

Chronique réalisée par *Saïmone*

Le neo-metal est mort il y a 10 ans, mais les italiens, trop occupés à jouer au foot, ne s'en étaient même pas rendu compte. Quelle tristesse. Ça va donc être bref: refrain grosse guitare, couplet chanté maladroitement (en italien en plus ! Quelle horreur), niaiseries mélodiques et inspiration dans les chaussettes. On pense à peu près à tout ce que le style a pu nous offrir de plus mauvais: Hamlet, Spineshank, Factory 81, et tout un tas de merdes dont j'ai carrément oublié les noms. Comme celui-ci d'ici 5 minutes.

Note : 2/6

SEBKHA-CHOTT : Opuscrits en 48 rouleaux

Chronique réalisée par *Saïmone*

J'ai découvert Sebkha-Chott en live, dans un bar à Rennes. Essayer de retranscrire la claque que je me suis prise est impossible: déguisés de manière totalement débiles, éructant des ordres dictatoriaux au public bien heureux d'obéir, un militaire, un mafieux à Hawaï, un sado-maso, un prêtre d'une secte futuriste, etc.... La musique ? Un gros gloubiboulga de tout et n'importe quoi, metal, reggae, jazz klezmer, funk, tout ce qui existe, mélangé tour à tour, en même temps, on pense à Carnival in Coal, Mr Bungle (les déguisements y font penser également) et leurs amis. Pourtant, Sebkha-Chott, même s'il connait ses classiques et leur rend hommage (malgré lui ?), n'en est pas réductible, loin de là. Il est difficile de parler de cet opuscrit tant il est volumineux et excessif. Drôle, dansant, parodique (ce passage reggae au début, je ne m'en lasse pas ! Et ces paroles !!), Sebkah-chott n'a pas de limite et compte bien nous le démontrer. Les escapades metal sont ultra maitrisées (quand ça blast, ça rigole pas), les délires funk jazz groovent à crever, et les voix s'entremêlent dans une orgie de femmes, de transsexuel et de virilité black metal mal assumée. Mais là où c'est encore plus fort, c'est quand Sebkah (pour les intimes) s'engouffrent dans un truc bizarre, flippant et amusant, une sorte d'inquiétante étrangeté joussive au possible, avec ses voix de femmes sopranos sur fond d'accord limites dissonants (on pense à Magma pour l'atmosphère d'outre-monde) et autres rythmes militaires angoissé. En toute logique, l'oeuvre culmine sur « Soul coït », en quelque sorte l'aboutissement du but inavoué de Sebkha, te faire peur de rire ou rire de peur: improvisation débridée de 12 min, où s'entremêlent un pèletée d'instruments (cuivres, voix, trucs electronique, guitare, un peu de tout), de soudaine crise flippante, d'explosion brutale suivie de déanchement vocaux à la fois sexy et trisomique, de la guitare dissonante, du sax criard et mélodique; tout les ingrédients sont réunis. Si vous voulez vous marrez un bon coup sur fond de musique juive, headbanger, danser, popotiner en bavant, vanner votre mère mourante d'un cancer et vous moquer de l'abbé pierre en

fistant un clochard à l'aide d'un poing américain en diamant, ce disque est fait pour vous !

Note : 5/6

CONVERGE : No heroes

Chronique réalisée par *Saïmone*

« You fail me » avait laissé une drôle d'impression, dubitative et curieuse. « No heroes » ne fera pas de quartier. Reprenant là où son prédécesseur s'était arrêté, cet opus brûlant des bostoniens renoue avec une rage et une urgence d'antant, de celle ultra rapide mais qui ne blast pas, de la hargne hardcore qui donne envie de faire des moulinés et du kung fu imaginaire, sans pour autant laisser de côté cette exploration noise qui faisait sa réussite. Car si « No heroes » est vraiment très fort, c'est dans ce curieux mélange entre la folie bastonneuse de « Jane Doe » avec la noise et l'air poisseux de « You fail me ». Car les premiers titres, s'il durent à peine plus d'une minute, s'ils sont ultra rapide, n'en sont pas moins dissonants et cradingue au possible, atteignant leur apogée sur « plagues » et son intro ultra distordue, type coup de masse à clous rouillés (on pousse tout les potars de distos et on joue), appuyée par un coup de massue en fonte qui risque de t'écraser dans le caniveau...on pense au titre « you fail me » pour le côté répétitif et assommoir. Puissant ! Enchainé avec une perle (et succédant à une autre perle, un « no heroes » véloce comme un guépard sous ecsta, un Koller hallucinant de rapidité et de roulement vertigineux), « Grim heart / black rose » qui voit l'arrivée de Jonas Jenkins (Only living witness) pour un duo franchement incroyable, ou l'accouplement improbable entre Muse et Neurosis (désolé j'ai pas trouvé d'autres comparatifs): emphatique dans sa première partie, portée par l'organe de Jenkins qui n'est pas sans rappeller celui de Bellamy de Muse, en mieux (vous voyez !), se muant petit à petit en noise tribale martelée par une rythmique répétitive (vous voyez !), pour finir sur une explosion hargneuse et quasi rock'n'roll dans sa sauvagerie. Très fort je vous avais dis. On termine alors sur du hardcore noisy plus classique, parfois proche du screamo à l'ancienne, évoquant même par sa voix gueulée sans être hurlée, These arms are snake, cabriole comprises. L'embêtant, c'est que parmis ces 14 titres, seuls les audacieux peuvent se parer d'être réellement excellent, les autres se contentant d'être du Converge classique,

comme si le groupe avait peur de se lancer tête baissée dans ses délires pourtant délicieux...

Note : 5/6

NERONOIA : Un mondo in me

Chronique réalisée par *Twilight*

'Neronoia est la coopération entre Canaan et Colloquio; Neronoia est le miroir qui réflète la joie et la douleur avec la même indifférence froide; Neronoia est la peur qui paralyse par son toucher doux mais néanmoins implacable; Neronoia est le mal que nous nous faisons à nous-mêmes; Neronoia est la palette d'un peintre aveugle qui sans le faire exprès peint toutes les couleurs avec les mêmes ombres de gris; Neronoia n'est rien mais pour nous, c'est important'. Cette citation extraite du site du groupe est on ne peut plus claire...D'ailleurs, à l'écoute de ces dix pièces sans titres, l'influence Canaan (le dernier opus notamment) s'avère des plus présentes...ces types ont réussi à créer une version doom de la cold wave: des tempis lents et pesants, des guitares baignées de spleen, une voix à la fois distante et désenchantée, des touches de clavier triste...Alors quelle différence ? Elle se trouve dans une approche un brin plus expérimentale sur quelques chansons (le morceau 5 notamment avec ses sons déformés, son beat surétouffé...) et des nuances parfois légèrement plus rauques sur le chant. Pour le reste, c'est cette même implacable grisaille qui nous envahit les oreilles, cette alternance de passages mélancoliques et de cassures plus atmosphériques...le plus curieux est qu'en dépit d'un aspect très linéaire au niveau des compos, le charme agit. Je ne dis pas qu'on ne ressent pas quelques longueurs, c'est le cas à la longue, mais globalement, ce spleen a quelque chose d'intimiste et de vaporeux qui donne envie d'écouter. Assurément, Neronoia plaira aux fans de Canaan, à moins que ces derniers trouvent les deux formations trop similaires...Pour ceux qui ne connaissent ni l'un ni l'autre, écoutez sans à priori.

Note : 4/6

MELVINS : (a) senile animal

Chronique réalisée par *Saïmone*

Je n'ai jamais été un fan des Melvins. Je ne sais pas trop pourquoi, ils avaient pourtant tout pour me plaire: l'humour, le riff qui tue, le son gras... mais rien à faire, imperméable, hormis Lysol (aka s/t) que je chérie comme une vache enceinte. Quand on me disait que ce disque tuait ton postier, je laissais couler. Puis, sous l'insistance, la pression, la curiosité, je me suis laissé tenté par le diable. Et au lieu de voir satan, j'ai vu la lumière. Dieu que ça bute ! On rentre directement dans le bain, gros son (très typé 90's), c'est sec comme une manchette dans la nuque. Buzzo est très en forme niveau gorge, aidé magistralement par son compère de Big Business fraichement débarqué dans l'aventure. On y résiste pas. Big Business tient, dont on retrouve les deux compères ici même, faisant des Melvins pour la première fois (à moins que mes sources soit erronées) un quatuor. Et deux batteries, autant dire qu'on est pas là pour manger du flan au chocolat. Dale n'est pas un manchot, certes, mais la tribalité qui monte comme la mousse d'une grosse bière vicieuse est redoublée par son collègue hargneux qui frappe aussi fort qu'un père en colère. Les coups sont imparables, et les refrains vous rendront fous à force de tourner dans votre petit cerveau malade: « civilized worm » va vous faire tomber à genoux pas sa simplicité, tout comme « a history of drunks » qui lui, vous fera danser malgré vous, et.... comme tout les autres titres en fait. Ne cherchez pas de grosse lampées de doom ou de plombages assommant. (A) senile animal est juste un album de rock, du pur rock gras, gros, inévitablement puissant, direct et sourd comme une latte dans les oreilles. Reste plus qu'à entrer dans New York de nuit avec ce disque dans les cages à miel pour vous dire qu'il s'agit là de mon autre disque 2006, oui monsieur.

Note : 6/6

BATTLE OF MICE : A day of nights

Chronique réalisée par *Saïmone*

La bave du violeur qui s'écoule sur votre joue, sous les néons clignotant de la ville en furie. Battle of Mice n'est pas une partie de rigolade; plutôt la fatigue corporelle d'une course poursuite à tenter d'échapper à son ravisseur. Architecture de Josh Graham (Red Sparowes, visuel de Neurosis), des immeubles futuristes qui montent dans un ciel gris et la pluie qui s'écrase sur les poussières du béton. Battle of mice ne serait qu'un groupe de post hardcore de plus s'il n'était pas aussi expressif: les nappes synthétiques englobent l'espace, le rythme sourd et lourd contrastant avec des illuminations post-rock tribal (Red Sparowes dans la place), on pense souvent au dernier album de Neurosis, en mieux... et au féminin. Car ce qui fait la force de BoM, c'est Julie, la belle de Made Out of Babies, qui réussit le tour de force de transformer l'apocalypse en une étreinte sensuelle, la tête posée au milieu de la poitrine, chaude comme un ventre et douce comme la peau au creux du bras; les cheveux noirs, frais, qui vous ennivrent malgré cette odeur de clope tenace. Sans être aussi grandiloquente que dans son groupe de noise, Julie transforme l'ambiance au gré de son organe à vif, hurlant tour à tour, cajoleuse, rassurante, puis l'instant d'après angoissante, hargneuse, desesperée, à vous filer la chaire de poule, mais harmoniquement toujours inspirée et imparablement mélodique. BoM, c'est un peu l'album de post hardcore le plus vivant qui soit, tellement vivant qu'on est incapable de le saisir par les deux bras, un grand final qui aveugle par sa lumière et sa sincérité. Oubliez ces dernières merdes de Cult of Luna, Isis et autres clowns ennuyeux; la douleur de BoM est réelle, et te fera exhulter d'un bonheur triste ou d'une tristesse heureuse. Une mélancolie maniaque en quelque sorte. Mon disque 2006.

Note : 6/6

CURRENT 93/ OM : Inerrant rays of infallible sun (blackship shrinebuilder)

Chronique réalisée par *Twilight*

Depuis la faillite de son distributeur World Serpent, David Tibet se montrait avare en nouvelles productions, inondant le marché de rééditions, live et autre compilations, puis soudain l'an passé un vrai nouvel album de Current 93 avec nombre d'invités...et puis cette collaboration avec OM, surprenante à plus d'un titre. Tout d'abord,, alors qu'on l'avait quitté sur une tendance piano/récitation ou du moins une écriture plus apaisée, David semble avoir été à nouveau piqué par le démon de l'électricité puisque la pièce proposée nous ramène à l'époque 'Lucifer over London'. Autre point, c'est lui-même qui, outre les vocaux, assure la guitare et la basse, accompagné uniquement de Catriona Mc Affer aux bagpipes. Il faut dire que le morceau en question renoue avec le bon vieux minimalisme glauque des périodes gothiques de Current 93: une longue chanson construite sur deux accords de guitare crasseux, à peine plus de basse, avec une mélodie aux bagpipes qui s'élève progressivement. C'est sympathique, surtout que David retrouve une récitation hantée, un brin plus agressive que sur les derniers disques. OM (d'où sortent-ils ceux là ?) restent dans le même trip gothique lourd et sale, pas loin du stoner (Loop notamment): des guitares qui évoquent les Jesus and Mary Chain en moins noisy, une batterie lourdingue, une production très raw, des vocaux plus froids, moins possédés...l'ombre des Swans n'est pas si éloignée par moment...Comme à chaque fois, deux titres (vendus au prix d'un cd) c'est un peu court, d'un autre côté, si ce n'est assurément pas la production la plus intéressante de David Tibet, cet aspect glauque, lourd, sale et électrique reste agréable à l'écoute.Les fans des préiodes les plus gothiques de Current 93

devraient apprécier.

Note : 4/6

SUPER TIMOR : Cauchemar d'esque

Chronique réalisée par *Saïmone*

Alors celle là je ne m'y attendais pas du tout ! De Supertimor je ne connaissais que le nom et un extrait de leur démo glanné sur net, plutôt gras et baveux. On m'avait vendu ça comme du sludge, style dont je suis loin d'être un expert même si j'apprécie Eyehategod, Grief voir même Toadliquor si tant est que ce dernier puisse entrer dans cette définition. Et à l'écoute de ce « cauchemard d'esque », j'ai plutôt ressenti avoir à faire avec une sorte de noise-rock plombé jouée au ralenti plutôt que du sludge en bon uniforme (© Lahaie). Bien entendu, le son est poisseux et mousseux comme la bave d'un epileptique, roucoulant la morve au nez, mais suffisament strident pour mettre en avant larsens et autres arpèges dissonants. De plus, l'esprit délirant (le thème de la panthère rose sur fond de riffs lourdissime; les titres de chansons décalés – mon chouchou « asphyxié par les pompiers ») et la voix hurlée, criarde, graveleuse type white trash à lunette évoquent bien plus l'écurie Skin Graft que Southern Lord (Dieu merci...). Mais tout ça, ce n'est que du blabla: Supertimor tue et c'est bien là l'essentiel; on se marre, on headbange à deux à l'heure, on pousse le son à donf' dans la caisse pour aller à la plage quand il pleut, on met les basses à fond pour que ça grésille et faire vibrer quelques murs se fissurant car réalisé par des polonais en lieu des célèbres portugais et leur savoir faire familial. Finalement bien plus proche d'une certaine noise New Yorkaise et d'un Dazzling Kilmen Burning Witchien à 30 bpm que de la Louisiane et de Phil Anselmo (rire), aussi bien dans l'esprit que dans la forme, Supertimor n'est rien d'autre que le groupe français le plus intégralement fun depuis Monarch ! (si ça peut donner des idées...). Et, cerise pourrie sur un gateau acheté à Carrefour, la première démo du groupe disponible en bonus et qui oeuvre dans ce sludge crade décrit par Mojo (ci-gît). Ils n'avaient pas menti, les bougres: tout le monde aime Supertimor.

Note : 5/6

THE MISFITS : Cuts from the crypt

Chronique réalisée par *Twilight*

Je pense que ce genre de disques divise. Certains estiment qu'il s'agit d'une manière de se faire de l'argent avec des fonds de valise, d'autres pensent qu'il serait dommage de voir perdus à jamais des inédits, des versions rares et autres 'collectors'. Le livret explique la raison d'être de cette compilation. En 1995 lorsque Jerry Only, seul membre original des Misfits, en collaboration avec son frère Doyle, décide de relancer le groupe, il veut éviter le cliché du vieux combo qui se reforme uniquement pour rejouer d'anciens titres. D'où, après auditions et engagement d'un nouveau vocaliste en la personne de Michael Graves, production rapide d'une démo et de quelques éditions limitées. Pour être plus précis, 'Cuts from the crypt' propose les 7 morceaux qui constituent la 'Mars Attacks demo' dont la plupart seront réenregistrés pour 'American Psycho'. On y trouve également une reprise du 'I got a right' de Iggy Pop enregistrée pour un Tribute, une cover d'un classique des 50's, 'Monster mash' sortie sur un single limité, trois essais des sessions de 'American psycho' qui ne seront pas inclus sur l'édition américaine, un morceau écrit et interprété par John Cafiero (directeur de 'American Psycho' et 'Dig up her bones', des chansons ou versions alternatives prévues pour des films d'horreur, un live...Bref, tout un programme ! Selon moi, cette sortie présente réellement un intérêt, ne fut-ce que pour un 'Monster Mash' très garage, une version plus métal de 'Dr Phibes', le rigolo 'I wanna be a NY ranger' de Cafiero, l'inédit 'Dead king rise' qui ne sera finalement pressé que comme bonus de l'édition vinyl américaine de 'American Psycho' ou encore la version démo de 'Scream' plus dépouillée dans ses orchestrations. A mon avis, les fans des Misfits seconde période s'y retrouveront pleinement, pas de déchets sur cette compilation, juste un grand frisson de bonheur...

Note : 5/6

EBIA : Star Voyager

Chronique réalisée par *Phaedream*

Décidément Ebia nous gâte en 2006. Après un 1ier opus très convaincant, Elosophy paru l'été dernier, la nouvelle étoile montante de la MÉ nous présente juste en fin d'année, une œuvre à portée cosmique, Star Voyager . De la splendide MÉ avec un hallucinant climat spatial, entouré de séquenceurs lourds et puissants.

Un vent sidéral pousse un message de détresse dont la transmission est embrouillée par une mauvaise réception des ondes. Les crépitements des voix statiques cessent et de ce silence glacial émerge une séquence aux notes circulaires et froides. Les caresses des voiles synthétisées apaisent l'ambiance placide de Star Voyager, alors qu'une 2ième séquence, plus ronde et chaleureuse, s'infiltre sur des vagues de percussions qui déferlent en roulement séquencé; comme Caesar In Camerun, un classique de Clara Mondshine. Des percussions et des tablas lancent la structure rythmique de Star Voyager. Une structure minimaliste qui déferle en arrière-plan, alors que le synthé, limpide, pousse de longs solos et de belles harmonies interrompues par des refrains accrocheurs. Un synthé qui, à chaque tour, augmente sa cadence et son intensité sur de superbes strates qui se lovent avec tendresse et émotion, étouffant à peine les parasites statiques qui sont les preuves de vie. Gravitation est une ode spatiale. Un titre atmosphérique qui multiplie les effets sonores sur une lenteur enivrante. Tant que lorsqu'une séquence amovible se présente on a l'impression de voler à la vitesse du son. Une séquence ronde émerge d'une ambiance flottante. Elle tournoie sur la réverbération de ses ondes, survolée par un synthé aux voiles denses et saisissant. Supernova explose sur de bonnes percussions et devient un tourbillon multisonore aux solos acuités sur un rythme infernal. Le mouvement ralentit sur de lourds voiles synthétisés qui se moulent avec fermeté. Au travers les solos de synthétiseur l'ambiance devient nerveuse et tranquillement le tourbillon reprend son dû pour exploser… une dernière fois.

Pulsar est une merveilleuse ballade cosmique qui progresse sur des bourdonnements menaçants. Les synthés sont beaux, envoûtants et moulants. Des souffles tribaux émergent de ses méandres galactiques avec de fines percussions et des pulsations lourdes. Une atmosphère très intrigante, apaisée par la somptuosité des modulations synthétisées. De surprises en surprises, nous voguons au travers d'incroyables bijoux musicaux. Une lourde ambiance flottante, aux voiles synthétisés valsants introduit Asteroids. Ce qui semblait être un truc ennuyant se développe en séquence ronde qui ondule sur un axe rotatif. Inondée d'effets sonores éclectiques, d'une étonnante densité, qui modulent un tempo lent qui progresse sur de bonnes percussions et un synthé sculpteur de passage mélodieux. Green Planet démarre avec un mouvement séquentiel nerveux et saccadé. Les notes s'entrecroisent sur leurs réverbérations, formant un écho qui donne un tempo arpégiateur sur un synthé discret. Nue, la séquence gambade de façon saccadée sur de sobres percussions assistées de castagnettes électroniques. Les impulsions sont lourdes et dramatiques, donnant un effet intriguant que des solos de synthé ramènent à des proportions plus mélodieuses. Un beau titre minimaliste à faibles modulations, sur un synthé extrêmement harmonieux. La séquence gagne en crescendo et en intensité et se laisse couler par les mouvements d'un synthé à la pointe de l'art. Un autre excellent titre, comme Galactic Dream et sa séquence malveillante qui encercle une autre séquence basse et agitée. Une finale intrigante, où les beaux solos de synthé n'effacent pas les cris des lycanthropes spatiaux.

Quoi dire de plus? Star Voyager d'Ebia fait partie des beaux albums que j'ai entendu dernièrement. Un petit

chef-d'œuvre, plein de rythmes, d'effets sonores étonnants et de revirements stupéfiants sur des synthés saisissants. Jörg Bialinska me rappelle Gert Emmens avec son approche dynamique et explosive, sauf qu'Ebia est encore plus explosif. Coup sur coup, il nous a offert 2 solides opus qui mélangent harmonies aux structures complexes. Un bel album avec un léger ombrage, soit les interférences statiques sur la pièce d'ouverture qui sont un peu excessives et agaçantes. Sans cela, c'était un véritable chef d'œuvre.

Note : 5/6

SATANIC ANGEL : Raping christ

Chronique réalisée par *Yog Sothoth*

Satanic angel est un one man band originaire du Royaume Unis, évoluant dans un registre Prog-Death bourrin tel que peuvent le pratiquer des formations telles que Decapited (bof !) ou Necrophagist (ouais !). Fort d'une première démo parue en 2003, le « groupe » nous revient aujourd'hui via le label français Deadsun records, avec un MCD qui pourrait bien lui permettre de s'imposer au sein d'une scène de plus en plus exigeante en terme de maîtrise instrumentale – pas trop de soucis de ce coté là –, de composition et de production. Musicalement, Satanic angel se positionne dans la lignée des groupes précités, avec son Death Metal complexe laissant la part belle aux cassures rythmiques, harmoniques artificielles et autres soli tortueux, mais qui sait quand même rester suffisamment cohérent et équilibré pour ne pas planter complètement l'auditeur sous une débauches de tricotages guitaristiques en tout genre. Vocalement, on se situe ici dans un registre très gras et caverneux, dans la veine du premier Necrophagist, agrémenté de quelques passages narratifs sur les parties plus ambiancées (lead guitares mélodiques parfois agrémentées de quelques claviers). Tout ça se tient solidement, mais là où le bât blesse par contre un peu, c'est au niveau du son, qui s'il reste d'un niveau correct, dessert parfois un peu la musique. Ainsi, le choix de la boite à rythme (alors que l'homme dispose d'un line up complet pour ses prestations scéniques) me laisse un peu sceptique, car il renforce le coté un peu « sec » et chirurgical de l'ensemble, même si on peut tout à fait imaginer que ce soit l'effet voulu. Une bonne entrée en matière donc pour Satanic angel, qui avec des moyens plus conséquents pour son prochain disque pourrait bien confirmer tous les espoirs que laissent entrevoir ce premier effort.

Note : 4/6

OROCHI : S/t

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

un cd-r à l'ancienne, pochette photocopiée, une bio à l'imprimante qui nous raconte même l'expression favorite des membres.. Waouh ça faisait longtemps qu'on en recevait plus des comme ça ! Limite ça fait du bien, il y a encore des groupes qui sotent de nulle part, qui propose des trucs bien sympas ! Et ouais même avec cette prod' garage qui en rebutera quelques uns, mais que pour ma part j'affectionne particulièrement, Orochi nous balance un death metal très direct à mi chemin entre entre old school, nouvelle école brutale, et intermèdes atmosphériques... Alors j'éviterai les dythirambes, ce premier maxi n'est pas ultime, mais sa qualité d'ensemble est clairement présente... Riffs tupiquement death avec parfois leurs moments de gloire (les passages doomy, le passage thrash/death dantesque sur "Jihad"), rythmique variée et toujours opportune, chant classique donnant parfois dans le core (la faute à un micro qui sature beaucoup trop), cette démo surprend beaucoup... Le groupe est très jeune et pourtant, les structures sont sacrément efficaces (exceptée peut-être "Dead love" qui traîne un peu), la volonté d'en découdre aussi, chose trop souvent absente ces derniers temps dans les prods du genre... Après, le groupe se vante d'inclure des parties orientales dans sa musique, soyons plus humble et avouons qu'il ne s'agit de ci de là que d'un arpège en gamme egyptienne, d'une lead arabisante en intro de "Jihad" fort mal jouée d'ailleurs, mais que le mélange tant rêvée n'est que fumée... A ce sujet, on regrettera les nombreux pains de ci de là, qui parfois entravent la bonne écoute de l'ensemble, ou ce chant qui fatigue à force de linéarité (et ne parlons pas des chants "clairs" ou du "waouh" sur "dead love"). A vous de voir, perso j'apprécie beaucoup ces prods bruts de décoffrages, spontanées et sans concessions... Pour le reste, voilà trois titres (plus une outro acoustique pas forcément très inspirée, en net décalage avec le reste niveau atmosphère) réellement bien foutus qui méritent l'essai.. A voir avec un vrai son, et plus de morceaux, histoire de voir si en plus de maîtriser la composition d'un morceau, Orochi maîtrise la construction d'un

album... Bonne surprise.

Note : 4/6

AXEGRINDER : Rise of the serpent men

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Parfois on prend des disques promos, on ne sait pas pourquoi. un peu au petit bonheur la chance. 9 fois sur 10 c'est de la daube, qui plus est délicieusement servie sous format cd-r et pochette photocopiée. Et puis, parfois, la surprise, le bon disque... Mais là Axegrinder, c'est carrément la classe : le beau digipack, et surtout le fait de m'introduire avec grand joie dans un style que j'avais salement délaissé : le crust anglais des 80's. Et c'est donc grâce à Peaceville, qui s'ets découvert une âme de chasseurs de vieux trésors, que "Rise of the serpent men" voit à nouveau le jour. Pour notre grand plaisir, car cet unique album d'Axegrinder est un sacré morceau dans le style metal/punk/crust sombre. Pensez à des mélodies à la Amebix, à une approche punky à la Electro Hippies, mixez cela avec une forte influence metal et vous obtenez cet album hybride, novateur et inventif. Point de grosse agression ici, Axegrinder joue beaucoup plus sur les atmosphères : une atmosphère de garage, désabusée, alimentée par de nombreux breaks en guitares claires, des harmonies de guitares simples et distordues, des passages de claviers, un son rugueux, "feraillé" oserai-je même, plongeant immédiatement dans une ambiance de vieux Londres désaffecté. Le résultat : un gros monolithe punkcore sombre, groovy, mid-tempo tout du long, inspiré de bout en bout (les mélodies sont parfois carrément dépressives, le point fort du groupe), aux structures quasi progressives, revanchard (les textes !) et illustrant à merveille cette époque musicale où les genres se mariaient sans choquer, sans forçage, tout naturellement... La réussite est bien là, les fans d'Amebix, Electro Hippies and co peuvent foncer (bien que j'imagine qu'ils connaissent déjà). En bonus sur cette réédition, on trouve l'Ep qui suivra cet album. Beaucoup plus metal, le groupe se tourne radicalement du côté d'un vieux Voivod ou d'un Cadaver ("in pains..."). Rythmiques décharnés, riffs tout sauf en 4/4, chant narré, le groupe me convainc moins sur ce coup, le changement étant vraiment radical. L'ambiance post apocalyptique a disparu, le mélange punk et metal n'est plus. On a affaire à un groupe original certes, mais sans génie ni science du riff qui tue (ce n'était pas le cas avant).. Attention, certaines harmonies demeurent quand même super prenantes.. Mais je reste définitivement plus fan de l'album... Qui lui est indéniablement à attraper. C'est comme un symbole de l'évolution musicale de la scène extrême anglaise des 80's que l'on retrouve ici.

Note : 4/6

KATATONIA : Jhva elohim meth... The revival

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Après la flopépe de promos que j'ai du m'infliger, il est peut-être temps de me la péter un peu non ? Une petite chronique du tout premier maxi de Katatonia tiens, en réalité la réédition de la démo d'ailleurs, ça ça le ferait bien pour faire "genre". Surtout qu'en plus, ce maxi ets loin d'être dénué d'intérêt. On y retrouve le même style qui fit le charme de "Dance of december souls, disque qui m'a pris d'ailleurs plusieurs anénes avant d'être pleinement apprécié. Le doom/dark assez unique du Katatonia 92/93 est donc de nouveau de mise. Rythmiques plutot doomy, sans rechigner vers quelques mid-tempos, le point fort de ces morceaux est clairement leur atmosphère. Une ambiance assez indescriptible se dégage de tous ces morceaux, quelque part entre le spleen, le désespoir, la pesanteur, un je-ne-sais-quoi qui me pose de grosses difficultés quant à poser des mots dessus. Car à cette époque, le dark de Katatonia est encore très polymorphe. Riffs variés, tantôt deaths, tantôt carrément doom façon vieux Anathema, arpèges acoustiques, claviers (kitschs), chant assez dégueulasse (cf chronique de Mojo sur "Dance of december souls"), prémices de chant clairs sur "the northern silence", Katatonia déroute, mais pourtant la richesse mélodique des deux inédits "Palace of frost" et du très épique "The northern silence" (la meilleure compo du maxi à mon sens) force définitivement le respect. Certes, certains enchaînements se révèlent un peu hasardeux, le mauvais goût n'est pas toujours exclu, mais quel bonheur d'entendre ces leads si attachantes, de ressentir cette ambiance si unique... Ah et cette outro qui vous plonge au coeur de pierres humides quelques part dans un fjord oublié, quel régal... Il me semble que ce cd est disponible sur la compilation "Brave yester days", n'hésitez pas, je préfère encore ce maxi à l'album qui le suivra... Plus fou, plus spontané, moins réfléchi... Le début d'une discographie tout simplement formidable.

Note : 4/6

FOREST OF SHADOWS : Where dreams turn to dust

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

A l'origine sorti sous la forme de démo, puis sorti chez Rage of achilles (donc vite devenu introuvable), et récemment réédité par Firedoom music, "Where dream turn into dust" constitue donc une sorte de "premier maxi" de Forest of shadows. D'entrée de jeu, le projet de Niclas Forhagen (alors accompagné par un autre musicien) se montre immédiatement reconnaissable. Une flûte vous introduit, puis une lead majestueuse intervient et c'est parti... FoS présente déjà sur ce disque toutes les qualités qui feront de "Departure" un disque marquant, avec une attention plus marquée encore sur les mélodies. Sur ce point, l'affiliation avec Katatonia est partculièrement frappante mais l'inspiration étant telle que l'on oublie vite ce petit défaut de personnalité. Car du feeling, FoS en a... Et il sait le communiquer. Trois morceaux pour trentes minutes, sortes de longues ballades contemplatives, riches en harmonies et arrangements (chant clair, claviers, flûtes...), les compos savent happer l'auditeur et l'obliger à passer hors du temps.. Une musique introspective mais finalement pleine d'espoir... Belle tout simplement. On pourra regretter cette prod' parfois un peu rugueuse, ces chants clairs limites, mais jamais on ne pourra reprocher à Forest of Shadows de laisser insensible (pour quiconque un tant soit peu sensible à ce style hein...). Mélodies coulant comme des larmes, rythmiques mid tempos simples et efficaces, chants alternés, feeling éploré, structures idéales,l'atmosphère se montre peut-être moins déprimante, plus "nature" que sur l'album suivant, mais à aucun moment l'ennui ne viendra... L'homogénéité de ces trois morceaux surprend. Trois belles compositions, riches et linéaires mais toujours inventives (argh cette accélération sur "of sorrow blue"), dont tout amateur de musique triste aurait tort de ne pas goûter...

Note : 5/6

DEATH BREATH : Stinking up the night

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Alors celui-là, ca faisait un moment que je l'esperai ! Pensez-donc, Nicke Andersson, l'un des pères du death metal, qui nous fait un come-back dans ce style pour lequel il a tant contribué ! Et ça se nomme Death Breath, et c'est tout à fait énorme ! Alors j'en vois déjà certain : oui il n'y a rien d'original, tout a déjà été dit milles fois... Et pourtant, dès le premier morceau éponyme, la claque commence : son à la Autopsy, riffs typiquement death, parfois plus punk, compos riches, droit au but, une science du riff qui tue... Argh, tout est impeccable, spontané, entraînant, un véritable appel au headbang tout du long... Il y a du Autopsy là dedans (beaucoup), du Death ("scream bloody gore", le jeu de batterie ressemble énormément à Chris Reifert), du vieux Entombed (période "Wolverine blues") voire du vieux Dismember (les quelques leads sombres qui rappelle un "Like an everflowing stream")... A partir de là, à quoi bon en rajouter des tonnes sur la qualité du disque ? Rien qu'avec les références sus-citées, vous avez de suite une idée de la chose... Alors il est vrai que le vrai gros fan un peu blasé du genre trouvera sûrement cet album un peu "réchauffé", mais la production, l'envie d'en découdre, cette sorte de "joie" de jouer ce style aura vite raison du sceptique et l'emmènera vite headbanguer tout seul dans son salon avec "Stinking up the night" à fond. Que rajouter ? ah oui, histoire de renforcer l'aspect "grande réunion" de la galette, on notera le partage du chant entre Nicke Andersson (Entombed, Hellacopters), Robert Pehrsson (Runemagick, Deathwitch), Scott Carlson (Repulsion !!), Jörgen Sandström (Grave), Fred Estby (Dismember), une sacrée belle brochette... Beaucoup de superlatifs pour ce disque, mais le plaisir est bel et bien là, une de meilleures galettes du genre depuis quelques années, surpassant sans difficulté un Murder Squad qui a du mal à se dégager de son influence principale (Autopsy, mais en a-t-il seulement envie ?)... Un disque idéal pour débuter dans le style, si on ne veut pas taper dans les vieilleries, auxquelles ce "Stinking up the night" rend donc, hommage...

Note : 5/6

LOWBROW : Victims at play

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Après le split d'Obituary en 98, Le pauvre petit Allen West, alors tout seul dans sa petite floride abandonnée, se décide alors de remonter un groupe histoire de s'ocupper quand même... C'est vrai quoi, après les tournées d'Obituary, on doit bien se faire ch* à la maison à matter shériff fais moi peur en sirotant un Milk Shake 2L. Et devinez quoi, il s'agit de death metal ! Original pour le sieur. Et qui plus est, il s'agit tout à fait du groupe bouche-trou, monté à la va-vite allez savoir pourquoi. En gros Lowbrow n'a pas grand chose pour lui : une sorte d'hybride entre du Obituary ("Victims at play") et du Six Feet Under, qui sait se montrer tout sauf efficace en fait... Mid tempos chiants et joués sans conviction (la prod' mollassone est pour beaucoup dans l'échec de ce disque), chant inspiré par Chris Barnes sans grand coffre, riffs ultra bateaux et milles fois entendus (chez les groupes sus cités d'ailleurs), structures bien trop basiques et sans surprises pour accrocher (le morceau "Flesh parade" est un modèle de médiocrité)... Bref le disque vite fait mal fait, malgré son gros son épais. Alors c'ets vrai que tout n'est pas pourri non plus, parfois le groupe s'énerve vraiment ("Disheveled") et là tout de suite ça fait du bien ! Les solos sont également toujours très sympas, très Obituar-iens (normal vu le soliste...), mais bon, très franchement, voilà qui ne suffit pas à rattraper ce disque du naufrage. Il paraît que ça plaît aux ricains. Ma foi si je peux comprendr epour Six Feet Under qui parvient à conserver un côté groovy, là pour**

Lowbrow désolé mais je vois vraiment pas... A oublier.

Note : 2/6

SCHULZE (Klaus) : The Essential 72-93

Chronique réalisée par *Phaedream*

Considérant l'étendue de sa discographie, Schulze n'est pas un avide des compilations. Seulement 2 pour une 40taine de titres. Il y en a 2 autres; 1 pour la série des Dark Side of The Moog et Trailer pour le coffret de 50 cd The Ultimate Edition. Réalisé en 1994, The Essential colle à la réalité de son titre.

Plus de 2heures de musique qui couvrent les périodes analogues, digitales et échantillonnages de Klaus Schulze, le meilleur moyen de se faire une idée sur le style à choisir ou de connaître, superficiellement, les étapes évolutives de ce génie incontesté de la MÉ contemporaine. Le choix des titres est judicieux et assez représentatif du matériel de Schulze. Évidemment, ce ne sont pas les intégraux mais des segments en temps réel de la pièce. Exemple; sur Totem de Picture Music, c'est 6:25 de musique consécutive et non de segments collés et fondus pour rendre le titre plus commercial. Il n'y a pas de frimes, ni d'entourloupettes et aucunes modifications sonores, histoire d'embellir les titres. Seulement 2 cd pour retracer 20 ans de carrière c'est trop peu, un 3ième aurait été nécessaire puisque des albums comme En=Trance, Dune, Mirage, Blackdance, Cyborg et autres sont absents. Des albums qui ont marqués une époque avec leurs sonorités particulières. Mais une compil reste un best of…donc faut le prendre comme ça vient, sinon on en finirait plus.

Klaus Schulze The Essential: 72-93 est une compilation honnête qui vise juste à guider le nouveau fan de Schulze au travers styles et époques. C'est évident que d'en parler 13 ans plus tard, c'est comme arriver en retard. Certes! Mais le titre est encore disponible et Schulze, étant un artiste intemporel, se découvre à tous les âges. Vous voulez vous initiez à Schulze, c'est le titre à choisir, tout en consultant GOD; un site qui devient une référence francophone en matière de MÉ.

Note : 5/6

NEMESIS : Gigahertz

Chronique réalisée par *Phaedream*

Voici la 3ième vie de Gigahertz. Voici la 3ième vie de Gigahertz. Initialement Gigahertz fut réalisé en 1995 et était le 2ième opus de Nemesis après Xcelsior. Vers la fin de 2002, début 2003, l'album fut retravaillé puisqu'une autre compagnie était intéressée par ce projet. Encore là, le projet a avorté. Synth Music Direct a décidé de le produire en format MP3/CD-R, que l'on peut downloader à partir d'Internet. On peut aussi se procurer l'album sur le site Web de Nemesis au http://www.nettilinja.fi/~ahassine/news.htm , pour un service entier.

C'est album manquant est en tout point conforme avec les rythmes changeants et martelants de Nemesis, un duo remarquable qui est juste arriver trop vite, dans l'échiquier musical.

Gigaherz démarre comme Nemesis sait le faire. Un titre culte pour les fans qui réchauffait l'atmosphère torride des concerts du groupe Finlandais. Une séquence tournoyante avec un beat solide, ancré sur une basse moulante, martèle une ambiance striée de synthés aigus et délirants. On se croirait sortir tout droit des émules musicaux des émissions d'espionnages des années 70. Fidèle à son habitude, Nemesis joue sur ses tempos, passant de variances séquencées aux ambiances feutrées sur de belles mélodies synthétisées. Même en connaissant ce style, on est toujours surpris par les directions contradictoires des rythmes ambivalents. De fines notes qui semblent égarées, même si elles harmonisent le décor, flottent en ouverture de Caryon. Une ligne basse moule une structure atonique qui tient sur un synthé aux intonations rigoureuses, dont les réverbérations ornent une flore sonore toujours en suspension. Un voyage dans l'anti-matière, dans l'anti-rythme envoûtant de Nemesis qui se poursuit avec Vertical Horizon. Un mouvement statique aux milles atmosphères où les échos se mêlent aux pulsations qui se mêlent aux bourdonnements qui se mêlent aux … etc., que nous avons entendu sur Audio Archeology Vol. 1, tout comme Nautilus d'ailleurs, qui est toujours aussi charmant et envoûtant.

Evolution Suite est un long voyage épique, où Nemesis exploite toute sa créativité sur des rythmes ambivalents. Avec son synthé flottant et ses effets sonores qui laissent percevoir des pas irréguliers, Cryogenic est un doux flottement synthétisé qui se moule aux modulations et aux subtiles formes de ce mouvement aux essences tribales inconnues. Le synthé est superbement beau et flotte avec une harmonie sensible. The Firts Sea et Origin of Species sont des suites ambiantes, aux mêmes atmosphères. En fait, il faut attendre à Terra Firma pour se mettre du rythme sous les pieds. Issu des abysses spatiaux, de fines pulsations basses et de discrètes percussions, assaisonnées d'effets sonores de mêmes familles, sont joint par un synthé aux notes nerveuses qui serpentent en écho. Un mouvement aux impulsions aléatoires sur des séquences hachurées qui vrillent et pulsent avec intensité sur des rythmes saccadés, voire syncopées aux hésitations rotatives exquises. Un titre intense qui traîne son désir des rythmes sur Koobi Fora, qui oscille entre les mouvements ambiants et rythmés, amenant la sonorité de Nemesis dans ces frontières aléatoires. Meander et Out of The Cradle s'enroulent sous les atmosphères cosmiques aux émanations psychédéliques avant d'ouvrir sur The Final Frontier et sa séquence ondulante, doublée d'un synthé indiscipliné qui lance des notes pèle mêles dans un espace surpris par cette assaut. Coldfront et Last Footprints terminent cet opus dans les souffles poussiéreux des synthés atoniques.

Gigaherz n'est pas tout à fait le reflet des dernières œuvres de Nemesis. Il est plus ambiant, comme il est plus

mystérieux. Après la sublime 1ière partie, le duo Finlandais nous entraîne dans une atmosphère lourde aux ambiances lentes qui cachent certaines longueurs. Au-delà cette petite faiblesse, Evolution Suite est d'une densité atmosphérique propre aux structures sombres et complexes de Nemesis. Les fans de ce duo seront enchantés, comme ceux qui aiment une musique sombre aux atmosphères lourdes et alambiquées.

Note : 5/6

WEAVER (Karl) : Tales from a Hollow Man

Chronique réalisée par *Phaedream*

Tales from a Hollow Man est le 3ième opus de Karl Weaver. Transmorphia et Ambiend étant respectivement les albums 1 et 2. Deux albums à l'opposé, un étant très ''dance'' et l'autre, Ambiend, était un titre atmosphérique, mais dans les 2 cas, Karl Weaver se faisait un devoir d'insérer des axes mélodieux, sur des strates synthétisées envoûtantes et moulantes. Style qu'il reprend sur Tales from a Hollow Man.

C'est avec un séquenceur qui me rappelle l'époque analogue de Michael Garrisson que démarre Kelpie. Une séquence ronde et lente, sur un rythme croissant, émerge d'un lourd bourdonnement. Instantanément, une mélodie s'installe sur un synthé souple et malléable. Après le premier couplet, la structure rythmique est déjà fonctionnelle et s'anime sur bonne basse et des percussions. Kelpie entreprend un voyage mélodieux, dans le temps des farfadets et des flûtes médiévales. Un titre riche qui, à chaque passage, se gonfle d'un instrument ou accroît son intensité, enrichissant une structure qui est déjà bien garnie.

Atonique et passif Raize progresse sur un beau jeu de percussions manuelles. Le tempo est hypnotique et Weaver aime jouer avec notre concentration en isolant un ''tam tam'' qui frappe en solitaire. Un petit coup de génie, comme on entend partout, qui maintient un qui vive. Deeper est le genre de titre qui assomme. Ça part sec, avec percussion et une ligne carillonnée aux notes cristallines. Un lourd synthé aux multiples strates harmonieuses, enrobe Deeper qui tournoie sur la même séquence, avec des sonorités, des effets sonores et de faibles modulations ensorcelantes. Les arrangements sont sublimes, on a l'impression d'y entendre 1 000 violons. De la même mouture que Kelpie et Makes 7, Hail to Rat est un beau titre qui coule très bien.

Dans une ambiance sombre aux orgues mortuaires, Smarty Boy défile sur un beat soft techno. Sur un tempo lancinant une percussion feutrée pulse un pouls lent teinté d'effets sonores aux étranges variations métalliques. Une incursion dans un monde parallèle, tout comme Urbanned 2004, aux dimensions éclectiques, nuancées par un synthé riche, ondulant et mélodieux. After Mil est une douceur aux mellotrons flûtés, sur un rythme léger. Un beau titre qui a pleuré et qui augmente un peu sa douceur sur de belles modulations fluides. Sandglider est un techno qui tourbillonne sur de bonnes percussions métalliques et des effets sonores électroniques. Un mouvement en constante permutation, passant d'un techno modéré à du synth pop pour finir en rythme plombé sur un beau jeu de synthé. Snap est une divine mélodie aux arrangements violonés, à donner la chair de poule, sur des percussions tribales et un synthé aux harmonies scintillantes.

Karl Weaver est un artiste qui aime bien triturer ses compositions et les peaufiner jusque dans les moindres détails. Irradiant la spontanéité, mais amplifiant les textures denses et les riches sonorités. Tales from a Hollow Man est un bon album qui oscille entre les douceurs de ses titres harmonieux et l'ambiguïté des sombres mouvements atmosphériques aux modulations technoïdes et tribales. Un album qui s'apprivoise bien, grâce aux superbes arrangements à énerver Vangelis.

Et si par moments, vous avez des sensations de déjà entendus, dites vous que vous ne serez pas le seul.

Disponible au http://homepage.ntlworld.com/palex.f/

SCHULZE (Klaus) : Trancefer

Chronique réalisée par *Phaedream*

Après la froide surprise en Dig It, l'ami Klaus revient avec un album qui allie un peu mieux le vieux Schulze avec le nouveau digital. Bien que Trancefer soit le plus court album que Schulze ait produit à ce jour, à peine 38 minutes, il présente deux longues pièces à évolution lente et minimaliste. La sonorité n'est plus la même, mais l'âme et la chaleur retrouvées font de Trancefer un album qui aurait dû précéder Dig It au lieu de le suivre.

Chaleur? Mais comment peut-on parler de chaleur avec la froideur digitale? Le violoncelle de Tiepold fait toute la différence. A Few Minutes After Trancefer démarre sec avec des nappes aux voiles d'orgues d'églises qui s'étendent sur un mouvement vide, dont les réverbérations tissent une toile où les notes et accords nerveux circulent en tandem aléatoire. L'atmosphère se remplie sur de coups de violoncelles où la fusion avec le synthé donne un relief structural intense et une chaleur qui lubrifie la sonorité métallique des notes et accords digitaux. Dans une atmosphère éclectique où tout semble résonner de tôle épaisse. C'est ça le génie de Schulze! Contrairement aux autres, qui se font avaler leur créativité par la froideur technologique, Schulze lui travaille tous les aspects de ces technologies pour les former à ses structures. L'alliage cello/synthé sur cette 1ière partie de Trancefer en fait son charme unique, et ce malgré la très bonne structure rythmique.

L'intro de Silent Running est de suspense. Les cordes du cello sont frénétiques, nerveuses. Le synthé pousse des strates sombres, alors que les percussions troublent cette ambiance lourde. Les modulations sont souples et le titre augmente son champs sonore avec un cello plus terre à terre avec ses accords métalliques. Une intro séduisante au crescendo incertain, qui augmente sensiblement la cadence sur un rythme saccadé dont les hésitations feutrées par de belles strates enveloppantes séduisent autant que la douceur des violons synthétiques.

Les pièces en primes sont des petits traits de génies; un, parce que les mouvements minimalismes le permettent sans altérer la mélodie et deux, ça permet de mieux capter la subtilité des modulations de A Few Minutes After Trancefer, nettement plus lent. L'effet est contraire sur Silent Running qui tourne plus vite. L'effet me laisse perplexe; la vitesse enlève beaucoup de charme, sauf en fin de course où le cello et le synthé sont sublimes. Mais à tout compte fait, nous avons les deux sur cette ré édition de SPV, avec un beau livret sur la période de Trancefer. Donc, tout est plus que parfait.

Note : 5/6

SCHULZE (Klaus) : Timewind 2006

Chronique réalisée par *Phaedream*

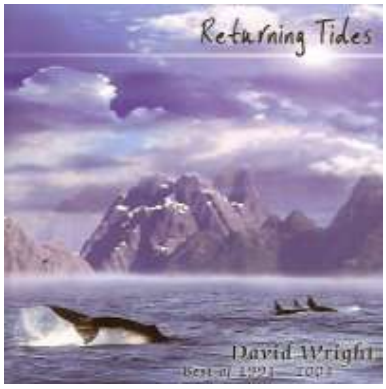
Une ré édition de Timewind. Est-ce que ça vaut le coup? Absolument! La qualité sonore est supérieure. Le son est plus fort et plus net, donnant plus de reliefs comparativement à la version de Blue Plate CAROL-1807-2. Il y a aussi ses éternelles stries rieuses ou hululeuses qui semblent plus fins et détaillées, mais est-ce un remixage ou les effets d'un nettoyage et d'un haussement sonore? Je ne suis pas technicien, donc excusez ma piètre connaissance des termes techniques. Est-ce que ça valait un double? Sur et certains, quoique …Que c'est beau du Schulze. Echoes of Times et Solar Wind sont deux variations différentes de Bayreuth Return en concert. Il a joué la pièce 3 fois, près de 2 heures avec des prises différentes. Après un arrêt, il reprend le concert de façon différente, seules les séquenceurs sont identiques. Les changements se reflètent dans les intros de Bayreuth Return. Solar Wind étant tout simplement divin avec sa fluidité. Alors que Windy Times, écrite en 2000, est un remake deTimewind. Une sorte de mix. C'est plus rapide, sur la même séquence et c'est plus court…et c'est très bon.

Bon! Bon? Bon comme l'ensemble de tout cette ré édition. J'en suis encore les oreilles béates. Schulze, il y a juste Schulze pour combler ses fans tout à en abusant. Les deux côtés trouvent le plaisir, contrairement aux fans de TD. Une meilleure sonorité, de belles pièces en primes et un beau livret, avec tous les dessins que l'on trouvait sur la pochette originale. Un merveilleux voyage dans le temps avec l'homme à la musique intemporelle.

Note : 5/6

WRIGHT (David) : Returning Tides 1991-2004

Chronique réalisée par *Phaedream*



David Wright est considéré comme un vétéran de la scène musicale électronique Anglaise, celle que l'on surnomme la British School. Musicien de renom, il fut découvert par Klaus D. Mueller qui l'aidait à démarrer sa carrière, en 1989 avec l'album Reflections. Quelques mois plus tard, il mettait sur pied son propre label de production et de distribution; AD Music. Un label qui se spécialise pour une MÉ plus harmonieuse et plus structurée, loin du Berlin School et des rythmes aléatoires et improvisés. Aussi cofondateur de Code Indigo et Callisto, David Wright touche à tous les styles avec une fluidité et une aisance que seul les grands s'y sentent confortable. Très avant-gardiste, son style musical se situe entre Pink Floyd et Vangelis, avec une forte tendance ethnique et tribale, comme Mike Oldfield.

Depuis 1989, David Wright a participé à plus de 25 cd, dont 15 en solo. Jamais il n'a produit de compilations. Pour l'année 2004 AD Music décidait donc de produire un album simple qui refléterait bien la carrière de David Wright. Returning Tides 1991-2004 contient 18 titres pour près de 80 minutes de musique, 18 titres qui ont été remasterisés selon la technologie ''24 bit remaster'', donnant un nouveau souffle à des titres un peu âgés. Returning Tides 1991-2004 est un livre de poésie musical. Des mélodies à perte d'ouïe sur des structures diversifiées aux arrangements d'une grande sensibilité, digne d'un amant de la romance, du romanesque.

Rysheara de Dissimilar Views 2 est une belle mélodie au mellotron flûté, juste ce qu'il faut de percussions et d'effets sonores pour maintenir une structure mélodieuse qui fait fondre avec les solos de guitare électriques. Plus animé, Nomad nous fait découvrir un David Wright près des rythmes tribaux, avec des percussions claniques, assistées d'un synthé enveloppant. Le brillant synthésiste Anglais est autant à l'aise avec ses mélodies rythmées qu'il sculpte avec ses strates de synthé aux arômes orchestraux, que ses titres d'une douceur plus classique. Des titres comme Midas, Returning Tides, Sha, Guardians, Continuum et le bouillant Sygyzy sont des titres animés et fougueux construits sur des rythmes ambivalents aux gros arrangements orchestraux, sur de beaux solos de guitares et de synthé.

Alors qu'un titre comme Taiga nous fait saigner l'âme. Un superbe boléro spatiale qu il faut écouter au moins une fois dans sa vie. Marilynmba est un titre suave pour une soirée à 2, il se combine très bien avec Smiling Shadows Lie et son sax prude dans une atmosphère à la Blade Runner. Beijing est le genre de mélodie qui colle à la peau. Sur des accords de guitares acoustiques asiatiques, qui serpentent les émotions nostalgiques, un synthé aux arrangements orientaux dessine une marche ascendante harmonieuse comme un nid de serpentins chinois qui valsent avec grâce. La vision de David Wright est unique pour dessiner des fables qui collent à l'âme et qui nous interpellent. Des mélodies qui accrochent et secoue les souvenirs comme, Sioux Falls, No More Angles, et ce même si la guitare est agressive. Il y a dans ce titre une tendresse harmonieuse, générée par les strates de violons à l'arrache cœur. Le piano de Walking With Ghosts est étonnant et d'une infinie tendresse, alors que Beyond Paradise est d'une douceur mélancolique aussi émouvante Taiga et tout ce que vous auriez entendu avant.

C'est évident que 18 titres sur 18 ans de carrières n'est pas l'idéal pour tracer un profil musical complet de ce compositeur aux arrangements d'une sensibilité mordante. Mais David Wright, c'est plus que ça. Quand vous

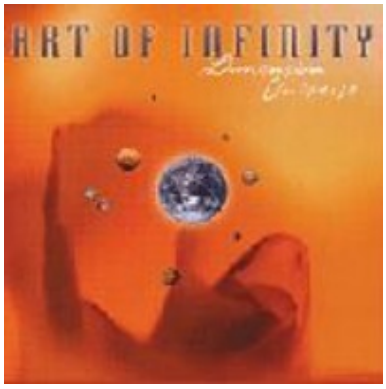
découvrirez les complexes Sha et Guardians, au travers ce lit de mélodies rythmées ou romancées, vous constaterez que l'étendue de son œuvre dépasse, et de loin, les frontières mélodiques qui composent principalement Returning Tides 1991-2004.

Disponible au : http://www.admusiconline.com/

Note : 5/6

ART OF INFINITY : Dimension Universe

Chronique réalisée par *Phaedream*



Il ne faut pas se fier à All Galaxies Sun pour se faire une idée de la musique de Art of Infinity. Une guitare acoustique qui flotte dans l'espace, sur des accords pincés de ''Space Cowboys''. Les tablas mexicains animent un rythme fiévreux où les synthés sonorisent des pompes orchestrales, sur des solos d'une guitare électrique qui déchire l'embouchure d'une modulation multi directionnelle. La musique de Art of Infinity est sans frontières, et All Galaxies Sun reflète cette diversité des styles à elle seule. Cosmic Rain est une belle mélodie avec des chants tribaux sur un rythme des îles. Beaux arrangements, belles percussions, un titre éthéré avec de belles voix suaves. Tout le contraire de Supernova avec son rythme hésitant, voire atonique, sur de superbes solos et lamentations de guitares stridentes. Une belle pièce aux atmosphères denses sur une guitare flottante. Passing the Pulsar est une ode hypnotique avec une fine pulsation à effet croisé tic-tac, sur un synthé sifflotant aux notes carillonnées. Une belle douceur, avec des voix célestes, sur des modulations mélodieuses.

Drift Upon The Sky est une ballade spatiale qui oscille entre un country space cowboys, du jazz et du progressif moulant, entre les ballades des Strawbs et Mott The Hoople. L'effet est assez saisissant, puisque totalement imprévu sur un disque de MÉ. Est-ce bon? Je dirais que oui, dans la mesure où on comprend et accepte le caractère multi culturaliste de Art of Infinity. Puisque c'est la force de Dimension Universe. Ici il n'est pas question de séquences, ou à peine. La section rythmique est autonome des synthés, donc cela donne plus un impact de rock progressif symphonique que de la MÉ. Mais il y a de bonnes idées, de très bonnes idées qui donnent tout un flash, comme ce western galactique.

Il est évident que Art Of Infinity est un groupe structuré avec de très bons compositeurs. Des titres comme Drift Upon The Sky, Trimelar Starflight et Passing the Pulsar sont des titres assez complexes qui demandent une bonne imagination et un bon sens de créativité. Dimension Universe est à la croisée d'un New Age progressif et d'une MÉ mélodieuse, mais pas trop aventureuse. Pas trop loin ni trop près, juste à la bonne distance entre les deux opposés pour laisser filtrer une touche tribale et ethnique. Donc une multi culturalité qui charme et envoûte sur des intermèdes ambiants. En plein le genre d'album qui peut inciter à une témérité vers la découverte des sonorités électroniques.

Disponible au http://www.art-of-infinity.com/index.html

Note : 4/6

PADILLA (Craig) : The Light in the Shadow

Chronique réalisée par *Phaedream*

Un nouvel album de Craig Padilla est toujours un évènement pour les amateurs de MÉ ambiante, l'une des forces du synthésistes Américain. À ce niveau, The Light in the Shadow est une réussite. Comme sur Vostok, paru en 2002, Padilla propose un seul titre d'une durée de 63 minutes.

The Light in the Shadow est un long titre qui évolue très lentement. Un long mouvement flottant sur un synthé discret et des choeurs à peine audibles. Sans rythmes, cette longue procession atmosphérique évolue sur un mouvement linéaire presque lisse. Seules de fines ondulations courbent la ligne musicale qui émet des signes vitaux lorsque des effets sonores montent l'intensité. Un léger tourbillon secoue la structure relaxante sur de fines modulations de sous monde aquatique qui me rappelle de vagues moments passés avec Michael Stearns sur M'Ocean.

Très dense et moulant, le synthé imbibe ce passage de belles strates intenses qui mordent à belles notes sur cette superbe structure ambiante.

Le long parcours de The Light in the Shadow survit à la monotonie, avec de belles vagues sonores qui réussissent à modeler un léger tourbillon. Parallèlement une belle mélodie spatiale s'installe en douceur, rapprochant l'effet de vagues qui ouvre une modulation tourbillonnée vers la 45ième minute. Les notes tournoient lentement, dégageant un air mélodieux aux étonnantes variations. Un mouvement spiralé où les accords et une multitude de boucles mélodieuses virevoltent sur des modulations synthétisées qui s'éteignent doucement sur les souffles délicats de l'ouverture.

The Light in the Shadow est sans doute un des titres les plus calmes et sereins de Craig Padilla. Une longue kermesse ambiante où les atmosphères sont scellées par la quiétude des mouvements d'une lenteur sédentaire. Amateurs d'ambiant, à vos écouteurs! The Light in the Shadow va vous envelopper, comme les strates incolores de cette dernière œuvre de Craig Padilla.

Note : 5/6

BLUE ÖYSTER CULT : S/t

Chronique réalisée par *dariev stands*

Tout est dans le umlaut. Les yeux du "ö". Cette touche finale germanique, apportée au dernier patronyme d'une longue série, donnera des idées à pas mal de groupes de metal moins littéraires par la suite. Deep Purple c'est bien, mais le culte de l'huitre bleue, c'est encore mieux... Ce groupe hors norme de new york, qui n'a jamais cessé de sortir des disques, reste aujourd'hui encore mésestimé, et ce malgré son influence indéniable sur tous les styles de metal. Ceux que l'ont nommaient parfois les Black Sabbath américains furent probablement, après ces derniers, les plus grands instigateurs d'une musique sombre, froide et terriblement classieuse qui allait devenir le heavy metal dans les années 80. Pas vraiment influencés par Hendrix, le BöC ne faisait pas parler la poudre (enfin ça dépend laquelle...) à la moindre occasion, préférant au blues psychédélique une musique monochrome, vicieuse et droguée, quelque part entre les Doors, et Alice Cooper, mais sans le côté théâtral - vous situez ? Très proches de la rapidité du rock'n'roll des origines, et déguisés à la ville comme à la scène en Hell's Angels, les BöC cachaient leurs ambitions cinématographiques dans leurs chansons étranges, aux lyrics écrits par leur gourou, manager et producteur : Sandy Pearlman. Un drôle d'olibrius qui ne faisait pas partie du groupe, mais qui, dans l'ombre, en a façonné l'identité et le concept. Car c'est un vrai film qui défile devant nos yeux à l'écoute de ce disque pourtant guère difficile d'accès (une écoute suffit pour devenir accro) : le Blue öyster cult dépeint le New York sale et licencieux des années 70, quand ils ne parlent pas d'Altamont (triste lieu pour l'histoire du rock...) sur le rigide "Transmaniacon MC". Tarabiscoté sans être progressif, l'art du groupe est d'une rare subtilité (un comble pour du hard rock mais c'est on ne peut plus vrai ici), en équilibre permanent entre compositions vicelardes et insidieuses, aux mélodies gluantes, telles que le diptyque "Screams" et "She's As Beautiful as a foot", ou encore "Before the Kiss" ou "Workshop" ; et chevauchées rock'n'roll inoubliables comme "Stairway to the stars" ou "Cities on flame…". Cette dernière est rapidement devenue le standard du groupe, annoncée sur scène par un duel de guitares (les deux gratteux soulèvent leurs instruments à bout de bras et en croisent les manches au dessus de leur têtes), et suivie d'un rituel assez intéressant : les 5 membres du gang s'emparent chacun d'une guitare et jouent tous le même accord en même temps. Un des meilleurs morceaux de hard rock jamais composés, si vous voulez mon avis. Les lyrics, cérébraux, poétiques voire cryptiques, n'étant pas écrits (la plupart du temps) par le groupe, ils sont chantés avec une voix roublarde par les différents chanteurs, ce qui crée un contraste, encore appuyé par le caractère agressif et le groove chromé des chansons. Le tout aidé par une production impeccable quoique manquant encore un peu de mordant sur ce premier album. Ce qui est parfait cela dit pour quelques ballades, comme le presque folk "Redeemed", ou le sublime "Then Came The Last Days of May" , triste histoire égrenée au rythme des trainées de lumières sur quelque boulevard de la grosse pomme à minuit, annonçant le futur tube "Don't fear the reaper". On pourrait presque évoquer le jeu de guitare légendaire des malades mentaux de Television, c'est vous dire ! Un peu comme si les Stones de "Sister Morphine" rencontraient les Steppenwolf de "Born to be wild" un soir de pleine lune… Aujourd'hui, ce premier éponyme (même si le groupe avait déjà un certain passé discographique sous d'autres noms) n'a que très peu vieilli, au regard de sa date de sortie. En prêtant attention aux paroles, d'étranges images apparaissent dans le cerveau, comme la vision du Gin qui scintille dans le noir. Au "Baby you can drive my car" des Beatles, BöC répond par un cynique "You can drive my

motorcar / It's insured to thirty thou / Kill'em all, if you wish". Une certaine idée de la classe.

Note : 6/6

MYTHOS : The Dark Side Of Mythos

Chronique réalisée par *Phaedream*

Mythos est ce genre d'artiste qui touche à tout, qui aime élaborer des œuvres complexes avec sa panoplie d'équipement. Musicien de studio fort compétent, il a livré des œuvres intenses dans les années psychédéliques Allemandes. The Dark Side of Mythos est un titre aussi intriguant que sa pochette. Mais il n'y a rien là, comparé à la musique.

C'est directement des sous sol des enfers abyssaux que s'ouvrent Rose X. Des chants latins, entouré de sonorités animales lugubres, circulent autour de battements métalliques, comme l'horloge de la mort. Les intervalles ponctuent de courts moments atoniques où une âme est sacrifiée. Le tempo revient, plus affamé à la recherche d'autres âmes qui se faufilent entre les chants des moines aux dessins pas toujours catholiques. L'atmosphère qui règne sur The Dark Side of Mythos flirte avec la névrose satanique. Trust no One suit les couloirs de l'obscurité sur une séquence aussi coulante, qui évolue lascivement dans un environnement propices aux rythmes sataniques. X-Cursion ralentit le tempo avec un rythme allégé, sur une ambiance lourde, aux notes légèrement hypnotiques et un mellotron flûté. L'atmosphère dense et perfide, aux effets sonores sinistres et dérangeants, continue son évolution avec The Truth is out There. Un fabuleux titre au rythme lent à l'approche hypnotique avec des coups de cello à faire frissonner. Maître des atmosphères et des lieux, avec son approche systématique et très ciselé, Stephan Kaske nous tient sur le qui vive avec des rythmes lents et envoûtants. Il développe une ambiance tortueuse où l'on se sent traqué, mais aussi charmé. Prenons Mythos X; un titre sombre avec un rythme en saccade prolongé avec un sifflet synthétisé en arrière plan et des semi impulsions. Et on craque. On craque pour cette douceur diabolique qui flotte dans l'air comme une romance, alors que cela peut-être la mort qui souffle et qui tente de charmer les âmes encore innocentes, sur de belles strates stationnaires et enlevantes.

Le tempo de The Dark Side of Mythos continue toujours en diminuant pour épouser des ambiances atmosphériques aux souffles intrigants et pénétrants. I Want to Believe est un beau carrousel qui fuse 2 mélodies sous des tonnerres et des averses et des passages diaboliques, merveilleusement rendus par un cello très bien corsé. Cette fascinante spirale tournoie délicatement, sur un mouvement qui prend son intensité dans sa tonalité, comme un boléro inversé. Un moment totalement divin qui poursuit son charme intrigant avec X-Traterra qui l'éteindra dans les noirceurs de l'infini. Du fond des entrailles de feu parvient une étrange mélodie carillonnée, dont les accords semblent incomplets. Des chœurs se mêlent aux souffles rauques des démons qui tranquillement remontent à la surface, à mesure que Zombies´S Supper s'éteint.

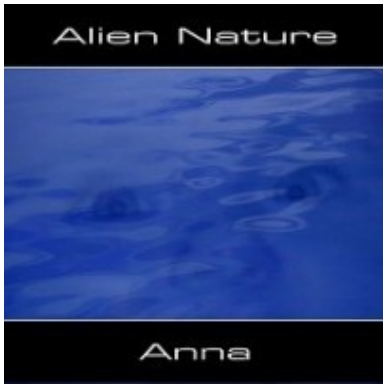
Du mythique? De l'industriel? Du Dark Électronique? Je dirais tout et rien. Avec la compréhension que j'en ai, The Dark Side Of Mythos semble être l'album précurseur aux tonalités sombres et ténébreuses (remarquez qu'il y avait Mark Shreeve mais il n'a jamais été si loin) qui a conduit à des groupes comme Redshift, Ramp, Node et Jim Kirkwood. Un album sombre, éclectique entre l'industriel et le Dark Ambient qui évolue sur des modulations séquentielles aux ambiances d'une MÉ. L'atmosphère est tellement dense et mouvante, qu'on a l'impression que le rythme nous bouscule tout le temps, alors qu'il disparaît graduellement pour faire place à l'ambiance. Un album étrange, un voyage à l'intérieur des ténèbres méphistophéliques sur des processions envoûtantes. Un superbe album à se procurer, que l'on soit fans de MÉ, progressive et contemporaine.

Disponible chez www.mythos-music-berlin.de ou chez www.amazon.de

Note : 5/6

ALIEN NATURE : Anna

Chronique réalisée par *Phaedream*



Reconnu pour faire une musique sombre, Alien Nature étonne sur ce nouvel opus. Dédié à sa fille Anna, Wolfgang Barkowski nous livre un album illuminé, d'une exquise tendresse. Certes l'aspect sombre y est présent, mais ne domine pas. Juste ce qu'il faut pour attirer, pour intriguer. Le reste? Un superbe festin sonore où la mélodie semble aussi douce qu'une peau de bébé.

Un piano traverse une onde d'effets sonores aquaspatial pour enrouler sa mélodie avec un doigté nostalgique. Une ouverture gracieuse pour Theme for Anna avant qu'un séquenceur vienne bousculer cet équilibre fragile avec une ligne hachurée qui vrille avec lourdeur. Les synthétiseurs survolent cette pièce d'introduction avec de beaux solos qui arrivent de toute part sur un rythme nerveux, interrompu par de courtes escapades de piano. À haut niveau, l'effet est jouissif, surtout lorsque les synthés tombent pour envelopper Theme for Anna. Les solos de synthé sont beaux et fluides sur une séquence est lourde qui frappe avec force. Tout a fait exquis. Crystal Voyager est tout particulièrement réussi. Une séquence tourne avec des notes sautillantes, sur une pulsation séquencée. Le mouvement est ambivalent, cherchant plus à exploiter ses sonorités et à créer des fusions sonores, Crystal Voyager ne décolle vraiment pas. C'est plutôt un titre statique qui module de courtes et belles mélodies sur un rythme irrégulier. Un beau titre. Day-Dreaming continue avec les séquenceurs ondulants et lourds. Cette fois-ci, le rythme est soutenu parmi des effets sonores, tant vocaux que bruyants. L'atmosphère est somptueusement fluide avec un synthé aux strates moulantes aux solos bouclés. Un beau morceau qui baisse de tonalité en progressant vers la finale.

Plus délicat, Endolphine tourne sur de beaux accords de piano/guitare sur un mouvement rotatoire agrémenté de petites clochettes tibétaines. L'impulsion évolue sur de beaux tablas, transporté par des strates violonées avec un souffle du Moyen Orient. Un coup de batterie donne le signal d'une rotation plus fluide et mordante, comme un boléro qui vrille sur son axe. Des chœurs flottent sur un clavier minimaliste, aux nappes consistantes qui donnent naissance à des mouvements plus articulés dominés par un clavier hypnotique. Endolphine est le genre de titre qui accroche autant par son côté mélodieux que l'ingéniosité de sa structure. Night-Watching défile une ambiance teintée de suspense, de drame avec une impulsion plus sombre sur une structure parallèle à Endolphine. Sauf que son mouvement est moins animé et est constamment ralentit par des pulsations qui résonnent parmi des effets de percussions aux tintements légers. Where The Dead Bees Fly est une féerie musicale enchanteresse. Un sublime morceau d'une renversante douceur arabesque aux sonorités de liberté et d'innocence juvénile. Un peu comme Baffo Banfi, le synthé est charmeur et circule entre des percussions feutrées, ajoutant une profondeur soyeuse à cette étrange ballerine qui accélère sa rotation en symbiose avec sa progression. Her Smile termine ce brillant opus sur de sombres envolées d'un orgue aux amples modulations, sous une pluie fine.

Ouf! Anna est tout un cd, un incontournable comme on dit. Un album d'atmosphère et d'émotion où Alien Nature tisse ses éléments musicaux au travers différents effets sonores et des impulsions rotatives qui envoûtent et étonnent, de titres en titres. Un album sans failles, farcis de tendresse et de beauté, qui nous envahit dès les premières notes, jusqu'à la toute dernière. Le genre de cd que l'on ré écoute, juste pour être

certains qu’il soit tant que ça!

Note : 5/6

KREATOR : Endless pain

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Etonnant comme un topic commde "chroniques cruellement absentes" parle parfois de groupes tous plus nazes et Ug les uns que les autres, sans jamais traiter d'un des pères du thrash metal, j'entends par là le bienommé Kreator. Après une première démo sour le patronyme Tormentor, la bande à Mile petrozza change de nom, devient Kreator, choppe au passage un deal chez Noise records et nous balance à la gueule son premier album, douceureusement nommé "Endless pain". Alors quid de ce premier album d'un des plus cultes groupes de thrash ? Et bien honnêtement, cet album n'est pas aussi énorme que n'a pu l'être un "Show no mercy" ou "Kill'em all". Dôté d'une production bien roots, très sèche et manquant de relief, "Endless pain" nous balance dix compos de thrash ultra basique, dont trois morceaux sont issus de leur démo. La mise en place est plus qu'approximative, les compos super simples et directs, les solos ne ressemblent à rien d'autre qu'à un déluge note totalement non-maîtrisé (la marque de fabrique Kreator), le groupe passe même parfois à un côté punk/thrash pas très heureux sur un morceau comme "Bonebreaker", mais pourtant Kreator parvient à convaincre par une hargne et une efficacité indéniable. Alors oui, à l'heure actuelle, ce disque n'a plus de gros interêt, les riffs à trois power chords, les rythmiques carrément pas carrés de Ventor, les transitions parfois vraiment foireuses, et pourtant on apprécie quand même ce côté deliquescent (un peu comme sur le premier Death) et naïf de la chose. Quelque part entre l'école speed/thrash américaine (les premiers Slayer, Exodus, Death angel...) et une approche carrément extrême (le chant de Mille Petrozza est carrément black), Kreator est, peut-être sans le savoir, en train de créer ce qui deviendra plus tard le fameux thrash allemand, avec leurs compères de Destruction et Sodom. Sur cet album, tout semble encore bien trop immature et bordélique pour réellement convaincre (l'especе de faux démarrage ridicule façon "ballade" de "Dying victims" !!), mais le vieux thrasheur lui, ne rechignera pas à se réenfiler ces vieux riffs débiles comme un allemand bourré au Wacken...

Le meilleur reste cependant à venir.

Note : 3/6

KREATOR : Pleasure to kill

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Bon, attention disque KVLT ! Limite je me demande comment personne ne râle pas quant à l'absence de gros monuments comme ce "Pleasure to kill" de Kreator. Après un "Endless pain" un peu trop amateur et influencé par la scène thrash américaine naissante, Kreator se mute en une véritable bête à tuer et décoche avec ce "Pleasure to kill" (quel titre mes aïeux !) un album qui fera date dans le mouvement thrash "brutal". "Choir of the damned", l'intro de l'album pose d'emblée le cadre : harmoniques sombres, jeu de guitares sans finesse (Mille assurera toutes les grates sur ce disque), Kreator a changé, et se veut plus sombre, plus brutal, une bête à tuer je vous dis... Et le titre "Ripping corpse" confirme brillament cette impression. Kreator a rajouté de la disto, a musclé ses poignets (non pas de blague), a décuplé sa hargne et sa haine. Désormais Kreator crache, gueule, tape fort et violemment, s'acharne sur sa victime et ne la lache pas... Rythmiques survoltées (Ventor réalise ici sa prestation la plus boeuf de toute sa disco), riff thrash brutaux beaucoup plus variés et inspirés que sur les efforts précédents, et puis une maîtrise dans l'art de composer un morceau qui tue... C'est bien là que "Pleasure to kill" casse tout. Chaque partie s'enchaîne parfaitement avec l'autre ("Riot of violence" !), le groupe se permet même quelques écarts mélodiques de ci et là ("Carrion"), et au final, chaque morceau pris individuellement se révèle être une petite bombe qui vous saute a la gueule. Sans compromis, sans expérimentations, en 86 Kreator avait la haine, la vraie, l'envie de bastonner, d'en découdre... Le chant de Mille est craché à la gueule de l'auditeur, les riffs seront par la suite pompés par des centaines de groupes (voire par toute une scène... "Under the guillotine" a du inspirer quelques combos d'amérique du sud, si vous voyez ce que je veux dire...), certains deviendront des hymnes du thrash à l'instar d'un "Seek and destroy" ou "Hell awaits" : "Pleasure to kill", "Riot of violence", "Under the guillotine"... Certains seront repris à toutes les sauces, d'autres deviendront même le patronyme de formations futures ! Quand je vous dis que cet album est une des pierres les plus énormes de l'immense édifice thrash... On pourra toujours regretter une mise en place parfois approximatives, un Ventor qui a encore du mal sur ses parties de chant, ou bien une perte d'efficacité du fait des nombreuses repompes qu'on a pu entendre depuis, mais ce serait chipotter face à cette énergie et cette volonté d'en découdre exposés ici... Un disque à posséder tout simplement.

Note : 5/6

MASSACRE (USA) : Promise

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Massacre, vous le savez peut-être, mais c'est un peu un des groupes emblématiques de cette scène death ricaine du début des 90's. Avec leurs démo et un "From beyond" ultra classique mais si "attachant", le combo de Kam Lee (l'un des pères du chant death) s'était forgé une solide réputation dans le milieu. Après une petite traversée du désert, revoilà le combo en 96 avec ce second album "Promise". Bon, on savit déjà qu'en 96 le death metal était un peu en perdition, mais avec cet album, c'est de la chute libre... Pourtant Rick Rozz est toujours là, merde ce type c'est une icône du death, mais qu'est ce qui lui a pris de sortir tous ces riffs semi-core totalement mou du genou ? Le disque est d'un pataud rare, bien trop gras pour le style pratiqué malgré un mixage de la basse en avant plutot judicieux, on croirait voir le disque type du gros ricain obèse... Gros riffs plutot hardcore, rythmique mid-tempos qui se traînent comme pas deux, chant de Kam Lee complètement naze (le chant clair sur "Bloodletting" est complètement ridicule), trop saturé et sans coffre, compos bateaux et sans points culminants... "Promise" fait penser à une sorte de Six Feet Under plus sombre, et sans l'accroche. alors certes des titres comme "Nothing" ou "Inner demon" font leur petit effet, mais entre les deux c'est le vide total à mon sens. Pas que je sois en recherche de violence à tout prix, mais ici le disque reste le cul entre deux chaises : pas assez sombre, pas assez accrocheur, pas assez riche, pas assez direct... Le seul bon point reste ces petites leads toujours bien placés (idem pr les solos au vibrato, merci Rick Rozz)

qui apportent un peu de variété à l'ensemble. Pour le reste, oubliez moi-ça.

Note : 2/6

SATYRICON : Now, diabolical

Chronique réalisée par *Sheer-khan*

Aucune baisse d'inspiration à l'horizon : "Now, Diabolical" reprend les non couleurs de "Volcano" et y distille une aura mélodique que l'on n'avait plus vue

chez le duo norvégien depuis le déjà lointain "Nemesis Divina". Compressée, froide, malsaine, rampante, la musique de Satyricon demeure terriblement

cérébrale et calculatrice.... riffs nauséeux et tournants, breaks obliques et voix de cendre : Satyr assume le leg de "Volcano" avec conviction,

discipline... mais aussi malice. L'album idéal pour conforter les nouveaux arrivants fumés au son du "Volcano", et la densité harmonique nécessaire à la

reconquête des vieux fans, restés bloqués en forêt. Lettrage gothique, textes dorés et pochette baroque : "Now, Diabolical" renoue avec la séduction et

l'onirisme sans perdre de vue les leçons cliniques de ses deux prédécesseurs : ce 6ème album, finalement, est le plus Satyriconnien de leur discographie. Une

alliance magistrale de froideur, d'épaisseur suffocante, de détails harmoniques acérés et de rythmiques vicieuses; là où "Black Lava" trônait comme un cadeau

après une heure de poussière, "To the mountains" s'impose comme la clôture logique d'un album triste et dense. Satyr a définitivement fusionné les notions

d'arrangements et de production en un travail unique sur le son, ses recoins et ses épaisseurs : cuivres glauques luisant dans les ténèbres, murmures

chromatiques, guitares superposées et effets d'épaisseur; "Now, Diabolical" est un album terriblement parfait. Tout y est pondéré avec une extrême précision

: ici tu serres les poings, là tu kiffes ta race d'élite, ici tu remues la tête et maintenant tu larmoyes. Pas une seconde de doute, pas une once d'aventure,

rien qui ne soit prémédité : Satyr maîtrise, complètement, incontestablement; il n'a plus rien du pauvre bougre qui se les gelait dans la neige avec l'épée

au poing : il n'est plus que stratégie et calculs, général des enfers à l'abri dans sa tente. "Now, Diabolical" brille par son excellence, et ne prend donc

aucun risque. Une synthèse impeccable des savoir-faire acquis; une leçon de sang froid, une pure démonstration d'achèvement. Aucune faiblesse, aucune erreur,

tout y a été testé et approuvé : c'est la toute puissance de cet album, c'est aussi sa limite.

Note : 5/6

AYGGHON : Demi-deuil

Chronique réalisée par *Powaviolenza*

Aygghon pratique un metal moderne chanté en français qui se trouve malheureusement ne pas du tout être mon truc. Leur néo-metal possède une influence majeure qui saute d'entrée de jeu aux yeux : Gojira. Même concept / style d'imagerie aux relents écolos, mêmes riffs groovys sous-accordés, plus ou moins même type de voix (le chanteur de Gojira fait même un guest), mais malheureusement rien de ce qui fait la classe de Gojira : la fraîcheur, l'aspect brutal death, les relents subliminaux Townsendiens; ici n'est conservé que le côté le plus chugga chugga/power/néo-metallisant. Alors en soi c'est pas si désagréable (au fond), ça sonne plutôt puissant, précis et bien joué, mais c'est vraiment pas ma tasse de thé. La production "Studio des Milans" est à mes oreilles assez insipide (mais a le mérite d'être claire et puissante), les paroles sont peut-être intéressantes (et chantées en français) mais pas fournies avec le promo, certains riffs accrochent souvent l'oreille harmoniquement (il y a de très bonnes idées), mais c'est globalement assez chiant et répétitif, agrémenté en prime de quelques grosse fautes de goût (la partie chantée mièvre de "Système H2O", par exemple). Par contre, je pense que ça devrait plaire aux fans de Gojira accrochant plus sur le côté power / néo du bousin. En se détachant de leur principale influence et du côté "faut que ça jumpe" / "hippie - dreadlocks - chugga chugga", les Aygghon devraient réussir à nous pondre un disque intéressant par le futur; tu sens que c'est fouillé et plein de bonne volonté.

Note : 3/6

SICKBAG : The Bushido Codex

Chronique réalisée par *Powaviolenza*

Pour ce premier véritable album, Sickbag nous sort le grand jeu : grosse prod' signée Loko Studios (entres autres responsables de la prod' du nouveau Primal Age), artwork super classe japanisant, et une grosse volonté d'en découdre ! Pour peu qu'on arrive à passer sur la voix hardcore (moi j'ai pas réussi, autant en concert ça passe, mais là je sais pas, peut-être la façon dont elle est enregistrée, elle passe pas) et qu'on aie envie de s'écouter un bon album de death / grind moderne classe aux gros relents hardcore sans se prendre la tête, la sauce prend. C'est super efficace, y'a pas à chier, "ça envoie" comme on dit aujourd'hui. Basse saturée classe, riffs vraiment puissants aux harmonies assez personnelles (pas des riffs death-grind bateau quoi, c'est parfois beau, dissonnant mais pas trop, bref fouillé et plaisant), jeu de batterie vraiment giga-puissant avec un bon jeu de cymbales et des blasts très très intenses (quoique pas mis en valeur par la prod trop propre; je préférais le son de leur précédent opus, "A Perfect World Of Shit", où la caisse claire "claquait" plus dans le style europe de l'est). Les titres s'enchaînent bien et ont tous leurs petites subtilités et passages qui accrochent. On passe un bon moment de brutal pour peu qu'on aime ça; une fois de temps en temps pour décompresser. Support.

Note : 4/6

ANSUR : Axiom

Chronique réalisée par *Powaviolenza*

Totalement encensé par la critique - et je les comprends, ce premier disque d'Ansur a fait forte impression. Des petits jeunes norvégiens sur Nocturnal Art, qui produisent eux-même leur album, ça fait forte impression et c'est normal : que ce soit Into The Moat ou Decapitated, l'âge influe souvent sur le jugement implicite que l'on peut se faire d'un album. Franchement, je sais pas si ça m'a tellement influencé le jour où j'ai découvert les premiers titres de "Axiom" sur Myspace; ces mecs auraient pu avoir n'importe quel âge, j'étais vraiment sur le cul ! Harmonies bizarroïdes arpégées, voix black expressive et froide pouvant rappeller un certain Aldrahn pour ce qui est de certains placements non-orthodoxes, prod vraiment méga-étrange assez crade / peu puissante mais qui a l'avantage d'être très compréhensible, riffing alambiqué des plus progressifs aux forts relents d'Emperor dernière période / Enslaved dernière période aussi, moments de grâce acoustiques, solos bizarres, jeu de batterie assez fouillé (pas de blasts tout le temps), feeling parfois assez spatial, dissonnances Thorns-iennes... Ces six longues pièces progressives mettent vraiment sur les fesses aux premières écoutes, ça pue la classe et c'est surtout bourré de personnalité. Malheureusement, ce "Axiom" ne tient pas la longueur. Le genre de disque qui fait un peu soufflé au fromage qui redescend; c'est tape-à-l'oeil, mais tellement décousu que finalement, on ne retient que trop peu de passages, et il règne dans cet album tellement riche riffistiquement un certain vide assez étrange - peut-être du au manque d'interventions vocales. Au final, malgré la claque que je me suis prise, je ne me le suis réécouté que très peu de fois, et certaines écoutes étaient assez pénibles. MAIS. N'oublions surtout pas que c'est leur premier album, et que tout ça est quand même totalement hallucinant. Je suis vraiment pressé de voir la suite des évènements, ces mecs ont un potentiel gigantesque et ça se sent. Malgré ses erreurs de jeunesse, l'écoute d'"Axiom" s'avère totalement obligatoire pour tous les amateurs de black "différent".

Note : 5/6

ARGHOSLENT : Incorrigible bigotry

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Oh mon dieu, c'est après de multiples assaults, attaché à une chaise, pieds et poings liés par un fan décérébré par de trop nombreuses écoutes de Magma que je vous écris cette chronique. En fond sonore de ce harcèlement proprement indigne à ma condition de chroniqueur bénévole, ce "Incorrigible bigotry" de Arghoslent. Pas que ce disque traite en particuliers de tortures, mais parce qu'il est l'objet de ces-dites tortures. Bref, au delà de tout ce ^préambule aussi débile qu'un riff de Kreator, nous ne traiterons également pas de l'aspect hautement raciste des textes du groupe... Encore heureux, mais il m'apparaît important de vous prévenir de l'aspect "négrier" de la chose, et surtout de l'incroyable décalage entre textes et musique. Car Arghoslent ne joue pas une musique particulièrement violente ou haineuse. Non, il s'agit ici plus d'un death teinté de thrash à forte connotation mélodique... Surprenant à l'écoute. Les premieres secondes de "Flogging the cargo" invitent d'ailleurs plus à la fête qu'autre chose. Riffs asssez élaborés, empruntant beaucoup au thrash pour leur dynamisme et leur accroche, batterie toujours très speed, voire carrément brutal death par moment (les blasts sont très présents), tout en conservant des patterns bien trouvés ("Heirs to perdition")... Arghoslent sur cet album se montre en fait assez polymorphe tout en restant très cohérent : tantôt thrashy, tantôt carrément death brutal, parfois épique, d'autres moments carrément tristounets (le final d"Incorrigible bigotry" avec ses solos de lovers). Le groupe a su se créer une véritable identité, fondé sur l'accroche mélodique (plus At the Gates qu'In Flames d'ailleurs) et le dynamisme. Pourtant, si le disque présente de nombreuses qualités, il lui manque toujours à mon sens ce fameux "plus" qui fait pencher la balance. Arghoslent n'est ni bon, ni mauvais, mais n'est pas non plus anecdotique... Tout un paradoxe. L'ambiance assez particulière, doublée d'un concept racial franchement malhabile n'aidant pas vraiment... On notera d'ailleurs un côté assez kitsch par moment dans les riffs, parfois assez niais, ainsi qu'un chant franchement pas intéressant, sans puissance ni véritable haine... Reste un disque indéniablement correct mais qui n'a pas réussi (et je ne suis pas le seul d'ailleurs héhé) à vraiment me convaincre. Pour ma part, malgré cette note positive, nul doute que le disque prendra vite la poussière... Allez détache moi maintenant et récupère ta galette. Et écarte

les jambes s'il te plaît !

Note : 4/6

THE OATH : The end of times

Chronique réalisée par *Yog Sothoth*

Encore une fois, je vais me lancer dans une chronique un peu brute de décoffrage (les disques médiocres, c'est pas très inspirant, en fait). The oath est un groupe lyonnais œuvrant dans un style extrême et mélodique, largement influencé par le « Dark metal » à la Scandinave (Dissection ou Necrophobic, entre autres). Evoluant dans la scène Metal rhodanienne depuis une dizaine d'années déjà, le groupe nous revient avec son premier album sobrement et très originalement intitulé « The end of times », faisant suite à son unique démo parue en 2002 et à quelques concerts à l'échelle locale. Le groupe a donc pris son temps avant de produire ce premier album, et malheureusement, si le plantage n'est pas complet, le constat reste quand même très amer. Enfilant les clichés propres au style avec une banalité déconcertante, The oath ne développe sa propre personnalité qu'au travers de mélodies de clavier qui rivalisent de platitude avec les parties de chant. Evidemment, le coté auto produit de la chose n'arrange rien à l'affaire, et même si le son demeure tout à fait correct, il n'apporte pas à la musique du groupe l'envergure que nécessite le genre, particulièrement au niveau de la batterie et de la guitare lead, dont le son manque cruellement de relief. A coté de ça, ce qui sauve un peu le disque, c'est que les musiciens jouent très carré, notamment du coté de la section rythmique, très en place, et que leur musique n'est pas mauvaise, avec même quelques moments d'inspiration. Bilan très mitigé donc pour ce disque, qui nous fait découvrir un groupe qui peine à se détacher de ses influences nordiques et qui souffre de plus de son manque de moyen. Y'a encore du boulot…

Note : 2/6

ARABROT : Proposing A Pact With Jesus

Chronique réalisée par *Powaviolenza*

Messieurs-dames, je vous présente Arabrot, combo norvégien obscur et jouissif comme on en fait plus assez. "Proposing A Pact With Jesus", leur premier album passé relativement inaperçu dans nos contrées (ou alors je regardais ailleurs, ce qui est totalement possible), m'a foutu une bonne grosse beigne, du genre celle qui fait bien mal sur le coup mais qui ne laisse pas trop de trace : c'est pas inoubliable, mais qu'est-ce que ça troue ! Officiant dans une sorte de noise-rock-punk-black festif, bête et méchant, les Arabrot sont aidés par la production gigantesque de Billy Anderson (le monsieur qui a produit "Disco Volante", "Houdini", "Sounds Of The Animal Kingdom", etc...) qui donne à cet album une puissance de feu considérable - ça sonne sale, organique, nerveux et ça pue la transpi de tarba. On pense à une sorte d'enfant difforme et contre nature issu des partouzes terreuses entre Unsane, le premier Jr Ewing et Darkthrone : c'est résolument repoussant, mais ça tue. Les accélérations hallucinées, les cris, l'ambiance dissonnante donnent en plus des relents black à ce noise-rock déjà bien assez sale comme ça - ce qui m'a d'ailleurs fait penser à l'autre combo norvégien crasseux et classe du moment, j'ai nommé Lydia Laska. Bref, c'est martial, c'est dansant, ça suinte de pus, c'est COOL et ça n'attend plus que d'être dégusté par tes petites oreilles gorgées de cérumen - elles vont saigner.

Note : 5/6

SACRED REICH : Surf nicaragua

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Marrant comme les groupes deviennent cultes un peu n'importe comment. Aaah Sacred Reich, ah mais ouais "Surf nicaragua" c'est KVLT tu vois ! Que dalle oui ! "Surf nicaragua" c'est juste un maxi comprenant le morceau eponyme, un inédit, une reprise d'un de leurs tout premiers morceaux, et deux morceaux live... Et franchement, si effectivement le morceau titre et celui de la démo sont vraiment cools, dans un style thrash Us très influencé par Testament, voire Slayer : rythmiques thrash/speed, riffs endiablés décochés à 2000km/h, réelle créativité dans les structures et patterns... A noter un côté très décalé du morceau titre, avec ses textes débiles et son riff central plutôt parodique (écoutez vous comprendrez). La reprise de Black Sabbath est affreuse, et le morceau "One nation", censé représenter le "futur" pour le groupe est un morceau tout ce qu'il y a de plus mou et chiant : mid tempos pas inspirés (l'accélération centrale est avortée dès que c'est intéressant), solos boff, refrains qui ne se retient pas, riffs éculés...Enfin bref, vous avez compris j'aime pas ! Définitivement, le genre de trucs assez inutile, mieux vaut s'écouter les albums. Et c'est réellement ce qui se dégage de ce maxi, surtout à l'écoute de deux morceaux lives, complètement excellents, dôtés d'un son très clair et puissant, et mettant bien en valeur l'aspect énergique de la prestation donnée le soir de l'enregistrement. Bref, Sacred

Reich Kult, peut-être, mais ce fameux maxi : aucun intérêt véritable.

Note : 2/6

FORTERESSE : Métal noir québecois

Chronique réalisée par *Iormungand Thrazar*

On est bien loin des meilleurs groupes québecois de metal extrême comme Thesyre, Akitsa et Pagan Hellfire avec ce premier album de Forteresse. Désolé de commencer aussi durement mais c'est pour moi une réalité indéniable à l'écoute de « Métal noir québécois ». Forteresse pratique ce qu'on peut appeler du true black metal, bien que je n'utilise l'expression que très rarement. Du true black metal , en l'occurrence pour moi, c'est des riffs peu inspirés que l'on a déjà entendu un nombre de fois incalculables, un son qui dessert complètement la musique (les sons improbables savent me séduire, prenez l'album de Nuit Noire par exemple), des vocaux dans le plus pur style black metal avec un degré d'originalité égal à 0, et en bonus parfois, un concept plutôt foireux. Ici le concept est clair et on ne saurait émettre un jugement de valeur sur celui-ci, après tout, les groupes parlent de ce qu'ils veulent parler. Cependant, on peut se questionner sur la pertinence de mettre sur sa pochette une photo du violoniste québecois Joseph Allard en appelant son groupe Forteresse et son album « Métal noir québecois ». Alors certes ça rentre dans l'optique de mise en valeur des traditions québecoises énoncée par le groupe au travers de ses textes (« La flamme et le lys », « Honneur et tradition »), mais désolé, je trouve ça bancal. Comme je l'ai dit, au niveau musical, c'est d'un manque d'inspiration flagrant et d'une pratique instrumentale basique qui n'a rien d'efficace. De plus, les morceaux et l'album sont assez longs, ce qui n'arrange vraiment pas les choses. « Métal noir québecois » m'inspire un profond ennui.

Note : 2/6

NIFLHEIM : Neurasthénie

Chronique réalisée par *Iormungand Thrazar*

On voudrait nous faire croire qu'à l'instar du black metal orthodoxe, il y a une mode du black metal dit dépressif. Franchement, ça me semble tout simplement un développement naturel du style, vers plus en plus de sous-genres avec les mêmes codes et les mêmes aspirations, quoi de plus logique à ca. Appeler ça une mode, je laisse ça aux perpétuels détracteurs, ça n'a aucune pertinence à mes yeux. Donc, le groupe québecois Niflheim, sort son premier album intitulé « Neurasthénie » chez le label non moins québécois Sepulchral Productions, suite à la parution de trois démos et un ep. La formation pratique un black metal lent aux morceaux généralement longs. On ressent clairement l'influence de groupes comme Hypothermia ou Anti, bref un black metal mélancolique et monotone. Pour un premier essai long format, Niflheim s'en sort plutôt bien. L'ambiance est palpable et le son est parfaitement adapté au style mis en avant. La voix est ultra saturée, la batterie ne s'emballe jamais réellement, on est bel et bien dans la lignée du sous-genre précité. Cependant, le groupe aurait intérêt à travailler encore plus loin ses morceaux dans le futur, car chez certains groupes, l'aspect monotone marche très bien, se développant chez l'auditeur vers quelque chose d'hypnotique. Ici cependant, et même avec plusieurs écoutes, la sauce ne prend moyennement une lassitude réelle s'installe. Ce qui n'enlève rien au potentiel du groupe démontré sur ce « Neurasthénie », avec notamment le très bon « Where so many tombs were forgotten ». A suivre…

Note : 3/6

KARBONIZED TRAITOR : Take it in the ass

Chronique réalisée par *Iormungand Thrazar*

Karbonized Traitor est un groupe australien déjanté qui sort son premier album subtilement intitulé « Take it in the ass » (je vous laisse le soin de la traduction) chez Forgotten Wisdom Productions, suite à un premier split ep partagé avec Zarach Baal Tharagh en 2005. Le groupe pratique un black metal mélangé à du punk et du rock'n'roll bien sale. A tous les niveaux, Karbonized Traitor nous montre qu'il est bien déjanté, de par sa musique qui mélange des influences pas forcément proches, ses paroles et titres de chansons et un artwork très axé cul. Prenons « When I plug your sister's holes » : voici un titre complètement rock au niveau de la composition mais qui de par le son utilisé et les vocaux, acquiert une touche black metal qui, bizarrement, fonctionne très bien. On tape du pied, on swingue, pourtant c'est extrême. Le groupe se fait également plaisir en reprenant différents groupes : une cover qui dépote du « We are Satan's generation » d'Impaled Nazarene, un « Ring of fire » de Johnny Cash très black metal, un « Communication Breakdown » de Led Zeppelin assez dissonant et une reprise de « Downhill blues » d'un groupe tout aussi déjanté, Loudpipes. Le point commun entre ces deux groupes est définitivement qu'ils se prennent très peu au sérieux. Ils viennent, ils jouent, ils repartent. En conclusion, si vous avez envie de passer un bon moment sans vous prendre la tête, loin des albums pseudo-intellectuels qu'on tente de nous servir à l'occasion, ce « Take it in the ass » saura vous satisfaire pleinement, sans mauvais jeu de mots.

Note : 4/6

NUIT NOIRE : Infantile espieglery

Chronique réalisée par *Iormungand Thrazar*

Nuit Noire n'est définitivement pas un groupe comme les autres. Jusqu'en 2002, la formation est un excellent groupe de black metal puis organise sa mue lors des années suivantes avec un premier album de « Faërical blasting punk » intitulé « Lunar deflagration ». Les passions se déchaînent entre génie et trahison, réussite et bide. Laissons- les s'entretuer et traçons notre chemin. Aujourd'hui, Nuit Noire est un love-it or hate-it band : soit tu l'aimes, soit tu le quittes. Il n'y a pas de juste milieu possible. L'évidence s'impose à moi puisque j'aime beaucoup ce nouvel et deuxième album intitulé « Infantile espieglery », paru en novembre 2006 chez les anglais de Todestrieb. Le groupe se qualifie de « Faërical blasting punk » : il pratique un black metal résolument punk dans l'attitude et le son, un son authentique qui sonne très garage et qui possède un charme fou à mes yeux. Ce sera moins évident pour d'autres…forcément. On a des donc des riffs simples mais efficaces, soutenus par des voix directes, sans artifices et plutôt étranges. Ca chante faux parfois, soit. Mais c'est bon comme ça. Le groupe s'attache à développer toujours plus loin son identité et je ne crois pas que Nuit Noire ait réellement d'équivalent au point de vue musical et conceptuel aujourd'hui. Ce qui en fait un groupe résolument unique. Preuve en est l'artwork à l'aspect cahier d'école avec des paroles écrites à la main dans un style enfantin. Bien que cohérent dans l'enchaînement des morceaux, l'album est varié, si bien qu'on ne s'en lasse pas facilement. Il y a quelque chose à trouver dans chaque titre. « Infantile espieglery », second album de Nuit Noire, continue donc à imposer le groupe comme quelque chose de particulier et qui développe son propre univers loin des clichés et des standards actuels.

« Are you ready for the night ? »

Note : 5/6

BONCARD (Singh) : EXP Music For Syntronic Instruments

Chronique réalisée par *Phaedream*

Si le nom de Singh Boncard vous dit quelque chose, c'est que vous êtes un amateur de la série de Sci-fi Perry Rhodan, car un musicien, dans cette série, porte le nom de Singh Boncard. Ou encore, vous avez écouté dernièrement l'opéra de Chris Franke; Perry Rhodan Pax Terra. Il y a peu d'info sur cet artiste Allemand. Son site web est tellement pauvre en information ; http://www.singh-boncard.com/ que l'on ne peut vraiment pas dire grand-chose sur son compte. Mis à part que son vrai nom est Georg Abts, et qu'il fût très influencé par la MÉ Berlin School des années 70. Et ça, on l'entend à merveille sur son surprenant opus, une trouvaille en fait, EXP Music For Syntronic Instruments.

Une belle mélodie spiralée ouvre. Un mouvement séquentiel doux et délicat qui arpente une ligne verticale comme une spirale harmonieuse. Les strates survolent délicatement cette impulsion minimaliste qui varie ses tonalités sous de subtiles modulations. Aspiré par cette rotation hypnotique, on remarque à peine que Sunrise se dénude tranquillement de ses accords, laissant la spirale se lover sur une basse moulante et des notes qui s'enfoncent dans un tourbillon inoffensif. Ce mouvement en rotation est d'une telle fluidité que l'on sent une forme d'aise chez Singh Boncard à l'exploiter. Car Transit suit une tangente similaire, mais plus nuancée sur un rythme hésitant, créant un écho virtuel où une superbe et vorace séquence déchire cette fragilité sonore d'un coup. Indisciplinée, elle erre en vitesse, tournoyant parmi des chœurs tout aussi errant. Cette intense séquence fera l'objet d'un mouvement rotatoire hypnotique qui martèle son impulsion de ses notes lourdes, sans jamais dérailler. Moment intense où des percussions séquencées percent l'intensité sur des strates dominantes sur des notes lourdes et puissantes. Nous continuons cet étonnant périple avec Hypercycle un fin mouvement ondulant sur une basse coulante style Schulze des années 70. Les cymbales nourrissent une atmosphère affamée de sons qui s'écoulent au compte notes dans une faune multisonore où les réverbérations des bourdonnements continus modulent des impulsions fragiles. Un beau morceau qui réveille les souvenirs du temps de Robert Schroeder et des mouvements minimalismes. Pondéré, le synthé filtre ses fines strates en mode écho, multipliant les boucles qui agitent une séquence plus volontaire, plus dynamique.

Titan multiplie les modulations atmosphériques sur un mouvement linéaire éclectique. Un coup de psychédélectronique qui contient des segments qui justifient sa présence. EXP conclut ce premier opus de Singh Boncard avec l'étonnement ravi qui nous a poursuivi tout au long de EXP Music For Syntronic Instruments. Un genre de space western où une guitare prend la relève à des notes éparses, hésitantes qui errent dans un néant qui se nourrit de reflets sonores. Les accords se dédoublent dans un écho perpétuel, créant une lourde atmosphère de réverbérations que des percussions martèlent sur des effets sonores technoïdes. Un étrange mouvement qui nous en met plein les oreilles.

Plein les oreilles. C'est ce que je retiens de cette première rencontre ouïe/sons avec EXP Music For Syntronic Instruments de Singh Boncard. Intelligent, le synthésiste Allemand nous entraîne dans une faune sonore aux modulations souples et attrayantes. Jouant beaucoup sur les atmosphères et les séquences ondulantes, Georg Abts prend ce qu'il y a de mieux dans le Berlin School pour exploiter ses accords minimalismes dans une sphère enchanteresse. EXP Music for Syntronic Instruments est un bon album qui ne réinvente pas le genre, un bon album qui plaira assurément aux amateurs de Berlin School.

ASHRA : New Age Of Earth

Chronique réalisée par *Phaedream*

Qui connaît Manuel Gottsching ? Pourtant, son nom est aussi important que Edgar Froese et Tangerine Dream ainsi que Klaus Schulze. D'ailleurs Schulze a déjà été son batteur sur l'album Ash Ra Tempel, réalisé en 1971. Fondateur des Cosmic Jokers, Ash Ra Tempel et Ash Ra, Manuel Gottsching a produit des œuvres de MÉ d'une intensité émotive que peu ont rejoint depuis. Paru en 1976, New Age Of Earth est le premier album d'Ashra et c'est aussi le plus près de la musique électronique Berlin School des albums de Manuel Gottsching.

Nerveux sur un rythme vrillant, Sunrain est une suite d'accords bouclés sur un fin moulage synthétisé. Les notes de la Gibson de Gottsching perlent d'intensité sur une sonorité limpide et une fine modulation qui s'accroche à des strates synthétisées aux harmonies spiralées. Enveloppant, le synthé est particulièrement efficace en moulant des couches harmonieuses qui collent et solidifient la structure du rythme formé par des multiples boucles qui défilent comme un compteur séquentiel. Sans percussions et équipé d'un synthé analogue, Manuel Gottsching maintient un rythme soutenu par le génie de ses modulations. Un titre puissant qui trouve un émule en Deep Distance qui est moins pesant, mais où les boucles forment un serpentin cristallin d'une limpidité surréaliste.

Ocean of Tenderness est le Stairway to Heaven de la MÉ. Une ode à la tendresse avec de beaux effets sonores analogues sur une mer de sensibilité, de larmes et de peine. Superbe, la guitare pleure et fait pleurer comme une âme perdue qui souffre de l'abandon, de l'amertume d'un passé jadis rempli de promesses. Oh qu'il s'en est perdu des larmes dans cet océan de tendresse. Un océan qui flotte sur un synthé moulant, qui épouse les moindres modulations bercées par une basse solitaire dans un ciel garni des striures de la guitare de Manuel Gottsching qui vaut n'importe quel synthé.

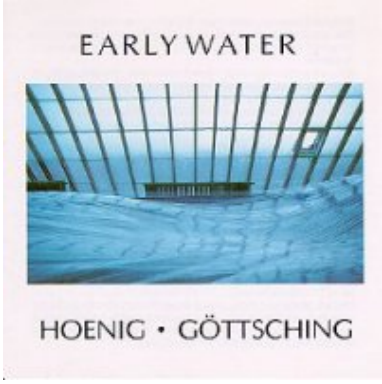
Nightdust est une pure merveille d'un Berlin School ambiant aux dimensions profondes. Le fondateur d'Ash Ra multiplie les fréquences analogues d'un mouvement très cosmique et très planant. Sifflant, le synthé façonne des striures sonores aux formes spectrales, à la fois intrigantes et envoûtantes. Dans cette noirceur frigide, Manuel Gottsching fusionne les strates synthétisées et ses accords bouclés de sa guitare sur un rythme convergeant vers l'instabilité avant de reprendre l'ultime quiétude spatiale réchauffée par les myriades ondes sonores issues des innombrables boucles, solos et accords perdus dans un monde astral. Le nouvel âge de la terre.

Hummm qu'il s'en est fumé du bon à cette époque. Avec New Age Of Earth, Manuel Gottsching émerge de sa coquille et nous offre un album d'une tendresse infinie. Autant à l'aise avec sa guitare que sur un synthé, il a crée une ambiance intimiste où l'on se sent vraiment seul à écouter ses compositions. Ocean of Tenderness est sans doute le morceau le plus émotif que j'ai entendu dans ma vie. New Age Of Earth d'Ashra est un incontournable dans toute discographie de MÉ, alors qu'Ocean of Tenderness est une nécessité à tous ceux qui en ont manqué.

Disponible au site d'Ashra ; http://www.ashra.com/welcome.htm

GÖTTSCHING & HOENIG : Early Water

Chronique réalisée par *Phaedream*



Avec le succès de New Age of Earth, Manuel Gottsching pensait faire une tournée de promotion et était à la recherche d'un claviériste de talent, apte à manier le synthé. C'est de cette façon qu'il recruta Michael Hoenig du groupe Agitation Free. Ayant déjà participé, à pied levé, à une série de concert en Australie, avec Tangerine Dream en 1975 et à quelques concerts de Klaus Schulze lors de la période de Blackdance, Hoenig était la personne idéale pour ce projet de tournée. Pour des raisons techniques Gottsching a dû faire sa tournée seul. Mais des heures de pratique et d'enregistrement se sont retrouvées dans les archives de Manuel.

Quelques 20 années plus tard, alors que le créateur de E2-E4 effectuait une remonté de ses vieux enregistrements, il remettait l'ouïe sur ses enregistrements. Il communiqua Michael Hoenig qui a remasterisé les bandes, donnant ainsi Early Water. Un long morceau de près de 50 minutes d'une richesse incroyable. Un éclatant croisement entre les séquences sombres et endiablées des années 70, à la TD, et de New Age Of Earth.

Une longue impulsion sur une cadence soutenue, sauf pour un court instant, qui séquence qui débute avec un séquenceur ondulant et un rythme en boucle rotative comme on peut l'entendre sur Sunrain. Michael Hoenig est tout simplement étonnant avec son synthé et ses complexes modulations staccato qui se multiplient en fines oscillations échotiques. Cette longue impulsion donne une totale liberté à des permutations qui s'entrelacent dans une variété de couloirs modulaires et de cercles rotatifs envoûtants. La guitare de Manuel Gottsching est sublime avec ses boucles ondulantes qui filtrent ses suaves solos et ses contorsions. La six-cordes sillonne cet univers psychédélique à dimension minimaliste qui roule à fond de train. Un excellent album qui allie les séquences répétitives à des ondulations cycliques des synthés et les fameuses boucles de sa Gibson solidement ancré aux effets de ses tapes Revox à écho.

Early Water est un monde d'effervescence sonore. Un album génial dans la lignée des meilleurs enregistrements qu'Ashra, ou Manuel Göttsching, ait réalisé. Un témoin intemporel du magnétisme de la Berlin School. Un peu plus de nuances et de mouvements fondants auraient élevé cette oeuvre au niveau des excellences. Un incontournable qui séduira néammoins les amateurs de MÉ et de Krautrock.

Disponible au site d'Ashra ; http://www.ashra.com/welcome.htm

Note : 5/6

NEGATIVA : Negativa

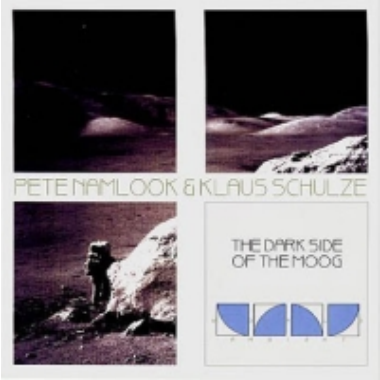
Chronique réalisée par *Powaviolenza*

Negativa : tous les fans de Gorguts doivent déjà connaître ce groupe, composé des deux têtes pensantes du meilleur album de Gorguts (et accessoirement un des meilleurs albums de death jamais pondus à la surface de cette planète), "Obscura", j'ai nommé Luc Lemay et Steeve Hurdle, techniciens hors-pairs avides d'expérimentations guitaristiques. Accompagnés de Miguel Valade (bassiste d'Ion Dissonnance, qui n'a rien à envier à l'ancien bassiste des Gorguts Steve Cloutier et son jeu bizarroïde) et d'Etienne Gallo (batteur d'Augury, n'ayant lui non plus pas à rougir devant les performances du défunt Steve McDonald et faisant largement honneur à l'ex batteur de Gorguts), ce n'est pas moins que la suite logique d'"Obscura" et "From Wisdom To Hate" que les québécois nous présentent ici lors de cette première sortie. Même complexité, même ambiance poisseuse et inégalable : les deux guitaristes n'ont absolument rien perdu de leur génie et de leur jeu si personnel (je vous invite d'ailleurs à regarder les "leçons" de Luc Lemay pour Guitar.Com, c'est tout à fait hallucinant). C'est même encore plus sombre qu'avant, beaucoup moins brutal death dans l'esprit en fait. Ici, les compositions labyrinthiques et malodorantes de Gorguts ont muté en quelque chose d'encore plus trainant; les riffs rampent disloqués dans la boue, tels une Sadako sortant de son puit. "Taedium Vitae" en est le parfait exemple, lent et hypnotisant comme l'a pu être "Clouded", presque pire que "Clouded" en fait. Quand à "Rebellion" et "Chaos In Motion", elles nous rappellent que Gorguts était avant tout un groupe de brutal death, mais évoluent ici dans un style encore plus destructuré, sombre, bruitiste que les anciens chef-d'oeuvres de ces deux québécois - c'est définitivement complexe, mais prenant de A à Z : on est trop captivés pour perdre le fil. L'ambiance de cimetière de titres tels que "Subtle Body" ou "Behave Through Mythos" est toujours présente, mais sublimée, et les voix de Steeve Hurdle et Luc Lemay toujours aussi personnelles, plaintives mais puissantes, dotées d'un grain totalement unique. La production fait bien évidemment honneur à la musique de Negativa, extrêmement précise tout en étant suffisamment poisseuse - tu sens que Pierre Rémillard et Blacky (ex-Voivod) ont parfaitement capté le côté organique et live des compositions, qui ne croulent d'ailleurs pas sous les arrangements - ici, on a deux grattes, une basse, deux chants, une batterie, point final. Au final, c'est totalement parfait à mes yeux et cela va même bien au-delà de mes espérances, mais c'est bien trop court, tellement court que ça en devient plus que frustrant, voire même déprimant! 5,5/6, à cause de la durée. Le 6/6 attendra l'album! Gorguts est mort... Vive Negativa !

Note : 5/6

NAMLOOK & SCHULZE : The Dark Side of the Moog 1

Chronique réalisée par *Phaedream*



Voilà une union des plus synthétiques; Klaus Schulze, le maître des atmosphères et des séquences avec Pete Namlook, un autre maître des ambiances et des rythmes aux dimensions technoïdes. Les deux sont capables d'exploiter les sphères les plus ambiantes, comme les plus frénétiques. Donc, deux artistes aux dimensions tellement vastes que l'impossible semble à porter de rêve. Pourtant, ce premier The Dark Side Of The Moog est un pet dans l'eau.

Pas que cela ne soit pas bon, c'est plutôt moyen. Disons qu'un nouveau venu aurait crée un titre semblable, il aurait passé inaperçu. Le titre! Ça aussi ça m'agace. À quoi le tandem Schulze Namlook veut en venir avec un titre similaire? Car il n'y a aucun lien à faire. Le seul, et il est mince, est la légèreté des synthés, par endroits, qui empruntent une sonorité de Floyd dans Wish You Where Here. Et, si le titre n'aurait pas été si semblable, je ne l'aurai jamais ausculté de si près pour entendre les nuances.

L'intro est d'une lourdeur atmosphérique sans âmes, ni passion. Froide, des sonorités bigarrées font la démonstration des capacités des synthés qui vrombissent pour remplir le néant. Ce vide est occupé par des sonorités constantes qui arrivent et repartent sans vraiment entamer une structure intéressante. Pendant les 12 premières minutes, c'est l'anonymat. Un mouvement atonique fluctué de discrètes modulations qui rappellent les premières subtilités des œuvres de Schulze. Des solos qui se tordent à l'ombre des chœurs virtuels qui accroissent le tempo.

Les percussions ''tschitt tschitt'' jaillissent derrière un synthé aux intonations bouclées. Une bonne basse, arrosée de pulsations basses et de superbes castagnettes électroniques donnent un rythme moulant et très sensuel. Un beat qui devient plus techno, avec sa pulsation martelante qui amène un passage dont la cadence est rongée par des synthés d'une étrange stridence. Un rythme sobre, sans grandes modulations, qui exploitent plus les sonorités que les cadences. Et les sons ne sont pas tous sous le même diapason. Si il y a des beaux effets, d'autres sont moches et d'autres sont agaçants, à cause de leurs stridences. Le mouvement reprend son culte du silence troué jusqu'à la 38ième minute où le rythme devient cette fois très chaleureux. La basse coule avec juste ce qu'il faut pour roucouler, les castagnettes électroniques enrobent ce mouvement aux modulations souples, avec un beau jeu de synthé. Un synthé onctueux qui souffle de beaux solos et qui tempère le rythme en toute fin, avec de belles strates enveloppantes et ondulantes pour retourner vers son néant d'origine.

Une noble fin pour un album plutôt tiède. La seule déception de The Dark Side of the Moog 1 est la résultante d'une si grande association. C'est un album drable et timide, comme si les deux se sentaient intimidés face à l'autre. De Schulze et Namlook je me serais attendu à plus, c'est tout!

Note : 4/6

NAMLOOK & SCHULZE : The Dark Side of the Moog 2

Chronique réalisée par *Phaedream*

Après un timide premier essai, le duo Schulze Namlook nous revient avec une 2ième collaboration. The Dark Side of the Moog est une série de 10 volumes, imprimés en 1 000 exemplaires chacun. Il est clair qu'il y a un élément de marketing derrière ces parutions. Un peu comme les mélomanes, les amateurs de MÉ vénèrent, parfois de façon irrationnelle, leurs artistes préférés. TD est passé maître dans l'art de créer des effets de raretés qui se vendent à prix d'or dans divers encans virtuels, un genre d'arnaque culturelle. Et ce n'est pas avec le volume 2 que la série augmentera sa valeur.

Les premiers instants de A Saucerful of Ambience sont très atmosphériques. Des criquets ou des brebis, peut-être même des oiseaux, flottent dans une ambiance sonore métallique. Toujours derrière cette constellation éclectique, les sonorités vont et viennent sans structures musicales, autre qu'un vide ondulant nargué par les criquets aux antennes bruyantes. Une sonorité métallique envahissante que même les cloches ssemblent incapable d'annihiler ses bruyantes morsures sonores.

Cette nébulosité musicale s'étale jusqu'à la 35ième minute où subtilement une modulation abstraite se moule à un rythme mou et lent, aux grâces sensuelles. Le synthé explore les mêmes dimensions que sur Wish you Were There avec de belles strates enveloppantes. Tranquillement le mouvement gagne en intensité pour exploser sur des rythmes aux percussions marquantes et une bonne basse aux accords souples. Une courte explosion, car le mouvement se replie dans les atmosphères, plus riches et plus denses, d'une opacité sonore qui habite A Saucerful of Ambience depuis ses premières chuchotements anémiques des bestioles virtuels. Une autre brève irruption des rythmes ce produit, comme les derniers souffles d'un volcan cimenté par sa lave, avant de replonger dans les méandres des complaintes des insectes d'un monde aux ambiances apocalyptiques.

The Dark Side of the Moog 2; A Saucerful of Ambience est un album assez ordinaire. Décevant même, considérant tout le potentiel de Klaus Schulze et de Peter Namlook. J'aurais pensé qu'après le très sombre Wish You Were There le duo aurait réajusté le tir vers un album plus séquencé, plus avant-gardiste. Mais il s'agit d'un portrait tout à fait clonique des deux synthésistes qui, même en solo, nous ont habitué à des œuvres éclectiquement redondantes, à des albums trop introvertis pour un plaisir obscur.

Note : 3/6

EVERY NEW DEAD GHOST : River of souls

Chronique réalisée par *Twilight*

1989, Every New Dead Ghost franchit le cap du premier album. Porte-flambeau d'un rock gothique à l'ancienne, le groupe se situe dans la continuité de formations comme Killing Joke, UK Decay...soit pratiquant une musique sombre et pêchue où la batterie roulante est reine, où la basse est lourde et les guitares torturées, quelque chose qui n'a pas encore dégluti tous ses restes punkoides. Là dessus, une voix, celle de Leigh Hunt qui a cet étrange timbre mi-mélancolique, mi-résigné, pas vraiment en contraste avec la musique, plutôt en harmonie avec elle pour lui conférer une touche triste. Bon, c'est le premier album, si les ingrédiens sont bien là, les défauts de jeunesse se font ressentir (il faut dire que le disque a été enregistré en trois jours)...Le chant justement, bien que efficace et affirmé, il sonne parfois un peu décalé. Maladresses mineures heureusement car 'River of souls' est globalement un bon album et des chansons comme 'Lonely faces', 'Hope cemetary' ou 'Hunters' démontrent clairement le talent de Every New Dead Ghost. Du coup, cette version remasterisée en

1993 pour Apollyon s'avère plutôt indispensable...4,5/6

Note : 4/6

BELLA MORTE : The quiet

Chronique réalisée par *Twilight*

Bella Morte, ce sont des jeunes sympa qui ont un nom cool, qui mettent des crânes partout, portent des t-shirts 'Alien sex fiend' et des crêtes sur la tête...Bref, tout le profil du groupe batcave motivé...En réalité, nos lascars sont plus tordus que ça car ils se la jouent moderne, ce qui en soit n'est pas réellement un défaut, au contraire, mais au lieu du déluge post-punk escompté, on s'étonne de trouver surtout des influences Depeche Mode ('Whispers', 'The quiet', 'Ember'...) mêlées à des guitares plus appuyées: programmation électro, chant trop gentillet pour être honnête, feeling soft malgré quelques riffs...J'avoue que pour ma part cet hybride de synthie pop, de new wave et de vagues touches post punk ne me convainc pas du tout. Certes, Bella Morte tente par moment de justifier son image, notamment par un 'Living dead' plus musclé et éléctrique ou un 'Hope again' très pompé sur les Cure mais les mélodies sont peu inspirées et desservies par une voix décidément trop sage. Seul 'Logic' et ses trois notes de synthé froides reste agréable mais ça fait bien peu pour un disque complet. Un conseil donc, malgré les crânes et le nom du groupe, fuyez ! Bella Morte ne sont que des bricoleurs de mauvaise pop... ou quand des Depeche Mode de pacotille tentent de rencontrer des mauvais Misfits

pré-pubères peu inspirés...

Note : 2/6

Chili KumQuat : DeSt1 - haZâr2 (utopie fataliste ou résignation idéaliste)

Chronique réalisée par *dariev stands*

Déjà, je me permet d'attirer votre attention sur le sous-titre de l'album : "Utopie Fataliste ou Résignation Idéaliste". Ingénieux, n'est-ce pas ? Alors qu'on aurait tendance à penser "une utopie, c'est idéaliste, et une résignation, c'est fataliste", eux, ils inversent !! Quelle audace, quelle prise de risque ! Ils ont au moins du aller jusqu'au CM1 . Leur nom : Chili KumQuat... un patronyme que d'aucuns trouveraient peu engageant (et ils auraient raison), mais j'y ai vu la trace d'une probable influence Red Hot Chili Pepperienne... Et bien je crois que je dois me résigner (mais avec Idéalisme, attention) à vous l'avouer ; je me suis fourvoyé. Ces types, non contents de pratiquer une musique hybride de Fusion et d'un Neo Metal de la pire espèce dont on se croyait définitivement débarrassé, ont la prétention d'avoir pondu un genre de concept-album ! Ont-ils écouté Mr Bungle ? J'en ai la nausée rien qu'à l'idée... Et les Red Hot dans tout ça ? Pas la moindre trace de leur influence ici. Rien que du Pleymo aux paroles plus intelligibles (hélas), agrémenté de passages qui sont sans doute censés faire "bizarre", et ponctué de cris incessants qui rappellent un bus rempli de collégiens survoltés en partance pour la classe de neige. Le luxueux book promo parle de "fusion à tendance progressive". Mais bien sûr. C'est du bon gros neo qui ne dit pas son nom, surtout. Un point sur 6 quand même, car ils samplent le grand détournement sur la troisième piste "z(h)ero(e)s" (attention, ça déconne plus), tandis que le chanteur imite Busta Rhymes en hurlant "whoooo haaa !!". J'en ai encore les zygomatiques qui frissonnent.

Note : 1/6

SYNTHETIC BLOCK : Means of Ascent

Chronique réalisée par *Phaedream*

Synthetic Block est le synthésiste et poète Américain Jonathan Block. Artiste indépendant, il oeuvre dans le milieu musical depuis plus de 20 ans. Means of Ascent est son 5ième album, son 1ier étant Synthetic Block paru en 1998, et son 2ième en 2006 qui coïncidait avec son dernier concert en Novembre dernier. Means of Ascent est le genre d'album qui s'écoute, comme on lit un poème, avec la passion de la découverte.

In Transit démarre avec une souplesse féline, sensuelle. Un synthé flottant, aux strates nuancées, progresse sur une belle basse moulante et un violon, à peine perceptible, qui donne une noblesse culturelle à In Transit. Poussé par ce violon, le mouvement ondule avec une lenteur suggestive. L'arrivée des congas et percussions parfume l'atmosphère d'un mouvement encore plus charnel, qu'un clavier détourne avec une sonorité jazz lounge électronique. Un très beau jeu qui se mue en étonnants solos parcourant un rythme minimaliste, qui devient plus mordant après la lévitation des serpentins synthétisés. Ce passage devient un bouillon de segments indisciplinés qui convergent vers la finale.

Means of Ascent, la pièce titre, est une fresque synthétisée des plus ambiantes. Une nappe lourde s'installe et étend ses aises avec la complicité harmonieuse d'un synthé aux souffles et accords discrets. Une ambiance statique nous envahit avec d'étranges et doucereuses harmonies qui reflètent dans un néant oscillant sur des notes hésitantes. Un beau et tranquille moment qui peut porter à réflexions, comme aux rêves. Pas assez ambiant pour être insipide et trop atonique pour bouger, à moins de flotter au dessus de ses rêves. Tranquillement de longs solos zigzaguent dans l'atmosphère, comme des serpentins en apesanteur, parmi des accords perdus de guitare, de piano. Vers la 30ième minute, une séquence lente et rotative ceinture Means of Ascent qui tourne avec un splendide atermoiement. Un piano électrique parsème cette sphère rotative d'accords ''lounges'', appuyés par les percussions d'usages, comme si nous serions dans un bar où les invertébrés sont maîtres. De ces notes harmonieuses flottent d'étranges pulsations bourdonnantes qui tournent à coup de saccades sur des effets sonores aussi brillants que fascinants.

Des carillons fractionnent l'immobilisme temporel pour secouer notre état d'esprit avec des notes claires, limpides et détachées qui actionnent une rotation lourde sur une basse grasse, aux bourdons sauvages. Le mouvement est sec et les notes s'enchaînent en un écho séquencé absolument renversant. Des solos prennent d'assaut la structure de Proximity qui étale sa puissance avec sa force de frappe. Une intensité robotique qui martèle un rythme secoué par des notes vives et incisives, sur un mouvement qui échange sa force brute contre les douceurs mélodieuses des mellotrons flûtées.

Means of Ascent fait partie de cette catégorie d'albums qui charment et étonnent à mesure qu'on écoute, qu'on le ré écoute et ainsi de suite. Complexe? Pas nécessairement! Mais très beau. D'une beauté que l'on savait après un premier coup d'oreille et que l'on remarque de plus en plus, à force d'écoute.

Disponible au : www.synthblock.com

AKROMA : 7

Chronique réalisée par *Yog Sothoth*

Bon, au petit jeu du tirage des promos, ça ne devait pas être ma semaine. Je me console quand même en me disant que j'ai découvert le groupe au concept le plus affreusement kitsch depuis … euh … loin. Les nancéens d'Akroma ont en effet intégralement basé leur premier disque sur le chiffre 7. On se trouve donc avec un album de 7 titres d'une durée identique de 7 minutes, chacun étant enregistré dans une tonalité différente (ah, les proggeux…) et renvoyant respectivement à l'un des péchés capitaux (on réchappe quand même aux 7 nains, aux bottes de 7 lieux et autres 7 merveilles du monde… pour un prochain album peut être ?). Musicalement, le groupe se définit comme pratiquant un Black Metal (mouais, y'a le chant) Progressif (plutôt du coté Dream theater) et symphonique (les claviers et les quelques incursions d'instruments traditionnels : flûte, violons et quelques autres un peu plus exotiques…). Et au final, on se retrouve avec quelque chose d'assez proche dans l'esprit de ce que ce que pouvait produire Furia à ses débuts, particulièrement du coté des voix, très variées même si le chant masculin hurlé – et un peu pénible - prédomine largement. Du coté des paroles, intégralement en français, on nage évidemment en plein clichés : la vie, la mort, tout ça tout ça… D'après la bio, de multiples invités ont participé à l'enregistrement de cet album (en vrac : des membres de Scarve, Mortuary, Akin, Elvaron, etc.), même si celà reste purement anecdotique étant donné qu'on ne retrouve nulle part la « patte » de leurs groupes respectifs au fil des morceaux de ce Seven, qui se révèle au final bien linéaire et un peu longuet sur la durée.

Note : 3/6

DOLOROSA : De mutation en mutation

Chronique réalisée par *Progmonster*

J'ai certes un parti pris sur la question, il n'empêche qu'il est absolument sincère ; aujourd'hui, plus que jamais, les petits plaisirs que pourrait encore nous procurer la musique, il faut aller les chercher du côté de la scène indépendante, du côté de la scène alternative, là où se perdent dans la masse des auto-productions qui, elles, sont faites avec coeur. J'ai l'impression de vous l'avoir déjà dit une bonne centaine de fois, mais je ne perds rien à le répéter. Car tel est le cas du premier véritable album du projet Dolorosa : douze chansons noires qui incarnent le reflet d'un vague à l'âme cultivé sans excès, toujours juste. Depuis l'intégration de Nicolas Roger aux guitares, le groupe évolue désormais en duo. C'est un mal pour un bien ; dépourvu de batteur, Dolorosa déploie ses lignes de guitares partagées, tantôt angoissantes, tantôts crispantes, sur un coussin de percussions qui non seulement renforcent le côté introspectif et irrémédiablement tendu de leur musique, mais avant tout lui confèrent son cachet unique. Et donc cette nouvelle configuration de nous proposer ainsi une relecture des compositions de leur précédent EP auquel s'ajoute un tir groupé de six nouveaux titres. Sobres mais toujours inquiétantes, chacune de ces chansons se découvrent comme autant d'endroits secrets qu'un oeil indiscret viendrait observer en écartant discrètement les rideaux. Dans la pénombre, Dolorosa nous parle de la condition humaine, du malaise qu'elle engendre et de la folie qui nous ronge. Jusqu'à l'obsession. À l'exercice terriblement réducteur des comparatifs, les francophones se raccrocheront à Kat Onoma ou aux Têtes Raides. Ça, c'est pour l'apparence. Mais en réalité il y a bien plus à entendre sur "De Mutation en Mutation", à commencer peut-être par le fantôme de Peter Hammill, auteur obscur qui taillade dans la lumière, chanteur à l'écriture pas systématiquement évidente mais qui finit par vous posséder à force d'exercer sur vous ce trouble qui le caractérise. Dolorosa dérange. Dolorosa fascine. Tout comme lui.

Note : 4/6

ABIGAIL WILLIAMS : Legend

Chronique réalisée par *Powaviolenza*

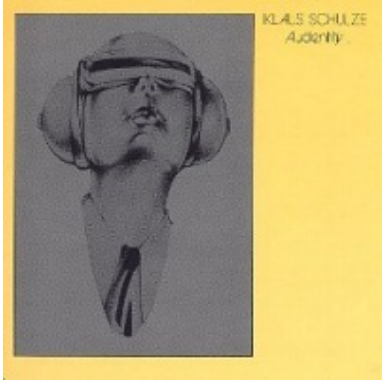
Je l'avoue, j'avais des préjugés sur Abigail Williams. A l'instar d'un Job For A Cowboy, le nom de ce groupe m'évoquait principalement une armée de Cléments à mèches, des photos en contre-plongée prises dans le miroir de la salle de bain, des "Thanx for the add" par milliers : en effet, ces américains doivent leur succès en grande partie à leur popularité sur Myspace. En bref, je m'attendais à un énième groupe de metalcore aseptisé récemment signé sur Candlelight (cf chroniques de Dead Man In Reno ou The Seventh Cross). Aseptisé, Abigail Williams l'est sûrement un peu à première vue - il faut le reconnaître : gros son propre et triggé de partout, gros riffs suédois mélodiques, alternance voix suraigue / chants clairs sur le refrain... Aux premières écoutes, Abigail Williams a donc un arrière-goût de metalcore assez prononcé. Mais passé ce "détail", on s'aperçoit qu'à l'instar d'un The Black Dahlia Murder (dont on retrouve ici le batteur) ou d'un Vehemence (dont on retrouve ici le guitariste), il y a aussi une bonne dose de classe dans le capot. Ici, vous ne trouverez pas de chugga-chugga et autres mièvreries modernes; d'ailleurs on oublie très vite qu'on à affaire à un groupe estampillé metalcore - même les voix claires des refrains passent bien. "Legend", leur premier mini-cd pour Candlelight rassemblant quatre de leurs premières compositions (ainsi qu'un titre en preview de leur album à venir), est un très agréable et plutôt addictif disque de death mélodique à la suédoise à fortes consonnances black symphonique, violent, énergique, beau : ça passe comme dans du beurre et ça s'écoute vite en boucle. Melting-pot fort bien foutu de riffs à la At The Gates et de grandiloquence orchestrale tout droit héritée d'Emperor (dont le groupe a d'ailleurs fait la première partie lors de leur petite tournée américaine de reformation 2006) et de Dimmu Borgir sous fond de batterie ultra-efficace tout en blasts (et même en gravity blasts sur "Procession Of The Aeons") et en toupa-toupas, ces cinq titres sont résolument tubesques et matures. "The Conqueror Wyrm" (anciennement "Melquiades") et "Watchtower" en particulier sont vraiment excellentissimes, épiques et headbanguants au possible. Pour peu que l'on arrive à passer sur la voix ultra-haut perchée, entre Jon Chang et Dani Filth (l'ambiance évoque d'ailleurs parfois les meilleurs moments du Cradle période "Dusk" et "Cruelty"), la magie prend et on se retrouve à écouter ça en boucle comme un con - croyez en mon expérience. Bref, si vous voulez passer un bon moment de metal extrême symphonique et huilé sans vous prendre la tête, procurez vous donc ce très bon début d'Abigail Williams - ou faites vous au moins une idée en allant sur leur myspace, où se trouvent en ce moment quatre des cinq titres de ce mini-cd. C'est tout sauf sale, c'est pas sombre du tout, mais c'est joli, hargneux et épique sans être gnan-gnan. Vivement le premier vrai album, dont "Procession Of The Aeons" nous donne un aperçu : ça ne fera sûrement pas date, ce sera sûrement pas super original, mais si les Abigail Williams arrivent à passer l'épreuve du full-lenght avec autant de brio que celle du mini-cd, on passera

un bon gros moment de violence aseptisée et classe au bon goût de printemps. 4,5/6

Note : 4/6

SCHULZE (Klaus) : Audentity

Chronique réalisée par *Phaedream*



Voilà un album difficile à chroniquer. Parce qu'il est bon, mais il demande beaucoup d'écoute. Et je me demande où la ligne du fanatisme s'arrête. J'ai toujours eu de la difficulté à écouter Audentity. Et ce, malgré toute les tentatives et les années d'écoutes musicales. Je n'ai pas eu tant de difficulté avec le disque 1, malgré le long intro de Cellistica. Une entrée hétéroclite où les sons voltigent dans une indiscipline de grandes improvisations. Le moule se dessine tranquillement pour offrir une beat agité sur des pulsations d'un synthé qui souffre d'un mal de son. Les percussions sont géniales et la structure prend forme sur un titre aux variances modulatoires de variées, tant que l'improvisation semble tangible. Un beau titre, qui demande de l'écoute. Beaucoup d'ingéniosité, j'en suis sur, sur une froideur analytique. Cellistica cache des rythmes et des passages entraînants qui vont dessiner les structures musicales de la tournée Européenne de 1983.

Spielglocken est ma préférée. C'est comme entendre du vieux Schulze analogue avec la technologie de cette époque. De beaux solos de synthé sur un rythme minimaliste en progression, mais une progression calculée.

Sebastian im Traum maintenant! Je sais, c'est une des pièces préférées de plusieurs fans de Schulze et je n'ai jamais compris pourquoi. Ce sont 30 minutes de délire froid, une ode psychédélique digitale dont je n'ai jamais saisi les paramètres, encore moins sa définition. Certes il y a une superbe mélodie aux notes carillonnées, comme Freeze, qui flotte dans cette anarchie des accords. Elle part et revient avec douceur, mais sur des segments courts et qui s'espacent graduellement. Encore aujourd'hui je cherche à comprendre l'engouement, l'intérêt derrière ce titre. J'aime Schulze, et je crois que vous le savez, mais j'ai jamais été capable de passer les émotions de Sebastian im Traum.

Tango-Saty doit sortir des sessions de Dig It, tant la sonorité et les rythmes s'y rattachent, tout comme Opheylissem. Avant d'atteindre les douceurs d'Amourage, il faut se taper son intro. Mais une fois la minute passée, nous sommes subjugués par l'appel des synthés qui réveillent les chaleurs de Body Love et Mirage. Le prix de la beauté quoi!

La pièce boni, Gem, est un titre divisé en 5 segments et a servi de base pour écrire la trame sonore de Next of Kin, film d'horreur Australien qui a gagné le grand prix du Festival du film de Paris en 1983. L'intro est un long bourdonnement puissant où des striures difformes se grippent avec une sonorité lugubre. Une atmosphère qui colle avec le réalisme d'un film d'horreur, quoique un peu long. Tiptoe on the Misty Mountain Tops explose avec une vieille sonorité et une séquence bouclée. Un titre galopant ou l'éclectique croise le génie authentique de Schulze dans un tourbillon sonore aux époques éparses. Un superbe titre mouvementé qui capte l'intérêt auditif sur des modulations et des variances que seul Schulze peut décoincer sur des rythmes minimalismes. Du grand Schulze.

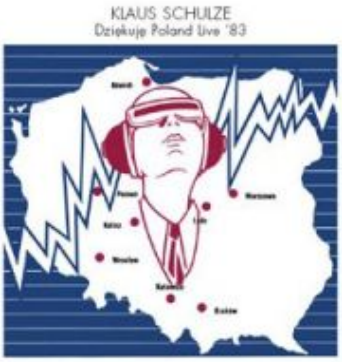
Audentity est un petit chef d'oeuvre et je sais, je sais, je sais. Il y en a qui vont dire que je n'ai aucune crédibilité lorsque que je parle de Schulze. Ils ont sans doute raison. Mais croyez moi sur un fait, si la musique digitale a mis peu de temps à rejoindre une uniformité avec l'analogue c'est bien grâce à des génies comme Schulze qui l'ont adapté à leurs structures et non l'inverse. Je connais plusieurs chrétiens, dont moi, qui ont levés l'oreille sur cet œuvre, pour revenir repentant après avoir entendu des intonations d'Audentity ailleurs, sur du Depeche Mode entre autres. Encore aujourd'hui, Sebastian im Traum ne passe pas. Mais le reste coule avec un plaisir

démesuré. Car l’écoute active sur un bon système de son, avec du bon volume est infernale pour les voisins mais jouissif pour l’auditeur. Je vous en souhaite autant, avec cette superbe réédition, avec un livret…à potins sur les habitudes de Stomu Yamashta.

Note : 5/6

SCHULZE (Klaus) : Dziekuje Poland

Chronique réalisée par *Phaedream*



Un doux synthé flotte sur une nappe aux évolutions lentes, qu'un coup d'échantillonnage aux orchestrations à la Schulze frappe de plein fouet. Libérant le piano de Rainer Bloss qui gambade sur un air léger et harmonieux. Autre coup de semonce symphonique et le mouvement devient plus étourdi, saccadé sur un tempo aliéné de segments indisciplinés. Le calme revient sur un piano hyper mélodieux qui balance ses dernières notes, jusqu'à la mise en place d'un mouvement séquentiel. Un tempo furieux qui pulse des hurlements de primates qui se mutent en solos acuités sur un rythme nerveux et minimaliste. Un rythme que l'on connaît pour l'avoir entendu sur Audentity en Spielglocken. Une belle fresque spiralée qui module ses intonations sur les coups d'échantillonnage qui défilent à longueur du titre, nous ouvrant les corridors sur de beaux et percutants solos de synthé, de belles orchestrations où cello et violon se fondent à de somptueuses strates. Ce splendide mouvement tombe sous les arrangements cacophoniques d'une finale aux instincts d'Audentity. Une superbe interprétation. Warsaw est mon titre préféré. Sur une impulsion guidée par des percussions métalliques, de tubes de fer qui s'entrechoquent, un mouvement lourd et coulant, sans rythmes définis, traverse la barrière du temps au travers de superbes solos de synthés. Des synthés sauvages qui ajustent leurs longues kermesses sur de splendides segments modulés par d'intenses tourbillons qui modifient les axes rythmiques, filtrant des refrains qui collent aux tympans, grâce à un incroyable jeu de synthé qui engloutit toute les merveilles synthétiques qui ont secouées mes oreilles depuis fort longtemps. L'agencement des percussions métalliques est au-delà de toute imagination. Du grand art qui ne pouvait revenir qu'à un artiste comme Klaus Schulze.

The Midas Hip Hop Touch est le 1ier titre boni sur cette ré édition. Un titre que l'on retrouve sur Jubilee Edition, mais rallongé de 5 minutes. Un délire très souple sur des congas tribales, donnant l'impression d'assister à une quelconque incantation tribale. Hors contexte, notamment sur cette ré édition, c'est un titre lourd qui gâche la fiesta débuté par Katowice et Warsaw.

Le cd 2 débute avec Lodz. S'adressant à la foule Klaus annonce qu'il va faire une interprétation de Ludwig II Von Bayern de X. Un gros orgue ondulant ouvre ce mouvement qui tend vers une sonorité plus limpide, la grosse section à cordes qui amplifiait l'original étant absente. Mais ça demeure une très belle interprétation, avec toute la nuance et la subtilité de Ludwig. Comme si nous assisterions à une interprétation acoustique, sauf que les strates reviennent plus denses et plus intenses, respectant les prémices de cette structure incroyablement fluide que Ludwig II Von Bayern. Après ce morceau, Klaus Schulze et Rainer Bloss nous montre leur savoir faire en livrant un mini jam, qui parfois frôle l'indifférence, alors qu'en certains endroit, la symbiose est parfaite. Je n'ai jamais été capable de blairer Dziekuje, un long tourbillon bruyant où Schulze remercie tout son monde, sauf…..Rainer Bloss! Dzien Dobry! La pièce en prime est une interprétation plus complète et moins aléatoire de Spielglocken, qui a débuté ce double album en concert. Plus fluide, elle maintient toute la majestuosité de son avant-gardisme.

Encore une fois, Revisited Records nous balance une réédition qui frappe dans le mille. Un beau petit coffret, des notes intéressantes, un grand album live, qui prend une sublime dimension avec Dzien Dobry! Et un son que je pense être moins froid, plus chaleureux. Si vous ne possédez pas ce concert, cette réédition est une

nécessité. Si vous l’avez, je suis convaincu que la sonorité y est supérieure.

Note : 5/6

THE END : Elementary

Chronique réalisée par *Powaviolenza*

The End est un groupe à l'origine de deux des meilleurs disques de hardcore chaotique, sombre et poisseux jamais sortis, tout d'abord "Transfer Trachea Reverberations From False Point Omniscient", mini-cd suintant la perfection à plein nez, sali comme du Gorguts, dont les dédales labyrinthiques puants et le chaos plein de beauté m'auront marqué à vie, puis "Within Dividia", très bon premier album continuant l'oeuvre de leur premier jet en moins sauvage, mais encore plus sombre - si c'est possible. Il faut croire que The End ont passé ces trois dernières années dans une putain de cuve d'eau de javel. En fait, on en vient presque à se demander si c'est bien par le même groupe qu'a été composé cette bouse néo-metallisante pseudo-progressive. Certes, il reste quelques légers vestiges de ce que The End a pu être : le batteur est toujours impressionnant quand il le veut, certains riffs sonnent vaguement chaotiques et "mathématiques", "Animals" ou "Awake" ont des (très) lointains relents de "Within Dividia".. Ca s'arrête là. Je sais qu'un groupe qui fait de la redite, ça craint, que l'évolution, c'est cool, bla, bla, bla... Par amour pour le The End que je connaissais, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai écouté "Elementary". Plusieurs fois. Là où l'ancien The End pouvait déprimer par son ambiance, là c'est toujours pareil, mais dans le mauvais sens du terme. A la limite, si ils avaient splitté puis changé de nom... Non, là, la seule chose que m'inspire "Elementary", c'est un putain de sentiment de salissure - c'est dépité que je vous écris cette chronique. Ces mecs se sont souillés en pondant cette bouse, je me suis demandé plusieurs fois comment ils ont fait - l'appat du gain revient souvent à l'esprit comme éventuelle réponse à cette question. Le chaos a laissé place au calme plat pseudo-fouillé intellectualisant, la beauté dissonnante aux mélodies FM gnan-gnan et aux riffs dignes des pires albums de néo-metal ("Throwing Stones"), les cris déchirés aux chants mièvres de Aaron Wolf; y'a même des putains de ballades pseudo-tristes aux réminiscences Mars Volta-du-pauvre ("And Always", "The Moth And I")! Dillinger Escape Plan avaient beaucoup mieux négocié leur virage MTV - The End sont tombés dans le fossé. Je suis peut-être trop con, trop buté, pas assez sensible pour comprendre cet album; peut-être même n'ai-je pas eu la chance d'arriver à rentrer dedans, mais le génial passé de ce groupe, j'arrive pas à l'oublier. Tant pis. "Elementary" est un album honteux, et je doute que ce groupe puisse un jour retrouver la classe d'antan au point où ils sont tombés - trop bas. This is the end of The End, si

je puis me permettre.

Note : 1/6

MOURNING DAWN : Mourning dawn

Chronique réalisée par *Sheer-khan*

Dans le monde élargi du black metal, Mourning Dawn fait partie des

quelques formations qui peuvent se targuer d'avoir un style. Ce

premier album vient asseoir le crédit acquis par le groupe à

mesure de ses trois démos : MD aujourd'hui c'est un premier album

signé chez Total Rust : 60 minutes de dark/doom suicidaire à

l'obscurité toute suédoise comme seul Laurent est capable d'en

lâcher. Plus dépressif qu'un Ondskapt avec lequel il partage une

capacité à l'occulte hors du commun, plus sorcier que les Shinning

et autre Forgotten Tombs, Mourning Dawn impose une musique béante,

hurlante : un déferlement de décibels dégueulasses qui ne sont que

lamentations extrêmes, gueulantes, gueulantes et re-gueulantes qui

vous dévorent le cerveau comme une année de larmes. Heureusement

pour les maîtres, Mourning Dawn est encore un groupe en devenir.

Certains timing ambitieux se heurtent à des constructions un peu

hasardeuses, quelques riffs moins convainquants... une densité harmonique dont la gestion laisse parfois à désirer. Mais ce premier album est une déclaration d'existence particulièrement sérieuse et incontestable. Malgré la double pédale la musique est lanscinante, malgré le son crachant la musique est pesante, malgré les powerchords elle n'incarne que tristesse et désespoir : Mourning Dawn c'est avant tout un vocaliste rare dont le potentiel semble s'accroître à chaque nouvelle livraison; une voix arrachée vive, démente et caverneuse qui s'aventure avec puissance dans tous les registres de la maladie mentale, tout autant qu'elle te balance sa toute puissante saloperie à la gueule. De fait, avec à sa tête une personnalité digne de ses ambitions, MD n'a plus qu'à être intègre pour convaincre... et tout, chez Mourning Dawn, respire la vérité. De la tenue des accords aux choix harmoniques en passant par l'agressivité du son : tout s'assume comme expression, à l'image de ces vocaux jusqu'au-boutiste, aussi blessés que dominateurs. Les guitares se superposent pour un son plus charbonneux, la batterie marche au pas et roule en arrière plan, Laurent déchire l'oreille et dresse des accords noirs et plaintifs entre deux courses diaboliques; pour enfoncer le clou du

"tout dans la gueule", la plupart des compos commence plein son, guitares batterie basse voix directement plein pot à se prendre dans la face, parfois malignement planquées derrière quelques secondes de claviers glauques. Plus à l'aise, le guitariste commence à esquisser des reflets saillants de leads, à l'image de l'ultime "Verdun", entièrement voué à la lueur de triple croches aigues. La musique exprime sa passion pour les malaises atypiques à la Silencer ou old Bethlehem tout en s'incrivant dans le leg occulte des Dissection, Setherial et dark Fu; le dark/doom de ce premier album impose sa personnalité lugubre avec violence et se révèle plus éprouvant que jamais. Car c'est bel et bien dans la musique extrême dépressive qu'il faut chercher les objectifs du combo... il n'est pas question d'offrir une ballade en forêt ou une virée dans un cimetière : ici on vit mal, alors on fait mal. Mourning Dawn ce n'est pas de l'atmosphère, c'est de l'émotion. Ce n'est pas effrayant, c'est douloureux. Et si Laurent dynamise ses pièces de riffs à la suédoise, c'est juste pour trouver la force d'aller se ramasser la gueule dans la prochaine marre de boue qui passe. Pour le pauvre auditeur, le résultat est une ouverture béante sur les gouffres de la douleur sous une nuit magnifique, et

dans le vent glacé.

Note : 5/6

SOMBRES FORETS : Quintessence

Chronique réalisée par *Iormungand Thrazar*

Une intro ambiante ouvre ce premier album du groupe québécois Sombres Forêts intitulé « Quintessence ». Le one-man band officie dans un raw black metal froid avec claviers et une ambiance proche de celle proposée par un groupe comme Xasthur, voire Abyssic Hate. De manière générale, la sauce prend sans problème, les riffs sont froids, le son est cru sans être dégueulasse ou sans desservir les compositions, la voix est hantée et saturée, bref du bel ouvrage. L'ajout de nappes de synthé discrètes renforce le côté glacial du matériel et constitue un ajout judicieux à la tonalité de l'album. A ce titre, le deuxième morceau « Le royaume » est tout bonnement excellent, varié, émotionnel. « Vent des désespoirs » continue sur la même lancée avec un synthé plus omniprésent tout au long du titre mais pas au premier plan, ce qui aurait probablement entaché le résultat. Un titre comme « Automne » fait également partie des meilleurs choses de cet album, avec un riff de guitare au son saturé qui peut rappeler un groupe comme Hypothermia, accompagné d'une batterie basique dans l'esprit de Burzum. « Quintessence » se pose donc comme un bon premier album d'un compositeur qui sait ce qu'il veut et comment il le veut. Le rendu est très émotionnel, avec des passages funestes au synthé fort à propos.

Une belle surprise venue des contrées québécoises.

Note : 4/6

SUPPLICIUM : Black punishment and apocalypse

Chronique réalisée par *Iormungand Thrazar*

« Black punishment and apocalypse » est la première demo du groupe isérois Supplicium. Parue en 2006 au format cd-pro, on remarquera le bel effort du groupe pour cette parution auto-produite au niveau du format mais aussi du design. Autre élément qui se remarque dès les premières secondes : la très bonne production du matériel. Précise, puissante, elle ne laisse rien au hasard et même la basse se fait clairement entendre, ce qui se fait assez rare dans le style. Supplicium pratique un black metal varié au niveau des tempos, preuve en est le premier titre « Impure bonds » qui alterne entre passages rapides et moments plus galopants. Au niveau des compositions, le groupe officie dans un black metal d'obédience brutale avec une bonne dose de mélodies en avant, toujours très bien soutenues par une production à la hauteur. L'unique bémol à mes yeux, mais qui vaut pour beaucoup de jeunes groupes qui proposent leur premier essai, est un manque d'identité musicale. On a parfois envie que le groupe fasse preuve d'un peu plus d'audace, de risque, mais à n'en pas douter et à l'écoute de l'interprétation musicale sans faille des protagonistes impliqués, le groupe devrait y parvenir dans le futur. A travers un titre comme « The unholy torments », on ressent par exemple le spectre de Watain, et surtout de son vocaliste. Par contre, le titre est efficace, c'est certain, avec une grosse basse bien présente. C'est pourquoi en travaillant plus à développer quelque chose de personnel, le groupe pourrait dans le futur proposer une oeuvre meilleure, plus grande. Pour le moment, « Black punishment and apocalypse » est une demo pour laquelle de nombreux groupes postuleraient, que ce soit au niveau de la réalisation que de la production. Un groupe à surveiller donc et une belle introduction à l'univers tout juste naissant de Supplicium.

Note : 4/6

COMPILATION DIVERS : The new face of Apollyon

Chronique réalisée par *Twilight*

Apollyon est un label assez discret; on leur doit pourtant pas mal de belles choses en matière de deathrock que ce soit au niveau des signatures ou de la distribution. Pour fêter leurs cinq ans, les responsables se sont offert un nouveau logo plus en adéquation avec leur nom et profité de présenter leur catalogue. Certains d'entre eux étant impliqué dans diverses formations, on ne sera pas étonnés de trouver là les Madre del Vizio avec un bon morceau 100% deathrock (influences Mephisto Walz, Christian death) ainsi que le side -project de GodKrist, Engelsstaub. Ce dernier propose une reprise étonnante du 'Mother of the disapeared' de U2, mi-darkwave éléctronique mi-dark folk, et une composition personnelle avec vocaux féminins. Le chanteur de Ikon était alors sur le point de quitter le groupe d'où un titre interprété par Chris McCarter évoquant volontiers un rock gothique à la Clan of Xymox, l'autre avec Michael Carrodus oscillant vers un gothique plus pêchu ('Stranger I've become', très bon avec son riff de guitare). Du coup, on trouve aussi un side-project de Chris, The Jerusalem Syndrome, plutôt sympa avec son mélange de goth soft et de touches dark wave. Les Tammuz (ex-Cries of Tammuz) en bons Anglais sont des adeptes de gothic rock, école Fields of the Nephilim au niveau vocal; rien de révolutionnaire mais leur 'Shaitan' tient la route de par une petite descente de clavier qui donne une touche malsaine au tout. The Deep Eynde séduisent par une cold wave déséspérée mêlée de deathrock prouvant une fois de plus leur déconcertante habileté à entrelacer les genres. Plus surprenante, la présence des Ataraxia, alors dans une période moins médiévale. Du coup, ils nous proposent d'abord un gothic rock soft mêlé de touches atmosphériques ('Post nuclear Obitus') avant de livrer quelque chose de plus orienté vers le Moyen-Age (le bon 'Nosce te ipsum'). La seule fausse note de cette compilation ? The Last Dance. Oeuvrant dans ce qui se veut du gothic rock, ils proposent finalement une version soft de The Mission desservie par un chant sonnant plutôt pop qui rend leurs deux morceaux insipides. J'ai oublié de le préciser ? Chaque groupe offre un inédit et un titre d'album...

Note : 4/6

TEMPUS FUGIT : Songs in the distant

Chronique réalisée par *Twilight*

Selon leur bio, c'est à Francis (membre du combo black metal Tryoxyn) que l'on doit la naissance de Tempus Fugit. Souhaitant se créer un projet plus cold wave, il s'achète une boîte à rythmes, fait des essais, contacte d'autres musiciens, dont SirDek, lui aussi musicien de black metal mais également fan d'électro à la Hocico, Velvet Acid Christ. C'est finalement en 2006 qu'un line up fixe permet à Tempus Fugit (puisque tel est le nom du projet) de faire ses premiers pas sur scène et d'enregistrer une seconde démo, 'Song in the distant'. L'enregistrement se veut une suite de cinq morceaux entrecoupés d'interludes. A première oreille, c'est Cocteau Twins qui me vient à l'esprit...Tempus Fugit propose des chansons atmosphériques aux lignes délicates, tantôt portées par des rythmes de valse ('Cut, paste and delete poetry'), tantôt par le calme triste des guitares ('Deaf to the echoes'). L'arrière-fond est tissé par un clavier à renfort de nappes et de sons contemporains plutôt bien mixés. Cohérence et qualité sont les termes qui viennent à l'esprit au fur et à mesure de l'écoute. Le groupe a visiblement beaucoup travaillé et si le style n'est pas neuf, on sent la tentative de personnaliser le tout (l'électronique, les petites envolées de guitare de 'Softly'), ce qui est tout à l'honeur des musiciens. La première fois que j'ai écouté cette démo, c'était lors d'une promenade au crépuscule et l'atmosphère générale de ce disque, relaxante et mélancolique, sied parfaitement à ce type de moment. Mes titres favoris restent pourtant 'The tumble dryer song' pour son climat un brin plus inquiétant et la valse instrumentale de la piste 11. Cette démo devrait ravir les fans du label Prikosnovénie ou simplement d'heavenly atmosphérique.

Note : 4/6

PREMA (Ashok) : Matter

Chronique réalisée par *Phaedream*

Ohh...Voilà un album qui va plaire aux amateurs de musiques sombres et suggestives.

Enregistré en concert, le 28 Septembre 2002, au célèbre Jodrell Bank, cette performance de Ashok Prema et Rob Jenkins est tout simplement inattendu. Un beau cadeau pour amateurs de MÉ aux séquenceurs lourds et vifs, entaillés de splendides et superbes solos de guitares et de synthétiseurs. Le tout supporté par une structure rythmique insistante et dynamique avec d'excellentes percussions.

Avec Enigma, Rob Jenkins moule les sonorités de sa six cordes qui produit une multitude des petites boucles, se répercutant dans un écho feutré jusqu'à ce que les boucles échotiques de Electric Eyes déchirent cette atmosphère ambiante, sur des percussions éclatantes. Les accords roulent en boulent dans un atmosphère redevenu assez calme. Tranquillement une séquence bourdonne sur un superbe jeu de percussions et Electric Eyes fuse des soupirs caustiques sur une guitare discrète, figée dans un univers très cosmique. La séquence est moulante et origine un boléro spiralé qui tourne sur un axe de moins en moins parfait avec des stries et striures d'une guitare aux solos fragmentés en lamentations aigues. Entouré de légères strates, le titre glisse vers le jazzy Matter of Time. Un titre flottant que les percussions redressent, avec de bonne frappes, en un beau jazz cosmique où les accords des claviers se fusionnent harmonieusement à la six cordes de Jenkins qui lance des solos lancinants. Une superbe atmosphère qui nous amène à l'ambiant Galleria et ses grosses nappes moulantes qui se lovent avec paresse avant de se faire bousculer par le fougueux Unicorn.

Radioscope est un incroyable morceau qui sort tout droit d'un répertoire de Tangerine Dream. Une séquence progressive augmente son crescendo sur de belles percussions séquencées qui s'entrechoquent sur un effet d'écho. La séquence augmente sa mobilité et commence à tourner plus vite sur de superbes effets sonores, de belles strates et de fulgurants solos de guitares qui nous amène dans une univers obscur, mais animé de vie, aux pulsations bourdonnantes et hors focus sur des chœurs Redshiftiens. Le meilleur moment, et de loin, sur Matter. Radioscope clôt la première partie du concert qui repart sur le doux piano, aux ambiances mellotronnées de Nature of Abstaction, qui nous conduit aux lentes cymbales de Driftward, qui s'anime sur un incroyable jeu de percussions. Quoique court, le moment est très intense avec ses percussions indisciplinées, servant de propulseur à des strates d'une six-cordes aux boucles de Ashra. Après la douce Illuminate et l'exploratrice Prismatix, Coarse Matter sur une intro planante et obscure.

Des accords soufflés à la Schulze sautillent pour se fixer sur un beat hachuré et ondulant qui tremble sur de bonnes percussions ainsi que des pulsations basses. Un étrange rythme bouclé qui se fond à Rise et sa superbe sonorité très Legend de TD. De beaux arrangements orchestraux qui bifurquent sur une superbe séquence ondulante avec une basse fluide et un synthé moulé de strates enveloppantes. Le dernier moment animé avant de se fondre dans les délices atmosphériques aux modulations timides et aux strates spiralées de la guitare de Rob Jenkins.

Matter d'Ashok Prema est tout simplement divin. Un grand concert avec une musique dynamique où la six cordes de Jenkins se frotte adéquatement aux synthé et mellotron d'Ashok Prema. Un monument pour séquenceurs et guitares, que de stupéfiantes percussions encadrent avec une étonnante férocité et des

rythmes animals. Ce qui est assez incongrue dans une structure de MÉ.

AD Music nous élabore un catalogue de plus en plus nuancé et pour tous les goûts. Cet album d'Ashok Prema est un grand concert, un grand cd et un incroyable rendez-vous qui nous est passé sous le nez, sauf qu'il est toujours temps de se rattraper. À découvrir et à se procurer sans hésitations.

DISPONIBLE au http://www.admusiconline.com/french.php

Note : 5/6

CATALIN : First Breath

Chronique réalisée par *Phaedream*

Catalin Marin est cet artiste qui m'avait totalement enchanté en écoutant les ''Best of…AD Music''. J'y avais trouvé une sonorité variée aux arrangements orchestraux intenses, entre du Vangelis et Mannheim Steamroller. En tout, 3 titres issus de First Breath figuraient sur ces compilations; Iceberg, Nandana-Paradise Of Indra et Postlude, laissant entrevoir un album agréable à écouter. Et c'est exactement ce qu'est First Breath.

L'ouverture avec Opening est spectaculaire. Un synthé soufflant un vent éthéré, est saisi d'un chœur Grégorien aux voix qui se moulent à un discret violon. Les voix transcendent une musique romanesque et nostalgique sur un violon solitaire qui valse dans un jardin sonore où les serpentins de harpes défient cloches et arrangements plus costaud. Une belle ouverture qui se mue à un tempo plus moderne, avec des percussions bien senties, sur des strates violonnées, toujours en harmonie avec les multiples choeurs célestes. Un habile mélange de baroque et de moderne en passant par les chants Grégoriens, comme si les denses orchestrations de Vangelis croisaient les remous célestes de Enigma sur un fond tribal et ethnique. Zulu Spirits Call en est un autre exemple frappant. C'est une puissance quête tribale, sur des voix inspirées et un excellent jeu de percussion. Les voix sont puissantes, sur un tempo vivant et martelant, et échange harmonieusement ses vocalises avec une superbe flûte enchanteresse. Le jeu des percussions dégage une force et un désir d'aller vers des mouvements plus intenses et progressifs, promenant l'auditeur dans diverses sphères musicales aux saveurs ethniques et tribales. Synthé, cello, violon, guitares, clavecins, chœurs et percussions, Catalin Marin nous en met plein les oreilles avec un jeu étoffé sur des rythmes qui se laissent guider par des impulsions théâtrales, avec ses gros roulements de tambours et les gros violons orchestraux, sur des vocales étonnantes de diversités.

Iceberg, Synthetic History et Nandana-Paradise Of Indra sont des titres d'une belle similitude. Synthetic History est aussi beau et mélodieux avec un beau passage de piano qui fond dans les oreilles, comme Iceberg et Nandana, renforçant encore plus ma conviction que Catalin Marin développe de superbes harmonies comme Vangelis savait le faire. Cross Faded Memories envahit nos oreilles avec un duo piano violon sur des superbes arrangements et harmonies. Un beau titre qui charme et étonne avec sa beauté mélodieuse. Treasures Of The Deep termine cet opus, avant Postlude qui fut déjà chroniqué, sur une note vivante et des rythmes ethniques aux orchestrations fluides et rafraîchissantes, comme une musique des îles.

First Breath de Catalin est un sublime album. Une, courte, fresque musicale d'une grande intensité où le musicien de Roumanie fait figure d'excellent compositeur. Un émule de Vangelis. Je n'y ai vraiment trouvé aucune faiblesse. Un album d'une riche intensité plein d'arrangements à donner la chair de poule, tant Catalin Marin joue sur l'intensité de nos émotions. À la fois tendre et enjoué, sur des rythmes vivants ou mélancoliques, chaque titre est une référence pour la conception d'émotions. Loin d'être un album sombre et expérimental, excepté que si construire une orchestre complète à partir de Keyboards peut-être expérimental, ce que je crois, il est donc évident que j'ai de la difficulté à le placer sur un site aussi sombre que Guts Of Darkness, mais des fois il y a des exceptions qu'on ne peut passer sous silence. First Breath de Catalin en est une. Un album à posséder pour tout amateur d'harmonies, de tendresse et de Vangelis.

MERGENER (Peter) : Lounge Control

Chronique réalisée par *Phaedream*

Peter Mergener fait partie de cette catégorie d'artistes qui évoluent bien avec le temps et ses nouvelles technologies. Lounge Countrol est son 7ième album en solo sur l'étiquette Berlinoise Prudence et son 13ième depuis la fin de Software au début des années 90. Lounge Countrol est une fusion entre une MÉ conventionnelle et une MÉ plus contemporaine, plus moderne. Du New Berlin School plus accessible avec des rythmes et des mélodies qui accrochent. Un très bon moyen de s'initier au New Berlin School, surtout pour les fans d'un soft techno à saveur lounge.

Ayant toujours son esprit spatial en veilleuse, c'est avec des voix que le crépitement des interférences altère la réception, que débute Electric Lounge. Très cosmique, avec un beau synthé flottant, Mergener nous retrempe dans les ambiances lentes et évolutives de Software. Une superbe intro avec de beaux chœurs et une basse ondulante qui étend ses pulsations sur un beat plus groovy, martelé de bonnes percussions et enroulé d'un mouvement séquentiel circulaire. Un beau titre, avec un rythme punché et des couplets moulants de splendides voix. La cadence modifie son impulsion martelée pour entreprendre un court virage ambiant, teinté d'effets sonores cosmiques et de mouvements aléatoires aux effets stéréo avant de reprendre le pouls sur un tempo plus lancinant. Une bonne basse, appuyée de claquements des mains, dessine un tempo plus lent, plus groovy. Lounge Control est souple, sur de belles strates touchantes et mouvantes. La sonorité lounge ou de boîtes de nuits prend plus d'ampleur sur Electronic Billiard Café. Un titre qui doit sa fébrilité à un jeu de percussions assez audacieux, et des accords aux réverbérations exploitées dans une noirceur de salle de billard où les boules s'entrechoquent parmi le cliquetis des verres et des effets sonores ahurissants. Délicieuse, l'intro de Sky Lounge est une boucle aux multiples mouvements circulaires sur une séquence de plus en plus féroce. Un titre à la Tangerine Dream avec de belles strates enveloppantes sur des accords résonnants et une séquence agressive qui s'échappe et amorce un mouvement furieux. L'impulsion est frappante et autoritaire. Entouré d'une autre séquence spiralée, qui se contorsionne autour d'un tempo au limite de la soft techno, l'ambiance devient feutré et très Flashpoint. Un excellent morceau, aux multiples modulations qui vaut plus d'une écoute. Le genre de pièce qui devient obsessionnelle.

Slowmotion épouse la même sonorité. Sans avoir le mordant de Sky Lounge, l'intro est vaporeusement délicieuse et progresse aux travers ses énormes strates mielleuses. Une séquence rotative et incisive tournoie sur un beau couplet synthétisé et de belles notes spiralées qui se gonflent sur de bonnes percussions qui animent Slowmotion, en lui greffant une direction plus mordante, avec ses souffles flûtés. Casino Lounge reprend la sonorité groovy et lounge sur un bon rythme et une basse à bourdons, style free lounge. Un beau titre avant de découvrir le polyrythmique Orient Express. Plusieurs intonations guident ce titre qui est autant à l'aise sur les rythmes fous et explosifs que les passages ambiants. J'aime bien ce serpentin sonore qui coule et roucoule de partout sur les rythmes fous. City Lounge clôt admirablement bien ce 13ième opus en solo du synthésiste Allemand. Un rythme soutenu par de solides percussions et de grisantes modulations aux secousses dynamiques. Effets sonores cosmiques, chœurs célestes City Lounge a le tempo idéal pour y fondre de beaux solos ainsi que de beaux passages synthétisés.

Lounge Control est un cocktail unique au style de Peter Mergener. Un très bel album avec un rythme soutenu

par un très bel usage des percussions électroniques, ainsi que des effets sonores bien insérés, aux beaux endroits, donnant ainsi une dimension lounge assez bien réussi à la grandeur de l'album. Peter Mergener réussi à merveille cette fusion, donnant autant d'importance à la MÉ conventionnelle que celle plus contemporaine, avec des compositions qui exploitent parfaitement le chevauchement des deux styles.

DISPONIBLE AU : http://bscmusic.de/

Note : 4/6

NECROS CHRISTOS : Triune impurity rites

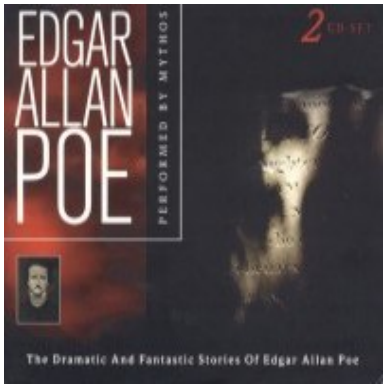
Chronique réalisée par *Iormungand Thrazar*

Tous les connaisseurs de death metal l'attendaient, le précieux est arrivé. Enfin le premier album des terreurs berlinoises Necros Christos. Après de multiples demos, ainsi que quelques splits partagés avec des groupes comme Goat Molestor, Loss ou Teita144lood, et un prometteur mini cd intitulé "Grave damnation", le groupe allemand nous gratifie d'un monstrueux "Triune impurity rites". Pas très friand de death metal à priori, mis à part des groupes comme Argholsent, Crucifier, Stargazer ou Morbius, et surtout pas de brutal death à l'américaine, je savais tout de même à quoi m'attendre avec cette oeuvre. Bien je m'étais trompé car c'est encore plus, oh oui, bien plus. Qu'est ce qui fait la particularité de Necros Christos aujourd'hui? Un death metal d'une insanité et d'une violence rare sans blast beats effrénés et avec une ambiance sulfureuse et occulte à souhait. Le groupe se catégorise comme du Necromantic Doom Death Metal. De doom, le groupe retient des passages ultra lourds, embourbés qui se développent ensuite en des envolées death metal exquises, ou inversement, c'est selon. Mené de main de maître aux vocaux par un très charismatique Mors Dalos Ra, le groupe fait preuve d'une aisance incroyable et ce, à tous les niveaux. Autre particularité: les interludes placés entre chaque morceau qui permettent d'aérer ceux-ci et de renforcer encore plus le côté occulte que Necros Christos s'attache à développer. Ces interludes presque voodoo sont faits de guitares acoustiques, d'incantations et de percussions. Ce disque n'est pas un consommable, il ne fait pas juste trente minutes comme d'autres disques où les morceaux sont enchaînés presque sans queue ni tête. "Triune impurity rites" propose un rituel, une messe noire d'une durée d'une heure, très homogène et avec une production béton. L'oeuvre est parsemée de véritables hymnes, avec en tête "Daemonomantic fog lay upon the tombs of Succoth" et son très beau travail à la batterie, le titre d'ouverture qui annonce la couleur. "Christ was not of goatborn blood" et son refrain entêtant fait également figure de pièce maîtresse et que dire de l'apocalyptique "Vo koram do rex Satan": une amorce directe, sans fioriture, un refrain dévastateur et un développement en milieu de morceau tout bonnement extraordinaire. Et encore je ne vous parle ici que de trois titres, "Triune impurity rites" forme un ensemble indissociable, une véritable oeuvre dans sa définition même. Je dirais même qu'avec l'album "The scream that tore the sky" de Stargazer (avec un death plus technique mais tout aussi inspiré), ce premier album de Necros Christos est une des meilleurs choses qui soit arrivée au death metal ces dernières années. Des disques qui me réconcilient avec le genre. Il va être difficile de faire mieux dans le style, c'est certain et il va également être difficile pour les allemands de faire mieux. Cerise sur le gâteau avec un livret très bien réalisé et un effet réussi sur les photos. Du très bel ouvrage à tous les niveaux pour un album monolithique, recherché, pensé et extraordinaire. Je ne vois pas à l'heure actuelle de meilleur groupe de death metal que celui-ci. Indispensable à tous les fans du genre...et aux autres.

Note : 6/6

MYTHOS : The Dramatic And Fantastic Stories Of Edgar Allan Poe

Chronique réalisée par *Phaedream*



Après une période sabbatique d'une quinzaine de mois, Stephen Kaske réintégrait ses studios pour entreprendre une autre œuvre épique; The Dramatic And Fantastic Stories Of Edgar Allan Poe. Inconditionnel amateur des œuvres de ce poète sombre, Mythos caressait un tel projet depuis fort longtemps. Projet qu'il voulait faire à sa façon, à la hauteur du talent de Poe. Les bonzes de Membran étant très satisfait des ses œuvres antérieures, acceptèrent d'investir dans une somptueuse pochette comprenant 42 pages de texte sur du papier de très bonne qualité, près des textures des vieux manuscrits. Une œuvre colossale qui aura cloîtré Mythos dans ses studios Berlinois pendant plus de 18 mois.

The Unparalleled Adventures Of Hans Pfaall donne le ton à cette fabuleuse odyssée qui démarre sur de belles strates volantes et violonées qui se fondent à un succulent hautbois. L'atmosphère qui s'en dégage est un croisement entre la fête et la chasse sur un rythme qui chevauche un galop ondulant. Ce mouvement ambigu nous plonge sur des chevauchés mystiques au cœur des forets anglaises, ou de la Nouvelle Angleterre, imbibées d'une brume automnale. La force de Mythos, au travers cette œuvre épique, est de reproduire fidèlement les éléments sonores propices aux évasions cérébrales. Ce faisant l'auditeur qui connaît le poète et ses oeuvres voyages au grés des arrangements orchestrales, géniales faut le dire de Stephen Kaske. Chaque pièce à son identité et, quoique interconnectée subtilement l'une aux autres, nous promène sur des structures rythmiques aux variances étonnantes à l'intérieur de chaque mouvement.

Des rythmes enlevant aux chœurs gothiques, comme sur des impulsions plus tempérées aux modulations progressives, The Dramatic And Fantastic Stories Of Edgar Allan Poe coule dans un univers d'harmonies aux pointes sensibles et émouvantes, dû à l'exquise utilisation des sections à cordes qui rehaussent chaque mouvement. Mythos s'amuse en insufflant des touches d'un rock très hard, avec des riffs et des solos étonnants. Mais il reste fidèle aux éléments symphoniques qui s'accrochent à de belles séquences à la fois ondulante et circulaire sur des mouvements fluides, tantôt hypnotique et envoûtant, aux orchestrations dignes d'un orchestre philharmonique.

Au-delà des polémiques engendrées sur qui fait quoi et jusqu'où les technologies peuvent aller en musique, Stephen Kaske nous offre une œuvre inspirante aux multiples rebondissements et aux mouvements symphoniques d'une grande sensibilité. J'ai adoré chaque moment et une œuvre semblable en contient de superbes. The Dramatic and Fantastic Stories of Edgar Allan Poe est une oeuvre géniale qui surprend par la dimension de ses titres et la versatilité de ses mouvements. Un album puissant qui confirme encore, et de plus en plus, l'immense talent de Stephen Kaske, un musicien et un compositeur de grand talent aussi impressionnant que Schulze, Vangelis, Philip Glass et Mike Oldfield. Un artiste à découvrir et The Dramatic and Fantastic Stories of Edgar Allan Poe devrait figurer dans toute discographie d'amateur de MÉ symphonique et de musique progressive.

Disponible chez www.mythos-music-berlin.de ou chez www.amazon.de

DRUM'N'SPACE : Drum'n'Space

Chronique réalisée par *Phaedream*

Bien qu'ayant une attirance sur la MÉ harmonieuse, le catalogue de BSC Music contient des petits bijoux d'innovations. Des albums percutants qui ont laissés un héritage pour certains nouveaux artistes. Drum'n'Space est le groupe d'un seul homme Harald Kümpfel. Pour ce multi instrumentaliste de Munich, cet album éponyme sera le dernier de Drum'n'Space et c'est un peu dommage. Car c'est un album spécial, voire unique en son genre. C'est comme si on unifiait les rythmes de Juno Reactor aux cotés des voluptés électroniques, donnant parfois de beaux moments.

Walks ouvre avec un petit beat doux, percussions et strates légères sous une petite fontaine d'eau. Un beau petit titre, avec des percussions contenues, sur une belle brise de piano. Le rythme de Nanyuki traverse la période funky des années 70, avec les pédales fuzz des guitares et le jeu des trompettes sur les accords d'un clavier à la résonance douteuse. Un beau titre sur des chœurs en fêtes et de belles strates synthétisées, un mélange de deux époques. Les percussions crues et abondantes de Science, nous plonge dans un univers lourd aux échos des peaux martelées sur différentes sonorités. Guitares et synthés boucles leurs strates d'une belle adresse, procurant une touche très électronique à ce déluge de percussions qui déroulent, s'entrecroisent et initient des séquences parallèles ou légèrement décalés amenant une sonorité riche et abondante de percussions. Crows reprend le style groovy funky. Cette fois-ci l'aspect vocable est très insistant avec des voix féminines qui chantent et des chœurs qui parlent un langage style ghetto.

Rosa's Joy In Living est une jolie merveille de collages ingénieux sur des percussions et arrangements qui donne dans le ton d'un free jazz. Encore là, tout est histoire de percussions, mais la guitare ajoute cette profondeur jazzy ''bleusy''. City Tribes est un autre titre aux prédominances sud américaines, aux percussions déchaînées et qui se dédoublent pour former une barrière immuable. Même chose pour Cellformation In The Jungle, après une intro légère sur un vent synthétique avenant.

Tout au long et jusqu'à Lift Off, les percussions tribales et afro-américaines et même cosmiques prédominent sur des structures qui croisent les racines d'un rock très américain au free jazz, en passant par un techno industriel, bref tout ce qui peut-être anti-commercial. Écoutez Attacks pour en avoir une meilleure idée. Mais au-delà de tout cela, Harald Kümpfel surprend avec un album qui exploite les percussions sans tomber dans un excès monotone qui est la tare de bien des instrumentalistes, aux connaissances restreintes.

Drum'n'Space vogue allègrement entre un Juno Reactor modéré et des synthés/guitares flottants. Un bel album qui va plaire aux amateurs de percussions, à coup sûr, comme aux amateurs des sonorités tribales aux rythmes effrénés. Un album percutant, avec beaucoup de bruit et juste assez d'électronique pour commencer à forger les oreilles des néophytes.

Note : 4/6

RADIO MASSACRE INTERNATIONAL : Walking on the sea

Chronique réalisée par *Phaedream*

Au fil des années Radio Massacre International s'est taillé une réputation enviable sur la scène de la MÉ. Successeur anticipé de Tangerine Dream, le trio Anglais se promène aux 4 coins de la planète pour importer sa musique électronique improvisée. Enregistré au Virtaa Arts Festival à Tapiola, Finlande, le 31 Janvier 2004, Walking on the Sea est la 3ième parution de RMI en 2004, après le délirant People would really like Space Rock if they would only give it a try et E-Live 2003, tous deux enregistrés en concert.

Un concert de RMI est devenu un happening d'improvisation depuis la formation du groupe, au début des années 80. Jouant dans de très petites salles, où à la radio, les concerts deviennent des affaires d'or pour les bootleggers, d'où la sortie de ses nombreux enregistrements. Par contre, la quantité ne rime pas nécessairement avec la qualité.

La mise en scène est sensiblement la même routine musicale. Une ambiance très cosmique, nourrie des strates filantes qui circulent dans une atmosphère carillonnée. Des cymbales, des effets sonores spectrales, des flûtes et des accords de guitares éparpillés sur un mouvement inerte, tel est l'ouverture de RMI. Une ambiance qui a fait ses preuves au début des années 70 et qui pourraient être revues par moments, mais RMI en a pris une habitude. Gonflant ainsi le temps du répertoire et de l'improvisation. En concert, l'impact peut-être palpable. Mais sur cd, devant son mur, ou les yeux fermés à imaginer une pléiade de petits triangles verts se formés… il me semble qu'on a déjà passer par là. Vers la 12ième minute, une séquence ronde s'anime pour introduire un segment plus nerveux. Une cascade de notes claires sautillantes, sur des solos d'une six-cordes encore froide, mais qui contient des riffs à profusion. Lentement le rythme augmente, mais sans égaler la vélocité et le nervosité de la séquence. Un peu comme si on avait oublié de reprogrammer le séquenceur. Ce qui donne un drôle d'effets avec une guitare qui roule seule et le synthé qui tente d'enchâsser le mouvement. C'est bon, mais j'ai déjà entendu mieux de RMI.

Une douce séquence ascendante, saupoudré d'effets sonores et d'accords de guitares esseulés glisse sur la 2ième partie. Un mouvement fort lent qui progresse sur une séquence ondulante et des percussions vaporeuses jusqu'à ce que nos oreilles croisent une grosse orgue sombre qui change totalement la dynamique sur un tempo plus lourd, une sonorité plus forte sur un titre tout de même assez atonique. Les solos de guitares ceinturent une séquence lourde qui tourne d'arrache pied et qui s'éteint dans l'amorphe partie 3. Un passage sombre où les voix fuient l'écho d'un avion, des bruits sur des bruits dans une ambiance lourde. Un truc de débutant! Rien pour écrire à sa mère.

Heureusement qu'il y a la partie 4. Une superbe séquence aux notes hachurées et nerveuses qui virevoltent sur ses cercles bien définis, qui forment une belle spirale auditive. Un doucereux tintamarre structuré, dont les réverbérations sont les prémisses de cette loupe sombre qui fait rouler la séquence. Un joli tourbillon où les notes dansent et font écho, donnant naissance à d'autres lignes séquentielles qui s'éparpillent, sans vraiment multiplier les séquences, le morceau rendant ses dernières réverbérations. Un bon titre qui sauve ce spectacle qui devenait redondant.

Jacquesfolded est une pièce en prime, pour contrecarrer les pirates, qui laisse entendre le trio lors du test

sonore et du réchauffement en début de concert. C’est bien, mais pas essentiel. Disons que les fans vont apprécier, surtout quand le trio entreprend sa version de frère Jacques.

Walking on the Sea m’a laissé sur mon appétit. Pourquoi sortir un tel album, surtout après des albums forts comme E-Live 3003 et People Would Really Like Space Rock. Un coup d’argent? Besoin d’argent? Walking on the Sea n’apporte rien. C c’est du réchauffé, du déjà entendu. Je l’ai trouvé ennuyant et lent, un peu comme si les membres étaient absents, déconnectés. Pour accros, seulement. DISPONIBLE au

http://www.rmi.dircon.co.uk

Note : 3/6

INDRA : Tara

Chronique réalisée par *Phaedream*

Un autre rendez-vous avec Indra? N'importe quand. D'ailleurs c'est un rendez-vous à grandeur de la planète, puisque GOD, et ses lecteurs, sont les seuls à avoir une promo de Tara et à en faire profiter les fans avec cette chronique exclusive qui se retrouve aussi sur le site de Indra. Je fais partie des inconditionnelles du synthétiste de la Roumanie. Pour moi, Indra est le Klaus Schulze de ce siècle. Pas parce que son style lui ressemble, quoique cela soit vrai, mais par sa prolificité, son sens des arrangements, sa maîtrise des synthé, ses longues compositions qui se développent sur de divines modulations et la façon qu'il a d'étendre ses séquences et ses strates synthétisées.

Une belle nappe synthétisée ouvre les portes de Nectar Point. Un souffle chaleureux propulse des gouttes synthétiques qui perlent en écho, sur un mouvement que l'on sent fragile. Les ondulations sont frêles et divinement harmonieuses sur des cymbales aux résonances d'argiles. Délicat, Indra fait flotter ses accords en une spirale séquencée qui remonte quelques modulations d'une subtilité harmonieuse qu'un doux synthé protège de ses strates. Un titre envoûtant par une approche d'une grande sensibilité. Nector Point est un collier circulaire aux notes limpides qui sculpte une délicieuse mélodie, qui n'est pas sans rappeler un certain lac de cristal. Les séquences sont tout simplement sublimes et se fondent dans une impulsion qui augmente sa cadence, sans érafler la tendresse qui coule dans Nector Point. Indéniablement, nous sommes dans les harmonies mythiques et passionnées du virtuose Roumain. The Long Journey est plus rythmé. Un Berlin School aux accords bouclés qui virevolte avec passion sur une séquence ronde et ondulante, qu'une flûte mellotronnée arrose d'un flux magnétique, doublant presque notes par notes cette 1ière impulsion. Un bref moment d'atmosphère divise le mouvement qui devient plus attrayant et plus animé sur des percussions ''tam tam'' et un synthé superbement moulant qui donne une profondeur harmonieuse à un mouvement en nette ascension sur des oscillations à couper le souffle. Indra ne se contente pas d'étonner par la fluidité de ses séquences, il pousse la magie plus loin en introduisant des segments synthétisés aux arômes tribaux et aux modulations ethniques du Moyen Orient, sur des effets sonores qui voltigent par intermittence. Le rythme est soutenu par des séquenceurs bouclés qui insufflent un semblant de percussions, le synthé souffle et règne en maître avec de beaux solos qui cisèle des coussins et des nappes flottantes.

L'intro d'Anthology surprend avec un mouvement coincé, suspendu qui ne décolle vraiment pas, avec de lointains pouls qui se forment. Nerveux, avec un tempérament intempestif, on s'attend à ce que les strates qui passent au dessus emportent Anthology en terre rythmique. Ce sont plutôt les pulsations qui accélèrent le rythme, sans que nous les ayons entendus progresser, occupé que nous étions par les étirements des strates synthétisées qui contrôlaient l'harmonie des cieux. Mais, déjà, le tempo s'éteint pour nous amener en état d'apesanteur ambiant sous des tintements et autres reflets musicaux pour une hypnose superficielle. Les pulsations remontent le courant, le synthé aiguise ses sonorités, le séquenceur se réchauffe et Anthology pousse le rythme qui crescende doucement comme une spirale ascendante sur des accords multipliés en boucles. Une lente impulsion qui progresse sur des modulations divinatoires et varie l'étendue de ses séquences pour entrelacer constamment les vagues d'une sereine quiétude qui s'éteint à l'ombre d'un synthé flûté.

La musique d'Indra sera celle que l'on écoutera des années plus tard avec du Klaus Schulze, du vieux TD, Brendan Pollard et Manuel Gottsching. Déjà, des premiers vestiges sont ancrés dans ma discothèque intemporelle. Des albums comme The Call of Shiva, Signs, Colosseum et autres vont traversés le temps. Tara ne sera pas en marge de ces œuvres. C'est un autre album teinté d'un Berlin School qui se renouvelle, comme à chaque fois qu'Indra pénètre ce splendide monde musical aux dimensions éclectiques sans frontières.

Pour entendre des échantillons sonores et en savoir plus sur l'artiste, visitez son site web au :

http://www.indramusic.ro/

Note : 5/6

BORIS : Amplifier worship

Chronique réalisée par *dariev stands*

Boris sur Guts, ça vous vous y attendiez. Que ça soit moi qui m'y colle, moins. Mais devant la hype qui commence à monter, il faut bien que quelqu'un lance les hostilités, avant que Telerama n'en parle, ce qui m'ennuierai quand même un peu. Et tant qu'à faire, plutôt que de parler tout de suite de "Pink", autant parler d'un de leurs albums les plus faussement primaires, leur deuxième pour être exact : "Amplifier Worship". Et puis, ce qui est bien, c'est que malgré le récent engouement assez réjouissant vers tout ce qui est un peu "Melvinsien", il s'agit - surprise - de la première chro du web pour ce disque, doté d'une pochette en forme de pied de nez à l'esthétique bien codifiée et sage du doom/stoner/sludge (genres qu'il fallait oser pratiquer en 98, et surtout au japon). Cette grenouille trompe énormément car sous ses airs de rescapée du jurassique se cache une sale petite peste flashy qui ne se laisse pas aussi facilement apprivoiser que le traditionnel carnivore bardé de feedback. L'équivalent du dodo des Melvins ? Le premier titre, "Huge", est en quelque sorte le manifeste de base de Boris : ils commencent par faire de l'espace en ratiboisant à grand coups de riffs tranchants tels des haches, puis profitent de la liberté ainsi gagnée pour lancer de grands cris dont l'écho se perd quelque part dans l'immense vide ainsi créé. Tout le dilemme du Sludge est là : se libérer du carcan technique et temporel du metal pour dégager de grands espaces, pour créer un hypothétique nouveau terrain musical, un lieu rêvé qui vire immanquablement au cauchemar, quand l'éclatement des structures qui précédaient laisse place à l'angoisse du vide qu'il faut combler. C'est souvent à ce moment clé qu'une plage ambient qui désoriente l'auditeur est insérée, ou bien qu'un même motif s'installe pour être répété à l'envi, jusqu'à ce que nos neurones soient aussi saturés que le son de guitare elle-même. Sur "Ga144ou-ki", la pluie d'enclumes se mue en un carnaval improvisé, rythmé par des percussions presque festives, qui se dissolvent dans un pastiche de cérémonie rituelle, jusqu'à ce que la guitare revienne interrompre la transe, de but en blanc, comme pour nous filer la nausée... Et ça marche. Sur "hama", Boris joue à nous faire peur. Après un silence pesant qui illustre le vide créé par la fin de la piste précédente, ils renchérissent de plus belle par une attaque punk rock en règle qui achève instantanément l'auditeur, pris par surprise, incapable d'esquisser le moindre geste de défense (retirer son casque par exemple). Aussi la charge est de courte durée, et le samuraï entreprend un hara-kiri peu après, la brièveté de l'assaut en justifiant la brutalité. La technique du Tomberry en somme : il avance lentement, poussivement, entre deux coassements timides, et puis soudain TCHAC ! Un coup de couteau de cuisine dans les dents ! Reste la batterie, qui court toute seule pendant une bonne partie du morceau, avant de voir la guitare la courser telle un tsunami vert fluo... Au moment ou le morceau s'achève, on se croirait chez les Butthole Surfers de "Independant Worm Saloon". On y reste pour l'affreux "Kuruimizu" du moins pour le début, dernier accès de rage punk mal refoulée... Bien entendu ce morceau-là va muter lui aussi, en un long arpège post-rock qui donne envie de se jeter par la fenêtre. La nausée prend finalement le pas sur la colère. Et que se passe-t-il quand la nausée atteint son paroxysme ? "Vomitself" ! Les amplis tant vénérés déversent leur bile sur 17 délectables minutes de ce qui s'apparente déjà plus à du Drone "classique". L'esprit revanchard et férocement retors des Melvins n'est pas loin. Une certaine idée du "rock" moderne, dans le sens noble du terme : débarrassé de ses tics, et prêt a en découdre sans la moindre parcelle de logique ni de respect des règles préétablies... Mais alors avec un son, mes aïeux ! "Huge" ? Huge !

KLARE (Frank) : Berlin Sequences

Chronique réalisée par *Phaedream*

Le Berlin School, les rythmes séquencés, les rythmes bouclés, les modulations, les oscillations sont du charabia pour plusieurs amateurs de MÉ qui sont déjà confrontés à un univers musical très diversifié. Frank Klare fait de la MÉ depuis le début des années 80, avec le groupe Synco, puis avec Traumklang, tout en y allant de ses nombreuses œuvres solos. Si avec Traumklang, il se moule à un style plus souple, voire plus ambiant, en solo Frank Klare est une bête séquentielle qui présente des albums intenses sur des rythmes séquencés et bouclés, où les modulations et les oscillations filtrent au travers ses impulsions minimalismes.

Klare va droit au but et c'est sans détour que les premières notes de Berlin in the Evening cabriolent rapidement, faisant écho de leurs sillages. Les notes sont bouclées, à la Ashra, et s'emboîtent, ardillons sur ardillons, formant un parfait serpentin musical, appuyé sur une belle nappe de basse qui donne une profondeur robuste à Berlin in the Evening. De fins solos bouclés et des chœurs abstraits coulent suavement autour des congas et des tablas qui animent un rythme hypnotique qui, de modulations en modulations, ajoute de nouveaux éléments qui varient les tonalités tout en roulant sur les mêmes accords. Vers la 12ième minute, le mouvement est isolé. Nu, il est terne sur une cascade nerveuse et des éclats épars de percussions roulantes. Il gambade seul sous un synthé aux fines striures, qui se confondent à des pépiements d'oiseaux, avant de reprendre son mouvement séquentiel d'ouverture. Berlin at Night est construit à peu près dans le même moule, mais offre des ondulations différentes sur une séquence moins lourde et aux notes presque cristallines. La structure sonore est par contre identique sauf pour les percussions et les cymbales qui roulent avec une insistance séquencée, rappellant les percussions séquencées que Tangerine Dream innovait en 1983. Il y a une courte hausse de mercure avec de bonnes batteries, mais vers la 13ième minute, cette impulsion s'isole et s'écoule lentement, jusqu'à la toute fin. En 2 morceaux, et tout près de 46 minutes, les oreilles nous bourdonnent de ces martèlements intensifs des pulsations encadrées par des séquences solides.

L'entrée classique de Berlin in the Morning n'est pas sans rappeler du Klaus Schulze, surtout avec la sonorité d'une guitare à l'arrière, qui laisse poindre l'ombre de Manuel Göttsching. Lorsque les percussions hachent le mouvement, tout devient lourd et instable, comme un tourbillon de boucles qui se distance afin de laisser errer Berlin in the Morning dans les sinueux corridors pschédélicosmiques. La batterie revient, martelante et réconfortante, rappelant tous les écartés à l'ordre séquentiel pour conclure Berlin in the Morning. Berlin at (old) Day(s) est le titre qui a le plus de modulations, de variances dans ses mouvements. Une douce intro, aspirée par une bonne basse qui chamboule le mouvement sur des synthés symphoniques discrets. La basse est la clef de Berlin at (old) Day(s). Elle est fluide et se love à la note sur un mouvement déviant, en plus d'initier d'autres modulations. En fin de course, le rythme est plus fluide et s'appui sur des percussions genre techno, avant de conclure sur une séquence plus douce, plus dominée et ce, même avec les sursauts épars des percussions.

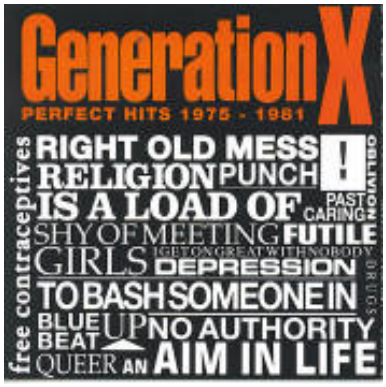
L'aspect merveilleux de Berlin Sequences est sa simplicité, tout de même assez harmonieuse, avec laquelle Frank Klare démystifie un mouvement afin de le rendre un peu plus définissable et accessible. Redondant et minimalisme, c'est le paradis des mouvements séquentiels enivrants. Pour moi, un beau Berlin School c'est un tourbillon séquentielle avec une fine subtilité dans les modulations, permettant à l'artiste de créer un boléro

incroyablement dense, à la pointe de la passion pour ceux qui font le tour de l'univers avec la musique plein la tête. Exactement ce que l'on peut faire en écoutant Berlin Sequences de Frank Klare. Un essentiel, pour mieux saisir les harmonies nuancées du Berlin School.

Note : 5/6

GENERATION X : Perfect hits 1975-81

Chronique réalisée par *Twilight*



Un peu de mathématiques si vous voulez bien...prenons une date au hasard, 1976 par exemple, ajoutez-y un adolescent aux cheveux blonds décolorés répondant au sobriquet de Billy Idol, j'additionne avec un bassiste, Tony James (plus tard à la base de Sigue Sigue Sputnik), qu'obtiens-je ? Un X bien entendu, celui de Generation X. Et à quoi sert ce Generation X ? A jouer du punk rock, ma bonne dame ! On peut certes se demander si leur renommée eût ensuite été la même si leur chanteur n'avait eu la carrière solo que l'on sait. Ils avaient pourtant déjà décroché un hit que Billy reprendra d'ailleurs: 'Dancing with myself', lequel, et c'est la moindre, ouvre les feux de cette compilation plutôt pas mal fichue. La baptiser 'Perfect hits 1975-81' est un brin trompeur puisque les premières tentatives n'auront jamais mené très loin (un 45-t sous le nom de 'Chelsea') et que ce n'est qu'en 1977 que le groupe éclatera réellement, pour deux albums 'Generation X' et 'Valley of the dolls', pour finalement splitter en 81 sous le nom de Gen X; carrière brève comme beaucoup de formations de l'époque. Leurs chansons sont néanmoins plaisantes: rythmées, elles ont une approche assez catchy de la mélodie qui les rend plutôt attirantes, des pièces comme 'Dancing with myslef', 'Youth youth youth', 'Your generation' ou encore 'One hundred punks' ont vite fait de le prouver. Sans faire hurler au génie, elle ont ce charme presque pop des tout débuts du punk et montrent que le duo Idol/James avait bien les qualités pour oeuvrer dans la musique. A noter une version dub de 'Wild youth' au feeling presque Sigue Sigue Sputnik avant l'heure avec sa rythmique dépouillée et ses effets d'échos et une reprise du 'Gimme some truth' de John Lennon.

Note : 4/6

MacMILLAN (Miles) : Futureworld

Chronique réalisée par *Phaedream*

Miles MacMillan c'est la musique de demain. Ce synthésiste Canadien fait une musique vraiment électronique. Tout est électronique, dans sa manière d'être que dans les structures et la constitution des structures, tout projette une sensation de sci-fi. Amateur de Jarre, Tangerine Dream et Kraftwerk, sa musique est puissante et très dynamique et ne s'encombre pas de collage analogique ou d'instrument conventionnel. Non, tout est électronique.

L'intro de Alpha Sector 1 est à la mesure créative de MacMillan. Sur un fond spatial aux bruits difformes, des percussions émergent et s'entrecroisent pour agrémenter un rythme pulsatif. Des notes graves et grasses suivent cette même cadence, parmi des jets vaporeux nuançant à merveille l'effet cosmique qui enrobe Alpha Sector 1. Un synthé recouvre l'action avec une nappe moulante teintée d'éléments et effets sonores spatiales. Un titre qui accroche, tout comme Orbiting Outpost qui est une douce berceuse spatiale au rythme circulaire. Une ballade spatiale avec du rythme, de fines percussions et des claquements de mains à la Jarre, sur de beaux effets carillonnés et un synthé fort enveloppant. Versatile, Miles McMilland peut l'être, avec Autopilot Override. Un tempo qui bat sur des percussions nonchalantes, frisant l'hypnose de Kraftwerk, sur un synthé aux superbes solos bouclés. Un titre bien élaboré aux modulations multiples, créant quelques variantes dans sa structure, dont un court moment aux obscurités Orientales tout à fait réussi. Un rythme bouclé, parfumé de notes éparses ouvre The Fugitive. Percussions synthétiques, minimalismes sur des effets sonores bien agencés aux percussions, The Fugitive est un autre titre aux mouvements minimalismes et atmosphériques brefs, éparpillés dans sa structure. Une belle mélodie avec un séquenceur ascendant qui accentue sa pression à mesure que le titre avance.

Des notes basses ondulantes et mouvantes avec des percussions très groovy, fusionnant deux temps aux mesures un peu différentes forment ce magnifique intro de The Clone Room. Un tempo lent entouré d'effets sonores qui modulent des percussions éclectiques sur un mouvement extrêmement métallique et froid. La température du futur, que même le doux piano et l'enrobant synthé ne parviennent à effacer les empreintes de cette introduction, ni les mesures endiablées qui arrivent. Des percussions martelantes et indisciplinées sur des solos stridents d'un synthé torturé à la Chemical Brothers. Un titre tout à fait délirant qui se colle immédiatement au premières notes de Outland Oasis, une belle ballade synthétisée qui progresse sous de multiples solos dont la réverbération procure un effet de verrière. Des notes incisives tranchent l'atmosphère, laissant une faible résonance qui moule une mélodie coulée dans l'acier. Un tempo sec et tranchant, laissant ses empreintes ici et là, parmi des modulations évasives et de belles nappes synthétisées qui flottent avec allégresse au dessus d'un mouvement aux frappes limpides et percutantes.

Métal sur métal, tel est l'illusion sonore qui nous reste après l'évaporation des dernières notes de Soft Landing. Miles MacMillan nous livre un album percutant, dans une atmosphère métallique très intense. Le seul problème est dans la durée du temps, 36 minutes c'est pas gros. Et c'est encore trop court quand on s'en délecte d'un bout à l'autre.

EVILDEAD : Annihilation of civilization

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Plus ça va, plus j'en découvre des groupes soi-disant kvlt, qui finalement ne le doivent qu'à leur âge. Car EvilDead, les amateurs de thrash old school vous le diront de suite : c'est kvlt ! Et ma foi, c'est vrai que ce combo de thrash/crossover avait de quoi marquer les esprits. Je dis bien "avait de quoi", car le résultat ne marque pas assez pour que les gens s'en souviennent durablement en 2007. Je m'explique : au premier abord, ce "Annihilation of vicvilization", c'est de la tuerie. Un mix entre le thrash bay area type Death Angel, et l'école beaucoup plus brutale instauré par des formations telles Nuclear Assault ou Demolition Hammer, auquel on rajoute quelques influences hardcore (les choeurs, quelques riffs) qui ne sont pas sans rappeler S.O.D. On joue le tout avec un excellent son et une excellente technique (les solos !), et le résultat est là : la claque. Oui mais d'assez courte durée. Si les trois premiers morceaux du disque démarrent excellemment, gros brûlots bien speeds façon "Nuclear Assault qui aurait décidé de foutre plus deux riffs par morceau", la suite baissera progressivement en intensité. Et c'est bien là le "souci" pour ce disque qui aurait pu être inoubliable : le songwriting est fluctuant. Les riffs défilent à toute allure, le niveau n'étant pas toujours égal, les structures sont parfois bien longues, bref le groupe qui sait poser des morceaux de première catégorie, mais qui a du mal à tenir le niveau... Chronique un peu dure, mais il est vrai que la désillusion que l'on subit au fil des écoutes est elle aussi cruelle. Le disque s'écoute sans vraiment vaciller, la hargne s'effiloche, l'intérêt s'amenuise... Pourtant, il est bien difficile de résister à un "living good" ou biern au fameux "Annihilation of civilization" (pour lequel a été tourné un clip "authentique" que je vous invite clairement à visualiser... le morceau est une tuerie). Les amateurs de Nuclear Assault, Exodus et autres combos de thrash bay area, s'ils ne connaissent pas déjà, trouveront sûrement en EvilDead de quoi se rassasier en pump et jeans troués pour quelque temps, mais

malheureusement rien d'aussi durable que ses illustres comparses.

Note : 4/6

EMPYRIUM : A retrospective...

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Déjà cinq ans que "Weiland" est sorti, et je ne m'en suis toujours pas remis, comme beaucoup d'ailleurs. Il faut dire, ce disque c'était quelque part la quintessence d'une nature magnifique et mélancolique, originale et parfaitement orchestrée... Un chef d'oeuvre en somme. Et ainsi, face à une pression grandissante des fans, Prophecy records décide donc de ressortir les quatre albums déjà chroniqués en ces pages en format box, mais également - et c'est ici le plus intéressant - une compilation comptant trois inédits. Je ne m'étalerai donc pas sur les morceaux déjà connus, et vous inviterai à lire les chroniques des disques en questions. En revanche, concernant les trois inédits, quelques mots s'imposent. Le premier est un réenregistrement de "The franconian woods in winters' silence", ici repris en version acoustique (avec batterie cependant) et chant classique. Placé en première position de la compil', l'effet est imémdiat, ambiance de forêt millénaire, atmosphère appellant à la sérénité, rythme lent comme une marche en forêt, l'esprit qui animait Empyrium n'a pas été perdu. quel bonheur c'est donc de réentendre ces ambiances si attirantes ! Et en prime, le groupe se paye le luxe de poser une grosse surprise avec le final du morceau, quasiment black metal, vraiment surprenant et très bien amené. Grande réussite. "Der weiher" est une sorte de lente complainte funèbre et désespérée. Rythme binaire, atmosphère de deuil, orchestration rappelant "Waldpoesie", encore un morceau nous faisant regretter le split du projet... Quant à "Am wolkenstieg", il s'agit d'une sorte d'interlude au piano non conservée pour "Weiland", et l'on se demande bien pourquoi, si vous voyez ce que je veux dire... CEci dit, le thème principal au piano est un peu agaçant... Au milieu de tout ça, une compilation de morceaux d'Empyrium, chacun pourra regretter l'absence de ses titres favoris, mais au vu de la qualité de la discographie du groupe, il était difficile de tout inclure... Un bien bel épitaphe pour un groupe qui a passé dix ans à le mettre en musique. Une bonne compilation pour un groupe déjà culte...

Note : 4/6

AGONY (SUE) : The first defiance

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

A force de fouiner dans les vieilleries thrash des années 80, on finit toujours par tomber sur de véritables petites perles. Vous me voyez venir, Agony en est décidément une. Ce combo, dont on retrouve en son sein un futur Comecon, qui a roulé sa bosse bien comme il faut dès 85 (notamment avec Anti-cimex, lors d'une tournée au Royaume-Uni), nous balance en 88 leur premier et unique album "The first defiance". Soyons clair, ce disque brille par sa qualité et sa hargne. Du thrash bien boeuf et plus élaboré que la moyenne façon premier Vio-lence, Forbidden ou Death angel, éxécuté par une paire de guitaristes d'une précision rare et des compos toutes sidérantes d'inspiration. Dès le premier "Storm of the apocalypse", on comprend tout de suite : intro typique du genre (roulements de toms, accords lachés...) et yaaaaaaa c'est parti pour une véritable cavalcade au pays du thrash. Riffs décochés à 100 à l'heure, rythmiques variés, breaks opportuns, technique mise au service des compos, argh que c'est bon. Le riff de fin est d'ailleurs un des tout meilleurs que j'ai pu entendre dans le style. Et dire que la suite est du même niveau. Le groupe maîtrise parfaitement l'art du riff qui tue, et en balance pile poil ce qu'il faut, ni trop ni pas assez (écoutez moi ce disque, et mettez une de ces daubes pseudo thrash actuelle, et vous allez comprendre le plagiat...) et parvient à les mettre chacun bien en valeur grâce à des structures toutes bien pensées... Que dire de plus, les amateurs du premier Vio-lence peuvent foncer, c'est le même genre ici, avec quasiment le même niveau ! Ces accélérations de rythmes, ces solos qui tombent à point nommé, ces textes débiles et si "charmants" (au sens "nostalgique"), et surtout cette accroche permanente, "The first of defiance" est définitivement un petit bijou dont je ne me lasse pas plus d'un an après son acquisition, malgré bien évidemment un ou deux morceaux un peu en dessous du reste ("Execution of mankind"), il faut bien justifier la note. Une vraie synthèse de ce qui s'est fait de mieux en terme de thrash

"américain" dans les 80's... Et le pire, c'est que ce sont des suèdois...

Note : 5/6

MEGASLAUGHTER : Calls from the beyond

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

Que les fans du premier Grave se tiennent bien, j'ai trouvé l'album qui les comblera de bonheur ! Mega Slaughter fait partie de formations totalement oubliées du fait d'une exposition insuffisante en son temps, et tombé dans l'anonymat le plus total bien trop tôt. Car ces suèdois (encore !) proposent avec cet unique album "Calls from the beyond" une sérieuse alternative à Grave et autres combos de death primitif et sombre de la glorieuse époque des 90's. Une ambiance macabre au possible, des riffs puant la boue d'un cimetière oublié, des compos brutales à souhait, une voix craché typique du genre (Carnage, Nihilist et consorts...), et surtout une production assez surprenante de qualité et de puissance, merde ce disque est une vraie petite surprise. Obscur tout du long, Mega Slaughter maîtrise l'art de la structure simple et directe, de l'accélération brutale pleine de dynamisme mixée avec des ralentissements propices à une messe noire de vieux metalleux headbanguant. La ressemblance avec Grave frappe au premier abord, mais on pourra également citer Autopsy pour les parties les plus lentes ou un vieux Unleashed pour l'aspect direct, sans jamais verser dans un copier/coller bête et méchant. Mega Slaughter mise avant tout sur la simplicité de ses compositions et la brutalité de leur mise en place. Les riffs ont depuis été milles fois repris et pourtant, on les sent ici joué avec les tripes, une faculté que peu de groupes peuvent se targuer d'avoir... Après, bien évidemment, ce disque s'adresse avant tout aux fouineurs de ce style, ceux qui sont en recherche de brutalité simple et directes, mais par cette chronique il m'apparaissait important de préciser la qualité de cet album, malheureusement difficile à trouver. Le genre d'albums dont il ne faut pas hésiter si on le croise chez un vieux disquaire. Un groupe oublié dont l'enregistrement a pourtant résisté à la poussière. Sombre et brutal, comme quoi les "vieux" valent encore le coup...

Note : 5/6

ONSLAUGHT : Power from hell

Chronique réalisée par *pokemonslaughter*

J'ai pu lire de ci et là que Onslaught était entre autres, l'un des inventeurs du death metal. Pour ma part je n'irai pas jusque là. Avec ce premier album, faisant suite à un paquet de démos bien Ug, le groupe pose surtout un style bien daté, de thrash bien sombre et basique, comme les vieux die hard l'apprécient. Rien que les titres mettent tout de suite dans l'esprit : satanic metal comme seules les 80's ont pu nous en produire ! Le combo anglais s'est ainsi vite imposé dans ce style mélangeant thrash basique façon premier Slayer ou deuxième Metallica avec un esprit et une exécution carrément punk. Des riffs simplissimes, une atmosphère noire comme l'ébène, une voix quelque part entre Lemmy et Tom G Warrior éructant des textes blasphématoires (pour l'époque hein...). Personnellement, au vu de tous les échos sur ce premier album, je m'attendais à une véritable déflagration de proto black/thrash. Finalement, il n'en restera qu'un disque à l'ambiance étouffante, n'hésitant d'ailleurs pas à aérer ses compos avec quelques coups d'éclats carrément punk ("Devil's legion"), mais s'enfermant dans des compos bien souvent trop répétitives... Alors certes, il faut replacer les choses dans leur contexte, mais je trouve que le disque a pas mal vieilli. Les riffs ne font pas toujours mouche, bien que la production aident à leur donner un poids conséquent par rapport aux autres groupes de l'époque. Alors, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : c'est toujours un régal que d'entendre ce speed/thrash basique et boeuf, renvoyant à la grande époque où hurler "Satan !" faisaient peur à tout le monde, mais je doute de l'impact actuel du disque auprès des nouvelles générations, qui vont sûrment taxer cet album de "disque à pépé" sans en capter la douce et diabloique saveur. Et alors me direz vous ? Et bien, marre de dire que cet album ne s'adresse qu'aux fans de l'époque, car Onslaught possèdait déjà cette petite flamme obscure qui manque à tant de groupes soi disant "obscurs". Ces accords noirs, ce jusqu'au boutisme dans les rythmiques, ce chant qui crache à la gueule, ces refrains à hurler le poing sur le coeur, tout un style qu'on ne saura plus jamais refaire, car il était joué à l'époque avec les couilles, vous savez ce petit truc qui sert à faire passer un truc de "sympa" à "excellent"... Et même si Onslaught, des couilles ils en ont, on dira simplement qu'elles se sont un peu flêtries... Reste qu'un vrai metalleux, un pur, un dur, saura la trouver la testostérone là dedans, et croyez-moi, une fois

l'effort fait... Ca va gicler !

Note : 4/6

BREIZH OCCULT : La contemplation du chaos

Chronique réalisée par *Sheer-khan*

Breizh Occult fait du black metal. Le son est tellement naze qu'il est presqu'impossible de prendre la réelle mesure de ce qui est joué. Breizh Occult existe tout de même depuis 1997, "La contemplation du Chaos" étant leur 4ème album... mais ça ne les empêche pas d'enregistrer dans des conditions inutiles des disques qui se révèlent ainsi... inutiles (bah oui mais bon désolé là les gars mais vot' truc là bon ben non quoi enfin j'veux dire non...). Guitares cracottes, batterie en carton humide, saturation direct-to-pc des années 80... le vocaliste est sans doute correct. Le vrai problème vient des guitares surmetalliques qui dispersent leur son dans une bouillie aigue atroce qui empêche de percevoir correctement le travail harmonique des compositions, qui soit dit en passant, n'est pas gégène. Bah oui, voilà le vrai soucis... j'aurai bien un effort pour le son mais derrière la musique vaut pas tripette. Les queqlues breaks qui fonctionnent sont bateaux, les trois riffs corrects sont peu dynamiques, les arrangements aussi simplistes que possible... Dur à dire, dur à écrire, car je n'ai personnellement aucun plaisir à dire du mal d'un groupe qui fait sincèrement son travail. Donc voilà, je note et ça suffira.

Note : 2/6

UZEDA : Stella

Chronique réalisée par *Progmonster*

S'il y a bien un retour qu'on n'attendait pas, c'est celui d'Uzeda. Le groupe italien semblait avoir disparu corps et âmes dans les lîmbes de l'oubli au profit d'un Bellini qui n'a jamais su délivrer toutes ses promesses malgré - ou précisément à cause de - son line-up de rêve. Sur les cendres encore chaudes de cette créature qui n'aurait peut-être jamais du exister, tout le monde s'en va regagner ses pénates : Damon Che, le premier, qui commet l'erreur de réactiver un Don Caballero amputé ("World Class Listening Problem"); c'est du moins mon opinion... Pour le coup lui-même démembré, le couple Agostino Tilota - Giovanna Cacciola a bien été obligé de reconstituer le corps de la défunte entité. Uzeda revient donc d'entre les morts avec un large sourire aux lèvres. Visiblement content d'être là, visiblement désireux de conjurer le sort en prenant sa revanche sur un choix assumé mais pas forcément heureux. L'expérience a laissé des traces et "Stella" d'apparaître d'emblée comme le disque de la maturité. Même si Steve Albini est de nouveau aux manettes, le groupe italien montre au travers de ces huits nouveaux titres un réel désir d'indépendance, loin de l'ombre portée d'un Shellac qui hantait l'excellent "Different Section Wires", en 1998 déjà. Là où il n'y avait autrefois que colère et sauvagerie, Uzeda cultive désormais la sournoiserie, tout d'abord au travers d'un chant plus détaché, contrastant avec la puissance déployée par la section rythmique, ensuite avec un jeu de guitare plus fourbe que jamais, bien plus noise dans l'âme que math rock. Ceci étant, aucun titre ne se détache de l'ensemble, aucun ne semble capable d'infliger le coup de grâce final qui nous inciterait à tendre l'autre joue en offrande. Un petit condensé de rock alternatif à écouter à la petite cuillère pour ceux qui regrettent avec amertume l'époque où PJ Harvey n'avait pas encore découvert les bienfaits de l'épilation et du maquillage.

Note : 4/6

THEATRE OF HATE : Ten years after

Chronique réalisée par *Twilight*

Theatre of hate a beau avoir eu une carrière éphémère, il n'est pas toujours aisé de s'y retrouver dans la pléthore de live, best of et autres sortis suite au split. 'Ten years after' nous est présenté comme ce qui aurait dû être le second opus du groupe prévu pour 1982 et qui ne nous est finalement livré que dix ans plus tard, d'où le nom. En réalité, il existe une seconde version baptisée 'Aria of the devil' également décrite comme ce fameux deuxième album. Outre le titre, on constate une ou deux différences dans la play list mais ne possédant pas cette édition, je m'en tiendrai à celle-ci. Pour celles et ceux qui comme moi ont été déçus par la tournure du second projet de Kirk Brandon, Spear of Destiny, ce 'Ten years after' constitue un beau testament, parfaite personnalisation des deux facettes d'un combo assez typique de la première vague goth anglaise, très orientée post punk. On y trouve des compositions tristes et dépressives aux lignes profondes et nuancées, servies par le timbre de Kirk et la touche mélancolique du saxophone ('The Hop', 'Americana', le magnifique 'Aria'), mais également d'autres plus martelantes et flamboyantes où le chant prend des couleurs passionnées et hantées('Black madonna', le splendide 'Eastworld') qui évoquent les contemporains de Southern Death Cult ou Ausgang. Que du bon et il y a de quoi quand on voit le line up du groupe: outre Kirk Brandon, on trouve tout de même Billy Duffy et Nigel Preston qui rejoindront les rangs de The Cult...c'est dire s'il eût été dommage que ces pièces ne soient jamais disponibles pour les fans.

Note : 5/6

PINK TURNS BLUE : Phoenix

Chronique réalisée par *Twilight*

Pink turns blue ne pouvait choisir meilleur titre pour son nouvel opus car c'est bien une seconde naissance, amorcée par 'Re-union', que le groupe est en train de s'offrir. Ayant débuté comme une formation new wave/cold wave influencée par les Cure et Joy Division avec l'album 'If two worlds kiss', leur carrière avait rapidement suivi une évolution assez similaire à celle de la bande à Robert Smith. L'album 'Meta' et ses climats gris et mélancoliques amorçaient une période d'intense créativité marquée par moult questions sur Dieu et la religion qui entraînèrent Pink turns blue au bord du gouffre avec deux brillants mais ô combien désespérés albums, 'Eremite' puis 'Aerdt', véritables exorcismes sonores. Puis, contre toute attente,'Sonic dust' se présenta comme un album, certes pas très gai, mais faisant une plus belle part aux guitares et surtout teinté d'influences brit pop. Tir confirmé sur le disque suivant, l'indigeste 'Perfect sex' qui semblait tourner pour de bon la page sombre de Pink turns blue...puis plus rien...jusqu' à la parution d'un double best of, puis une reformation annoncée pour la scène...confirmée puisque Mick Jogwer se présentait sur la scène de Leipzig accompagné d'une nouvelle formation. Et voici donc 'Phoenix', nouveau travail studio marquant la renaissance de Pink turns blue. La bonne nouvelle est que nos Allemands ont encore quelque chose à nous dire musicalement. La page brit pop semble définitivement tournée, les atmosphères renouent avec des climats cold wave/dark wave à coups de batteries hâchées, basses plombées et guitares aériennes (le morceau 'Dynamite' qui ravira les fans des Cure), d'autres un brin plus musclées ('Lost son', 'Now's the time'). Mick a toujours un chant profond, grave, mais plus 'apaisé', triste certes mais moins désenchanté, sans rien avoir perdu de sa passion pour autant. Il est parfois accompagné par une voix féminine, un brin déshumanisée ('Wanderers','Feel my soul') qui colle à merveille aux climats secs et froids du disque. En un mot comme en cent, tout semble bien reparti pour Pink turns blue, les mélodies sont efficaces, prenantes, et 'Phoenix' augure du meilleur quant à cette seconde partie de carrière.

Note : 4/6

NAMLOOK & SCHULZE : The Dark Side of the Moog 3 : Phantom Heart Brother

Chronique réalisée par *Phaedream*

Quel beau titre que Phantom Heart Brother. Un titre d'une noblesse méphistophélique qui débute directement des entrailles du vide. Un néant cosmique, ondulé par un synthé finement spectral qui module un mouvement anémique. Très loin, trop même, dans cet univers stellaire les chœurs de Blackdance ressuscitent les tonalités des orgues de Cyborg, sans pour autant éveiller des cendres séquentielles. Hormis les ombres d'un plaisir du passé, cette 1ière partie est un bide. Un bide cosmique entouré de pulsations traînantes et des bourdonnements circulaires qui n'ont aucune puissance pour former le moindre rythme.

C'est avec la 2ième partie que les synthés offrent des textures sonores denses. Lourdes et moulantes, ses nappes envahissent l'atmosphère et forment de sombres modulations qui serpentent un couloir céleste sur des notes éparses, aux souffles d'instruments à vents. Sans effort, Schulze tapisse, comme lui seul sait le faire, un vide avec ses onctueuses nappes qui avalent la solitude des mouvements amorphes. Le tempo commence à s'éveiller avec les cliquetis mécaniques sur pulsations lourdes, et séquencées, de la partie 3. Un brin industriel, semée de ''beep'' et d'échappements vaporeux, cette 3ième partie tarde à évoluer. Des percussions fantoches tracent un tempo invisible qui cède le pas aux souffles désertiques des synthés. Percussions, ''beep'' et effets sonores métalliques tracent le pas à la 4ième partie et son rythme robotique. Un beau beat avec une thématique fort harmonieuse qui accroche et s'installe facilement entre les 2 oreilles. De bonnes percussions, une bonne basse ainsi qu'un synthé aux notes circulaires et limpides forgent un rythme semi techno, sur un ''beep'' répétitif et efficace. De loin, un des plus beaux morceaux sur les 3 premiers volumes de cette série.

Les parties 5 et 6 renouent avec les atmosphères stagnantes et atoniques des 3 premières parties. Quoique j'adore Klaus Schulze, il est évident que The Dark Side of the Moog semble être un projet très ambiant qui est du déjà entendu. Atonique, cet album est d'une platitude monstre qui peut aller jusqu'à tuer cet art. Un album plate et soporifique qui aurait sans doute fait fureur 30 ans avant. Mais en 95, le planant cosmique est devenu un art surexploité qui a fait le tour de ses claviers depuis belle lurette. C'est beau certes, mais c'est du déjà entendu. Essayez Cyborg, Blackdance et Mirage qui sont, et de loin, des œuvres planantes hautement plus comestible que cette fable utopique qu'est The Dark Side of the Moog. Inutile et ennuyant.

Note : 1/6

ASHRA : Sunrain: The Virgin Years

Chronique réalisée par *Phaedream*

Voici une excellente compilation. Le cd idéal pour connaître les années Virgin de Ashra. Les années que plusieurs jugent comme les meilleures, avis que je ne partage pas en entier. Selon moi,

la carrière d'Ashra devrait se diviser en 4 portions; les années psychédéliques de 71 à 75 où Manuel Gottsching perfectionnait la méthode des notes en boucles, à partir de sa guitare; de 76 à 80 sur Virgin, où Ashra mélange un Krautrock aux modulations électroniques; les années 85 à 97 où Manuel Gottsching fait une introspection, alors que certaines de ses œuvres sont remasterisées, et que son travail semble secondaire; les années contemporaines de 98 à aujourd'hui, où Gottsching renoue avec son passé, en retravaillant avec Klaus Schulze, et entreprend un virage rythmique et soft techno avec des prestations en concert de grande qualité.

Donc, revenons à cette compilation de Virgin. Les années Virgin seront déterminantes pour Gottsching puisqu'elles mettent la carrière de ce brillant et ingénieux guitariste sous les réflecteurs. Les 4 albums réalisés à cette période ont connu une belle carrière, tant en vente que marketing, et sont les plus connus d'Ashra puisque distribués à une échelle plus mondiale que OHR et Spalax, ainsi que les petites compagnies qui ont distribué ces œuvres dans des marchés locaux.

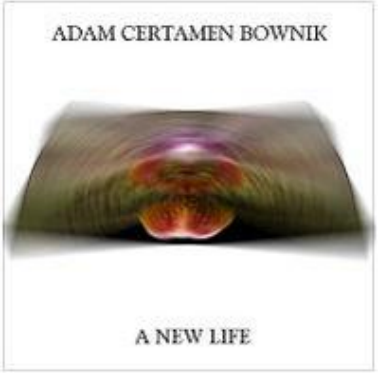
Pour 4 albums, 13 titres qui sont aussi un survol des influences de l'époque. Alors que New Age of Earth est tendre et doux, même dans ses moments séquencés, Blackouts, magnétique et sombre sur des modulations limpides et tranchantes, n'a que 3 titres. Une partie de Lotus aurait dû minimalement y être présente. New Age of Earth et Blackouts sont 2 albums qui se ressemblent. Correlations, qui est bien représenté avec 5 titres, est l'album le plus progressif d'Ashra avec une guitare très incisive sur des modulations très moulantes. Fait écouter Ice Train pour saisir la dimension particulière de Gottsching. Belle Alliance, un album qui m'avait pris de travers offre 2 titres très à l'opposé sur Ashra Sunrain. Je crois toujours que Screamer est la pièce la plus folle du répertoire d'Ashra. Un peu plus longue et le délire aurait été à son max.

Une compilation reste une compilation. Pour un fan, il y a toujours quelque chose qui manque. Ashra Sunrain: The Virgin Years est une bonne compilation. Une compilation honnête qui ne nous présente pas que les pièces les plus commerciales d'Ashra, quoiqu'elles y soient toutes. La perspective est poussée plus loin avec une forte présence des titres de Correlations, qui reste une œuvre difficile à saisir aux premières écoutes. Donc, l'audace d'Ashra est présente sur cette compil qui devient ainsi moins arbitraire et plus représentative des vraies œuvres d'Ashra chez Virgin.

Note : 4/6

CERTAMEN (Adam Bownik) : A New Life

Chronique réalisée par *Phaedream*



J'aime bien Certamen, un artiste sympathique et prolifique issu de ce mouvement Polonais de musique électronique, la Poland School. Un virtuose qui pousse de fulgurants solos de synthé avec sa sonorité bien personnelle. A New Life est son 4ième opus en 2006. Un titre tout à fait approprié pour le synthésiste Polonais qui s'est marié dernièrement. Certamen pousse aussi sa réflexion, entreprise sur Epicentre, vers une nouvelle aventure musicale. Une aventure disponible gratuitement sur le site http://www.jamendo.com/fr/album/3772/

L'ouverture de A New Life est tout à fait surprenante. Une intro cosmique truffée de sonorités d'arcades où végètent des bourdonnements multi sonores. Une belle ligne séquentielle, ondulante et bouclée, se faufile dans cette faune sonore pour moduler un rythme qui ne tarde pas à devenir un tourbillon de pulsations effréné sur des percussions aliénées et de furieux solos de synthé. Une ouverture et un titre intense et assez ingénieux mais loin de la sonorité Certamen, honnêtement, je n'aurais pas reconnu Certamen avec A New Life. Le séquenceur devient plus modéré sur des strates enveloppantes et de bonnes percussions séquencées, alliant les univers de Flashpoint. A New Life devient une réflexion sur de belles pulsations, des accords nerveux qui flirtent avec de beaux solos sur des claquements de mains. Et, à la grande surprise, un solo de guitare s'insère parmi les solos de synthés, avec l'arrivée des vocoders. Un moment fort inusité qui donne un second souffle à un rythme toujours frénétique.

Un doux mouvement lent, qui flotte aux grés de belles strates enrobées d'un beau piano. L'intro de Chosen Direction est d'un romanesque et d'une tendresse à soulever les plus beaux souvenirs lointains. Ce passage harmonieux est bousculé par une séquence plus alerte et un synthé plus sinueux. Le mouvement prend du coffre sur des pulsations et de beaux solos torsionnés. Un crescendo s'installe sur des cymbales ''tschitt tschitt'' et un mouvement plus aléatoire qui prend finalement forme sur un beau synthé aux solos gras. Enivrant ce passage ondule sur de belles strates et fait fi des menaces lointaines des percussions qui s'annoncent sur les belles nappes mouvantes d'un synthé très moulant. Une suite de bruits hétéroclites cernent un passage qui refuse son évolution et Chosen Direction nous offre des dernières minutes sublimes où le rythme tourne sans prendre d'impulsion, mais gratifiant nos oreilles d'une suite sonore des plus magiques.

Des notes d'un style funky s'imposent sur une étrange pulsation bourdonnante à la sonorité caustique. Sans impulsion particulière l'intro de A Great Revival s'agrippe à un solo tortueux qui se dirige vers un mouvement flottant où les cloches à vaches et les grosses notes détonnent dans cet univers électronique au rythme indécis. Une belle pièce aux multiples modulations qui repose sur une structure libertine, avec une approche funky dance flottante qui s'échange rythmes et atmosphères sur les percussions vaporeuses, uniques à Certamen.

A New Life n'est pas vilain, mais il semble évident que Certamen manque de souffle ou cherche une nouvelle direction musicale. Si les 2 premiers titres sont bien structurés, A Great Revival démontre un relâchement qui indique un possible changement dans l'approche de Certamen. Mais c'est offert gratuitement et les 2premiers titres vous donnent une excellente indication de la carrière et du style de Certamen.

SKELETAL FAMILY : Burning oil

Chronique réalisée par *Twilight*

'Burning oil' est l'incontournable, l'album de Skeletal Family à posséder absolument. Tout ce que le groupe est capable de fournir de bon est réuni là: une batterie martelante, presque rituelle parfois ('Waiting here'), une rythmique post-punk de premier choix et des guitares qui alternent entre post punk et gothic rock à la Sisters of Mercy pour le côté tendu des cordes ('11:15'). Quant au chant, il était encore assuré par Anne-Marie, de loin la meilleure vocaliste, celle dont le départ laissera Skeletal Family orphelin malgré les tentatives maladroites pour la remplacer. Entre Siouxsie and the Banshees et X Mal Deutschland, elle sait se montrer émouvante, possédée, profonde, presque inquiétante ('Mother and child') et rend justice à des compositions impeccables de maîtrise au niveau mélodique (le superbe 'The wind blows', 'So sure', 'Someone knew')...A noter que Cherry Red qui

s'est spécialisé dans ce genre de réédition a augmenté l'édition vinyle de trois morceaux bonus...

Note : 6/6

ROACH & UNIS : Blood Machine

Chronique réalisée par *Phaedream*

L'univers musical et atmosphérique de Steve Roach demeure encore très particulier. Blood Machine est sa 2ième collaboration avec Vir Unis, la 1ière étant Body Electric paru en 1999, un titre qui avait attiré l'attention et les éloges de la presse spécialisée.

L'ouverture de Dissolving the Code est divine. Une superbe ligne synthétisée qui bouge lentement, filtrant des rappels de Structures From Silence. Des percussions assiègent cette présentation avec un rythme nerveux et extrêmement agile. Le mouvement est envoûtant et suit les modulations de la ligne synthétique toujours active en arrière plan, augmentant l'intensité du tempo, alors que des effets sonores supportent le pas des percussions. Evolution s'y greffe subtilement, avec un synthé lourd qui aspire tout l'écosystème électronique pour présenter une ligne aux notes et percussions séquencées, en mode staccato, enrichit d'effets sonores bien agencés avec les besoins de créativité. Un rythme nerveux et sautillant, dont les notes se fondent dans l'écho de leurs réverbérations, enrichissant une nappe synthétisée qui ondule sur un rythme soutenu. La combinaison Roach/ Unis donne une dimension sonore unique. C'est plein de vie, de rythme sans avoir de liens mélodieux. Impulse et Neurotropic en sont de bons exemples. Sur un synthé souple, aux modulations bien coulantes, les percussions créent un rythme opposé aux mouvements célestes des synthés, comme une valse cosmique qui flotte dans un champ d'astéroïdes. Après la pluie, le calme. Un calme relatif, puisque les percussions s'amènent pour doser un mouvement plus animé, plus sauvage.

La structure de Mindheart Infusion diffère légèrement. Le rythme est subit sur de bonnes percussions. Tranquillement il se retire pour laisser pénétrer les atmosphères sombres et vaporeuses qui vont influer sur la longue finale de Mindheart Infusion, un titre comme Sense, dont les percussions me semblent plus tribales, mais d'une ethnicité cosmique. Neural Connection débute avec un beau mouvement de synthé en suspension. Une nappe aux sonorités célestes qui se déplace avec un coussin de cliquetis, qui roule des billes, tout au long de sa progression. Le cliquetis devient un effet sonore continuel qui se mute en percussion séquencée aux secousses d'arpèges qui augmente la cadence, avant de replonger dans les noirceurs atmosphériques. Une structure similaire attend la courte In the Marrow

Bien que parfaitement prévisible, Blood Machine n'en demeure pas moins séduisant. Sur des rythmes habités de percussions frénétiques, comme des tribus de païens cosmiques, les synthés ondulent sur des modulations onctueuses et flottantes. Le tout, avec émotion, sans accord avec la fébrilité des rythmes des percussions ethniques. Roach et Unis livrent un album percutant, aux riches ambiances agencées avec des quiétudes atmosphériques puissantes.

Disponible au : http://www.steveroach.com/

Note : 5/6

SYSTEM SYN : Postscript

Chronique réalisée par *Twilight*

Expliquez-moi, je ne comprends plus...D'accord, j'aurais dû me méfier, ce n'est pas parce qu'un cd présente un artwork soigné et bien glauque que la musique est intéressante pour autant...Qu'est-ce qui peut pourtant (si ce n'est l'appât du gain...soit une bonne raison) motiver un groupe à développer la présentation de son disque autour du thème du suicide (la pochette, la photo de milieu de livret présentant les trois musiciens morts une balle dans la tête...) et nous fournir une musique si sautillante ? 'Burning out' évoque Apoptygma Berzerk dans sa bonne période, soit une sorte d'électro EBM contemporaine mais qui menace à tout instant de dégénérer en 'boum boum pouet pouet'...Heureusement, le bon et moins rapide 'Into my veins' rassure...voilà une mélodie solide, un feeling profond et triste qui devient de plus en plus rare dans l'électro...et sur cet album ! En effet, si Clint Carney n'est pas totalement manchot, il n'a de loin pas le talent des Velvet Acid Christ et autres Wumpscut, ni même de Depeche Mode sur les chansons plus calmes. Ok, il chante bien et il chante vraiment mais déssert sa voix par des sonorités qui évoquent plutôt la lignée des Apoptygma Berzerk, VNV Nation et autres. L'impression que System Syn cherchait à développer des émotions plus profondes s'évanouit bien vite à coup de beats trop dansants qui raviront les gogoths contemporains. Tout n'est pas à jeter sur ce cd ('Into my veins', 'All the human things'...) mais ça ne suffira pas à extirper le groupe de la banalité de sons devenus la marque de fabrique facile de toute une génération de dark electro qui n'a souvent de dark que les habits des musiciens.

Note : 3/6

SUBTERFUGE : Darkland awakening

Chronique réalisée par *Twilight*

Je suis un vilain bonhomme...je suis sur le point d'écrire une chro pour un disque limité à 50 exemplaires, gravé (et signé) par le groupe lui-même...c'est dire si c'est pas facile à trouver...Si vous n'êtes pas des fans ultra de gothic rock dans la lignée Rosetta Stone, Nösferatü, la lecture de ce qui suit est inutile. Admettons aussi que Subterfuge, c'est bien, mais ça n'a rien de révolutionnaire. Celà dit, les productions de nos Australiens ne courent pas les rues par ici, je n'ai donc pas hésité. Passons à la musique, on pourrait classer Subterfuge dans la lignée des formations post-Sisters of Mercy avec un minimum de style personnel: boîte à ryhtmes sèche, basse bien présente au mixage, guitares, une touche de programmation et des vocaux graves sans être gutturaux...on songe volontiers à Rosetta Stone ou leurs compatriotes de Ikon (Clifford Ennis a d'ailleurs collaboré avec Chris McCarter pour Jerusalem Syndrome). Aucune originalité mais des mélodies correctes et une atmosphère qui tient la route, le genre de musique à s'écouter pour le plaisir, rien de plus, et c'est déjà pas mal.

Note : 4/6

Informations

Vous pouvez retrouvez nos chroniques et nos articles sur www.gutsofdarkness.com.

© 2000 - 2008

Table des matières

Les interviews ... 3

PESTE NOIRE (version française) - (interview réalisée par Iormungand Thrazar) ... 4

PESTE NOIRE (English version) - (interview réalisée par Iormungand Thrazar) ... 7

Les chroniques ... 10

NEUSONIK : 001-The Samplers ... 11

GRIDLOCK : 5.25 ... 13

BLUE CHEER : Vincebus eruptum ... 14

TORSO : 9:solfatares ... 16

808 STATE : 808:90 ... 17

NAUTILUS : In Search of Castaways ... 18

BREED MACHINE : Eveil Hardcore ... 20

FURYKANE : s/t ... 21

AQUEFRIGIDE : Un caso isolato ... 22

SEBKHA-CHOTT : Opuscrits en 48 rouleaux ... 23

CONVERGE : No heroes ... 24

NERONOIA : Un mondo in me ... 25

MELVINS : (a) senile animal ... 26

BATTLE OF MICE : A day of nights ... 27

CURRENT 93/ OM : Inerrant rays of infallible sun (blackship shrinebuilder) ... 28

SUPER TIMOR : Cauchemar d'esque ... 29

THE MISFITS : Cuts from the crypt ... 30

EBIA : Star Voyager ... 31

SATANIC ANGEL : Raping christ ... 33

OROCHI : S/t ... 34

AXEGRINDER : Rise of the serpent men ... 35

KATATONIA : Jhva elohim meth... The revival ... 36

FOREST OF SHADOWS : Where dreams turn to dust ... 37

DEATH BREATH : Stinking up the night ... 38

LOWBROW : Victims at play ... 39

SCHULZE (Klaus) : The Essential 72-93 ... 40

NEMESIS : Gigahertz ... 41

WEAVER (Karl) : Tales from a Hollow Man ... 43

SCHULZE (Klaus) : Trancefer ... 45

SCHULZE (Klaus) : Timewind 2006 46
WRIGHT (David) : Returning Tides 1991-2004 47
ART OF INFINITY : Dimension Universe 49
PADILLA (Craig) : The Light in the Shadow 50
BLUE ÖYSTER CULT : S/t 51
MYTHOS : The Dark Side Of Mythos 53
ALIEN NATURE : Anna 55
KREATOR : Endless pain 57
KREATOR : Pleasure to kill 58
MASSACRE (USA) : Promise 59
SATYRICON : Now, diabolical 60
AYGGHON : Demi-deuil 62
SICKBAG : The Bushido Codex 63
ANSUR : Axiom 64
ARGHOSLENT : Incorrigible bigotry 65
THE OATH : The end of times 66
ARABROT : Proposing A Pact With Jesus 67
SACRED REICH : Surf nicaragua 68
FORTERESSE : Métal noir québecois 69
NIFLHEIM : Neurasthénie 70
KARBONIZED TRAITOR : Take it in the ass 71
NUIT NOIRE : Infantile espieglery 72
BONCARD (Singh) : EXP Music For Syntronic Instruments 73
ASHRA : New Age Of Earth 75
GÖTTSCHING & HOENIG : Early Water 77
NEGATIVA : Negativa 78
NAMLOOK & SCHULZE : The Dark Side of the Moog 1 79
NAMLOOK & SCHULZE : The Dark Side of the Moog 2 80
EVERY NEW DEAD GHOST : River of souls 81
BELLA MORTE : The quiet 82
Chili KumQuat : DeSt1 - haZâr2 (utopie fataliste ou résignation idéaliste) 83
SYNTHETIC BLOCK : Means of Ascent 84
AKROMA : 7 86
DOLOROSA : De mutation en mutation 87
ABIGAIL WILLIAMS : Legend 88

SCHULZE (Klaus) : Audentity 89
SCHULZE (Klaus) : Dziekuje Poland 91
THE END : Elementary 93
MOURNING DAWN : Mourning dawn 94
SOMBRES FORETS : Quintessence 98
SUPPLICIUM : Black punishment and apocalypse 99
COMPILATION DIVERS : The new face of Apollyon 100
TEMPUS FUGIT : Songs in the distant 101
PREMA (Ashok) : Matter 102
CATALIN : First Breath 104
MERGENER (Peter) : Lounge Control 106
NECROS CHRISTOS : Triune impurity rites 108
MYTHOS : The Dramatic And Fantastic Stories Of Edgar Allan Poe 109
DRUM'N'SPACE : Drum'n'Space 111
RADIO MASSACRE INTERNATIONAL : Walking on the sea 112
INDRA : Tara 114
BORIS : Amplifier worship 116
KLARE (Frank) : Berlin Sequences 118
GENERATION X : Perfect hits 1975-81 120
MacMILLAN (Miles) : Futureworld 121
EVILDEAD : Annihilation of civilization 123
EMPYRIUM : A retrospective... 124
AGONY (SUE) : The first defiance 125
MEGASLAUGHTER : Calls from the beyond 126
ONSLAUGHT : Power from hell 127
BREIZH OCCULT : La contemplation du chaos 128
UZEDA : Stella 129
THEATRE OF HATE : Ten years after 130
PINK TURNS BLUE : Phoenix 131
NAMLOOK & SCHULZE : The Dark Side of the Moog 3 : Phantom Heart Brother 132
ASHRA : Sunrain: The Virgin Years 133
CERTAMEN (Adam Bownik) : A New Life 134
SKELETAL FAMILY : Burning oil 136
ROACH & UNIS : Blood Machine 137
SYSTEM SYN : Postscript 138

SUBTERFUGE : Darkland awakening 139